



HAL
open science

Ausculter l'environnement

Laure Brayer, Jul Mcoisans, Anthony Pecqueux, Céline Bonicco-Donato,
Laurence Créton-Cazanave, Philippe Belleudy, Thomas Geay, Jérémie Faivre,
Dorine Teiller, Claudia Struve

► **To cite this version:**

Laure Brayer, Jul Mcoisans, Anthony Pecqueux, Céline Bonicco-Donato, Laurence Créton-Cazanave, et al.. Ausculter l'environnement. AAU-Cresson (ENSAG). 2024, pp.151. hal-04475538v2

HAL Id: hal-04475538

<https://hal.science/hal-04475538v2>

Submitted on 11 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License



Auscultier l'environnement

Laure Brayer
jul McOisans
Anthony Pecqueux

Appel à projet Interdisciplinaire PEPS 2014

Auscult l'environnement

Appel à projet Interdisciplinaire PEPS 2014

Coordination scientifique :

Anthony PECQUEUX

Chargé de recherche CNRS CRESSON

- Équipe CRESSON,
Centre de Recherche sur l'Espace Sonore et
l'Environnement Urbain / UMR 1563 Ambiances
Architectures Urbanités :

Céline Bonicco-Donato

Professeure, ENSA Grenoble

Laure Brayer

Maîtresse de conférence, ENSA Grenoble

juL McOisans

Ingénieur d'étude (MCC)

Anthony Pecqueux

Chargé de Recherche, CNRS

- Équipe Territoire,
UMR 5194 PACTE Politiques publiques, Action
politique, Territoires :

Laurence Créton- Cazanave

Post-doctorante, Chercheure associée

- Équipe RIVER - LTHE :

Philippe Belleudy,

Professeur des universités, Université Joseph Fourier

Thomas Geay

Post-Doctorant GYPSA-Lab (équipe SIGMAPHY)

- Stagiaires

Jérémie Faivre

Étudiant de master - ENSA Grenoble

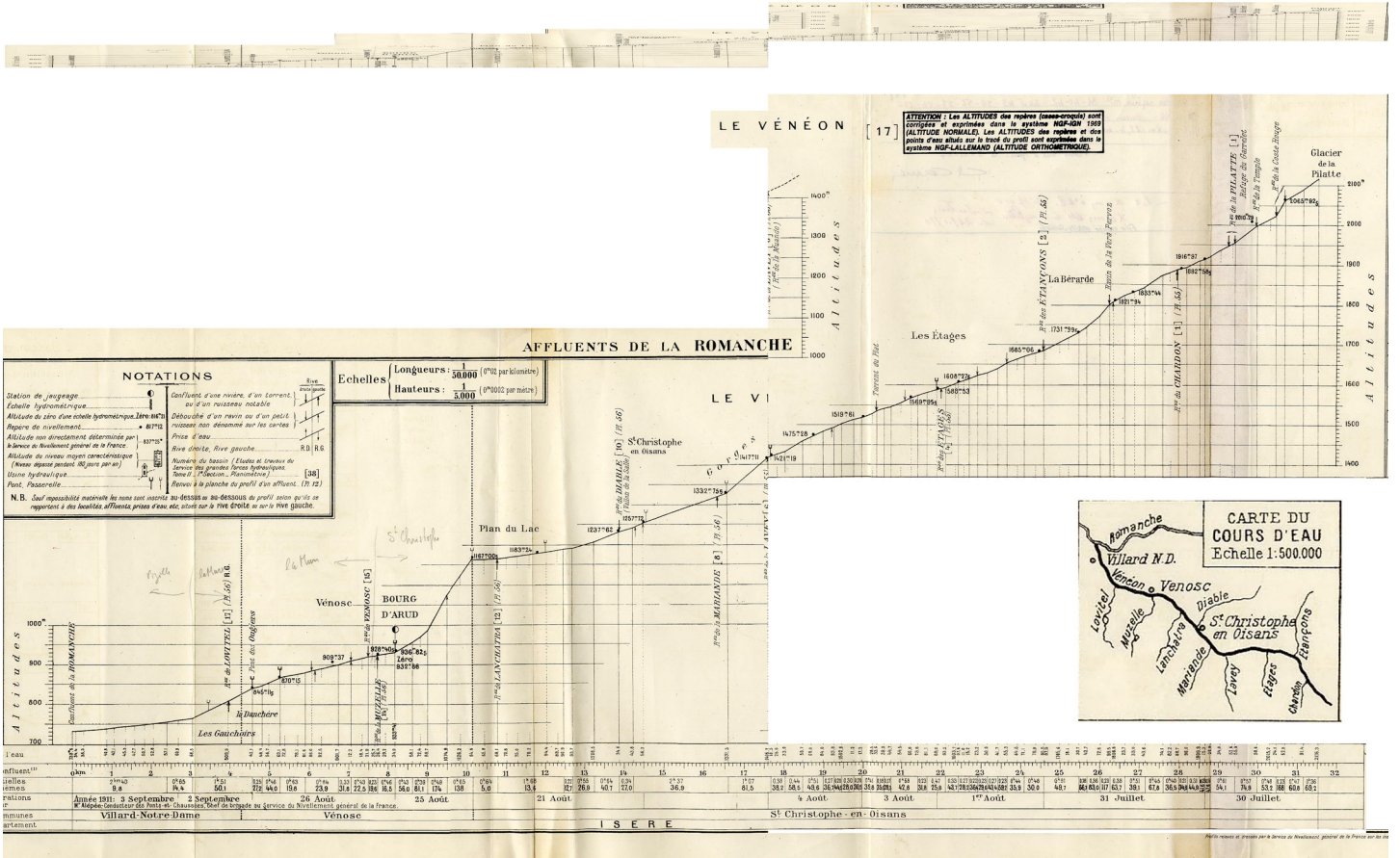
Dorine Teiller

Étudiante de master - ENSA Grenoble

Claudia Struve

Étudiante en Design et espace - ESAA Annecy.





Topographie & dénivelé du Vénéon relevé en 1911 - source : Ph.Belleudy

Sommaire

p.7 **Introduction : Retour en 2023**

p.9 **1 - Exposé scientifique du projet : Contexte & enjeux de la recherche**

p.13 **2 - Explorations & enquêtes**

2A – Explorations

p.16 Dans quel sens couler de source ?

p.26 De l’amont à l’aval : notes de terrain filmées

2B – Entretiens

Refuge du Carrelet

Poste de secours en montagne

Mélanie, chalet du CAF

Club Alpin Belge

Hôtel du vallon

Daniel, ancien garde du parc

Gérante du club Vénéon Eaux-vives

Benjamin, moniteur de kayak

p.45 **3 - Écoute collective réactivée**

p.49 **Séquence n°1 :**

Plusieurs bruits colorés

p.55 **Séquence n°2 :**

Balade dans la vallée

p.66 **Séquence n°3 :**

Autres sons d’eau dans la vallée

p.80 **Séquence n°4 :**

Bruits sous-marins de différentes rivières

p.95 **4 - Pistes d’analyse**

4A – Enjeux du projet

p.97 **Auscouter l’environnement**

Anthony Pecqueux

p.101 **Mesurer, comprendre et surveiller la rivière**

Philippe Belleudy

4B – Terrain / arpentages

p.104 **Philosopher sur le terrain ?**

Céline Bonicco-Donato

p.109 **Une infinité de nuances de bruits colorés**

Julie McOisans

p.113 **Le Vénéon comme médiation du rapport à l’environnement.**

Anthony Pecqueux

4C – Analyses de l’écoute collective réactivée

p.121 **À la recherche des paramètres**

Thomas Geay

p.126 **Entendre les espaces et les temps du torrent : contextualisation de l’écoute**

Laure Brayer

p.131 **Le Vénéon distordu**

Jérémy Faivre

p.133 **Les phases de l’expérience connaissante ou l’émergence de l’expérience esthétique.**

Céline Bonicco-Donato

p.143 **5 - Ouvertures**

p.148 **6 - Bibliographie et Table des médias**

Introduction : Retour en 2023

Pourquoi reprendre ce rapport et le publier en 2023, alors que l'enquête date de près de 10 ans ? Déjà du fait de l'abnégation de juL McOisans - un grand merci !

Et puis le sentiment partagé entre les éditeurs du rapport (qui ont en outre en commun d'avoir été pris ensemble par une autre enquête dès les lendemains de celle-ci, ce qui a en quelque sorte empêché de donner une suite à ce qui, dans le montage même du contrat PEPS¹, était conçu comme exploratoire) qu'il y avait là une matière importante.

Cet appel à projets n'impliquait nullement de rendre un rapport de recherche. La série de billets publiés dans le Carnet Hypothèse LCV (Le Cresson Veille : <https://lcv.hypotheses.org/category/recherche/enquetes-dans-la-vallee-du-veneon-sons-et-rapports-a-lenvironnement>) constituait une sédimentation honorable de ce que nous avait appris cette enquête de terrain et des questions qu'elle soulevait. Cependant, deux premiers facteurs venaient régulièrement nous rappeler le caractère inachevé de ce travail : d'une part, l'intérêt grandissant depuis cette époque pour les « données de la recherche », en l'occurrence des entretiens et une écoute réactivée. Or nous avions là une matière bien intéressante qui ne méritait guère son devenir-archivé. D'autre part, un contrat de recherche ultérieur², impliquant deux membres de l'équipe d'AUSENVI, avait pour terrain d'étude une partie de la vallée de la Romanche, rivière dans laquelle se jette le Vénéon. Il était dès lors tentant de prendre un peu de temps pour ressaisir ce premier travail et esquisser ainsi une problématique en germe des ambiances entre l'eau et la montagne.

1 Appel à Projets Exploratifs Premier Soutien (PEPS) Interdisciplinaires, 2014, CNRS

2 Projet de recherche-crédation Les Ondes de l'Eau : Mémoires des lieux et du travail dans la vallée de la Romanche, dirigé par Laure Brayer et Laure Nicoladzé (AAU-CRESSON et Regards des Lieux), financement Région & DRAC Auvergne-Rhône-Alpes - programme « Mémoires du XXe et XXIe siècles ». Responsable scientifique : Laure Brayer (AAU-CRESSON): <https://aau.archi.fr/contrat-de-recherche/les-ondes-de-leau/>

Sur le plan théorique, cette recherche avait été l'occasion de prendre un peu plus littéralement l'étendard "écologique" que nous revendiquons souvent dans nos travaux - et cela n'a pas perdu d'actualité, au contraire (hélas). En effet, "l'approche écologique" (voir Pecqueur, 2012³), même si l'étymologie est la même, n'a que peu à voir directement tant avec l'écologie politique qu'avec les sciences dites écologiques. Et cette recherche tentait justement quelques pas timides mais résolus pour rapprocher ces différentes acceptions du terme, à partir du sonore. Il s'agissait en quelque sorte de chercher à décroquer la question des "rapports à l'environnement", tout en sortant d'un normativisme fréquent en la matière (avec la valorisation des sons des petits oiseaux, au moins depuis Murray Schafer). Le Vénéon nous fournissait l'alibi parfait, puisque son bruit coloré en faisait l'équivalent d'un bruit de rocade - rien de glamour en somme. L'équipage pluridisciplinaire embarqué nous donnait à penser qu'on allait pouvoir articuler là approche écologique, science écologique et écologie politique, en faisant valoir à la fois l'ordinaire des rapports à l'environnement dans cette vallée de montagne, et les savoirs situés susceptibles d'en émerger.

Et, pour finir : cette enquête, cheminant entre arpentages et discussions aux abords du torrent, s'est déployée sur l'année 2014 et a dessiné un paysage habité qui n'est déjà plus exactement le même aujourd'hui. C'est aussi pour garder trace et partager une photographie des rapports aux Alpes à l'aube de leur effondrement que nous souhaitons publier les récits polyphoniques d'une attention certes dirigée vers un milieu géographique, mais aussi plus indirectement, vers une époque en transition⁴.

3 Anthony Pecqueur, « Pour une approche écologique des expériences urbaines », *Tracés*. Revue de Sciences humaines, 22 | 2012, 27-41, <https://journals.openedition.org/traces/5418>.

4 Cette distance doit nous garder de tout jugement péremptoire sur les propos des enquêtés - par exemple quand l'une d'elle dit « je vois pas en quoi ça gêne de brûler des cartons » (p. 36), on peut penser que la même personne ne redirait plus exactement la même chose ou de la même manière aujourd'hui.

Ce rapport est subdivisé en 5 parties :

NB : les illustrations sonores & vidéo qui parsèment ce rapport sont accessibles par leur lien URL ou en flashant les QRcodes.

1/ l'exposé scientifique du projet, tel que formulé à l'époque ;

2/ une exploration sensible de la vallée à partir des mots et enregistrements sonores de juL McOisans et du témoignage de Dorine Teiller (étudiante à l'ENSAG et originaire de la vallée), d'un recueil de notes filmiques enregistrées et rassemblées par Laure Brayer, puis les différents éléments empiriques d'enquête essentiellement constitués de la retranscription des entretiens menés ;

3/ l'intégralité d'une séquence collective de discussion/exploration à partir d'un échantillon d'extraits sonores, qui a impliqué la participation de 7 habitants et habitantes de la vallée ;

4/ les pistes d'analyse que nous avons proposé pendant l'année de l'enquête ;

5/ les principaux enseignements que nous tirons de cette enquête et les ouvertures que nous envisageons aujourd'hui.

Cela signifie que le mouvement proposé aux lecteurs et lectrices consiste à se laisser imprégner par le "terrain", pour n'aller que progressivement vers des formes d'analyse.

Nous vous souhaitons ainsi une belle dérive, au gré des pages et du courant.



- 1 -

Exposé scientifique du projet :

Contexte & enjeux de la recherche

1. Une pratique commune : ausculter l'environnement

Dans un contexte de questionnement vif sur les relations entre sociétés et environnement, les frontières nature/culture apparaissent de plus en plus poreuses, et la prise en compte de l'environnement – dans toutes ses composantes : écologique, sociale, urbaine, construite, naturelle... – devient cruciale dans de nombreux domaines : aménagement du territoire, gestion des risques, activités de loisirs, etc. La situation où une expertise isolée serait à même de dire le « tout » d'un phénomène, d'en tracer les limites et d'assurer sa prise en charge n'est plus possible. Comment prêter une attention resserrée aux phénomènes sans les catégoriser trop précocement, c'est-à-dire en optimisant le temps consacré à l'exploration collective, à l'intelligence mutuelle, à la définition de solutions innovantes et partagées ?

Ce projet entend examiner de façon originale les différentes manières d'ausculter l'environnement – que ce soit pour prévenir une crue, agir sur l'environnement urbain ou se fondre dans un environnement familial. Reprenant la métaphore issue de la clinique médicale, il met l'accent sur ce moment antérieur à l'identification des causes et destiné à une exploration volontairement élargie des phénomènes. S'intéresser à de telles pratiques revient à revisiter, depuis l'angle de l'écoute et à partir des apports croisés des sciences humaines et sociales et des sciences de la terre, un long débat philosophique : la question des liens entre perception et action (Bonicco-Donato, 2014b), au-delà d'une simple (et donc insuffisante) succession temporelle (d'abord la perception puis seulement l'action) ; au-delà également d'une seule superposition entre ces deux dimensions, tout aussi problématique.

Ce projet s'intéresse ainsi à différentes pratiques d'auscultation de l'environnement, conduites de manière privilégiée à partir de la dimension sonore

de l'environnement. Cette focalisation se justifie de plusieurs manières :

1/ différents travaux ont montré depuis une trentaine d'années l'intérêt de la dimension sensible/sonore pour explorer le rapport des sociétés à l'espace et à l'environnement (Augoyard, 1979).

2/ En outre, de récents travaux du porteur de projet ont ouvert la question de la place de la dimension sonore de l'environnement dans la conduite de l'action, en tant qu'affordance des événements (Pecqueux, 2012).

3/ Enfin, les approches acoustiques de l'environnement se développent aussi au sein des sciences de la terre (Pijanowski et al., 2011), comme mesurer les flux de charriage par acoustique passive dans les cours d'eau, technique développée au sein du LTHE (Geay, 2013) ou étudier l'impact du trafic maritime sur le comportement des mammifères marins (Gervaise, 2012).

Ausculter l'environnement constitue donc une question qui dépasse les clivages disciplinaires et sociaux pour dessiner des enjeux largement partagés. Pourtant, un tel travail reste inédit du point de vue du croisement de ces différents regards sur l'environnement, comme du partage des enjeux. C'est l'ambition de ce projet : mettre en commun les pratiques d'auscultation de l'environnement menées, par/pour différentes disciplines : architecture, géographie, hydrologie, sciences de la terre, sociologie et urbanisme.

2. Enjeux partagés : intersensorialité, partage de l'expérience et pilotage aménagiste

Nous identifions trois enjeux communs aux partenaires de ce projet interdisciplinaire.

1/ Le statut de la dimension sonore par rapport aux autres sens dans le cours du diagnostic sensible : si chacun a des arguments pour justifier de son intérêt pour le son, sa place relative par rapport à la vue, à l'odorat, au toucher, par exemple, reste peu explorée précisément. Dans un contexte nécessairement intersensoriel d'auscultation de l'environnement, clarifier cette place – spécifique

ou non – constitue le premier enjeu transversal du projet.

2/ Ensuite, la question du langage (du langage ordinaire aux catégories d'analyse) renvoie aux procédures employées pour faire d'un phénomène acoustique perçu un élément signifiant, partageable avec d'autres. Cela représente un enjeu déterminant tant pour l'ethnographe soucieux de rendre compte des activités des acteurs que pour l'hydrologue susceptible de rendre publiques certaines des émissions sonores de la rivière. Cela questionne la difficile corrélation entre l'évidence d'une perception et sa traduction dans le langage ordinaire, son partage avec d'autres (Austin, 2007 ; Cavell, 2009 ; Ryle, 2005 ; Wittgenstein, 1961). Comment passer de l'écoute experte qui reconnaît d'oreille la signature sonore d'un phénomène, à sa caractérisation partageable ? L'importance des métaphores dans l'auscultation clinique (tel un bruit abdominal « râpeux » ou « mat » selon les médecins) illustre cette difficulté et l'enjeu de trouver le langage qui permettrait, sinon de saisir, au moins de rendre compte de manière satisfaisante de la diversité du sensible.

3/ Le langage qui sous-tend l'auscultation peut favoriser de nouvelles modalités d'action dès lors qu'il est moins admis dans sa dimension normative (i.e. élaboré par et pour les experts) et davantage adossé à des processus collectifs d'élaboration. Par exemple, la gestion des risques est structurée par des seuils et normes destinés à définir des niveaux de vigilance et d'action. Que penser de l'efficacité d'une échelle normée qui distribue l'action ou l'inaction selon des valeurs figées (Créton-Cazanave, 2010, 2013) ? Un langage en prise avec l'auscultation de l'environnement, ménageant une plus grande proximité avec un phénomène observé en situation, ouvre la possibilité d'un pilotage selon des valeurs émergentes et favorise la formulation de réponses innovantes. La confrontation des expériences du projet est à même de nourrir cette dimension.

3. Un dispositif de recherche interdisciplinaire

Afin d'initier le travail collectif qui permet d'explorer ces enjeux et de mettre en discussion les apports de chaque approche, nous proposons une démarche de recherche basée sur trois dispositifs complémentaires, mis à l'épreuve à travers deux moments de partage (voir 4.).

a) Ausculter *in vivo* : il s'agit d'enquêter auprès d'individus qui ont un rapport de pratique(s), régulier, à la rivière, en l'occurrence le Vénéon dans l'Oisans (38)⁵: pratiquants de loisirs d'eau vive, pêcheurs, gardes-forestiers, gestionnaires d'ouvrages... Cette enquête explore de quelles manières ils « écoutent » voire « entendent » la rivière ; dans quelle mesure cela participe de l'orientation de leurs pratiques et activités ; ainsi que les façons dont ils partagent (ou non) ce rapport sensible à la rivière. L'enquête interroge aussi les autres dimensions sensorielles, afin d'éclairer comment l'écoute s'en distingue et/ou s'articule avec elles : on écoute sans doute en même temps qu'on observe la couleur de l'eau, la texture de l'écume occasionnée par le débit, qu'on respire certaines odeurs, etc.

La méthode d'enquête utilisée mobilise les parcours commentés forgés au sein du Cresson (Thibaud, 2001 ; Kusenbach, 2003), à savoir des entretiens réalisés *in situ* avec les acteurs, lors d'une promenade le long de la rivière enregistrée avec un matériel de capture sonore haute-définition et documentée en outre de manière vidéographique (Brayer, 2013 ; Tonnelat, 2011). Nous faisons varier les profils d'acteurs mais aussi les parcours (notamment selon les variables météorologiques et topographiques).

Il s'agit de saisir l'attention à la rivière sous ses différentes dimensions : attention perceptive mais aussi attention au sens de préoccupation pour la rivière, à travers la question du travail du care à l'œuvre ici (Laugier, Paperman, 2006 ; Bonicco-Donato, 2014a).

5 Ce choix est guidé par le fait qu'un des membres du projet (T. Geay) y déploie d'ores et déjà des instrumentations et mesures hydrologiques qui serviront d'arrière-fond.

b) Ausculter *in vitro* : afin de questionner les modalités de partage de la dimension sonore de l'environnement, et celles du(des) langage(s) ad-hoc et/ou disponibles pour les acteurs, nous testons un dispositif expérimental basé sur l'écoute réactivée (Augoyard, 2001). Ce dispositif consiste à soumettre à la discussion en focus-groupe un ensemble d'éléments audio-visuels enregistrés sur le terrain. Nous mobilisons des extraits de la banque de son du LTHE et du GIPSA-Lab issus de mesures acoustiques multiples (torrents, fleuves, canaux, lacs, océans...), ainsi que des enregistrements sonores et vidéographiques réalisés *in situ*. Ce dispositif, réalisé sur deux journées réunissant des groupes de 5 acteurs issus de l'enquête *in vivo*, piloté par l'hydrologue utilisant les outils de traitement du signal (T. Geay) dans la mesure où il sert à comparer ses propres procédures de compte-rendu d'analyses auditives de la rivière avec celles déployées par les acteurs soucieux de la rivière. Entendent-ils les mêmes choses que lui ? Sont-ils capables de « s'entendre collectivement sur ce qu'ils entendent », et de le rendre partageable pour des tiers ?

c) Ausculter pour aménager la ville : peu de travaux d'aménagement et d'urbanisme prêtent attention aux approches cliniques malgré la persistance de la référence au monde médical depuis le XIX^{ème} siècle, à l'instar de l'urbaniste réformateur endossant la blouse blanche du « thérapeute » (Labussière 2010, 2014). En analysant de ce point de vue un corpus d'ouvrages fondateurs de l'aménagement et de l'urbanisme (Cerdà, Le Corbusier, Doxiadis...), nous identifions la figure typique de l'« aménageur-médecin », ses postures et inflexions au gré de l'affirmation des préoccupations environnementales. Symétriquement, l'étude de l'évolution historique des formes de la clinique (Bourgey, 1953 ; Foucault, 1963) permet de décoder les emprunts de la pensée aménagiste et ses oublis. On redécouvre alors la figure (méconnue de l'aménagement) du « médecin-musicien », incarnée par les avancées cliniques réalisées au XIX^{ème} siècle par Laënnec (1819). Cette posture valorise une forme d'évaluation créatrice qui s'appuie sur

un dispositif d'observation novateur (l'invention du stéthoscope et l'identification de nouveaux sons), un langage médical renouvelé pour décrire les sons, une meilleure mise en partage (avec les étudiants de médecine) et une nouvelle conception du corps (le faire résonner pour l'ausculter). Vis-à-vis des enjeux de l'aménagement, cette approche pose la question de la mise en forme de nos ignorances : savons-nous de quoi les choses sont capables ? Comment imaginer leurs multiples façons de s'associer entre elles ? Ce potentiel de relations suppose d'inventer les méthodes garantissant l'exploration attentive des milieux géographiques dans lesquels ces relations trouvent leurs appuis.

4. Un dispositif de partage interdisciplinaire

Afin de faciliter le travail commun, deux rendez-vous scandent le travail. 1/ Un séminaire interne de lancement réunit l'équipe du projet sur une journée afin de faire émerger les enjeux, méthodes et approches respectifs. Deux experts extérieurs viennent présenter leurs travaux et discuter nos propositions, afin d'enrichir les enquêtes à venir et d'assurer un ancrage plus large du projet, au sein des communautés respectives des membres du projet. 2/ L'organisation d'une journée d'étude en décembre pour clore le projet afin de confronter nos résultats à un public large. Au-delà de ces rendez-vous, afin d'assurer une visibilité continue de nos travaux, nous alimentons un carnet de recherche sur la plate-forme de blogs scientifiques Hypothèses.org. Nous tirons parti en outre d'une autre ressource numérique développée par le CRESSON, la Sound Map Cartophonies (<http://www.cartophonies.fr/>).



- 2 -
Explorations &
enquêtes



2A - Explorations

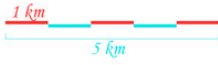
« Descendant, descendant toujours, le ruisseau, qui grossit incessamment, devient aussi plus tapageur : près de la source, il murmurait à peine ; même, en certains endroits, il fallait coller son oreille contre terre pour entendre le frémissement de l'eau contre ses rives et la plainte des brins d'herbe froissés ; mais voici que le petit courant parle d'une voix plus claire, puis se fait bruyant, et quand il bondit en rapides, et s'élançe en cascates, son fracas réveille déjà les échos des roches et de la forêt. Plus bas encore, ses cascades s'écroulent avec un bruit tonnant, et même dans les parties de son cours où son lit est presque horizontal le ruisseau mugit et gronde contre les saillies des berges et du fond. Il ne poussait d'abord que de petits grains de sables ; puis, devenu plus vigoureux, il mettait en mouvement les cailloux ; maintenant il roule dans son lit des blocs de pierre qui s'entrechoquent avec un sourd fracas, il mine à la base les parois de rocher qui le bordent, fait ébouler les terres et les pierrailles, et déracine parfois les arbres qui l'ombragent ».

Élisée RECLUS

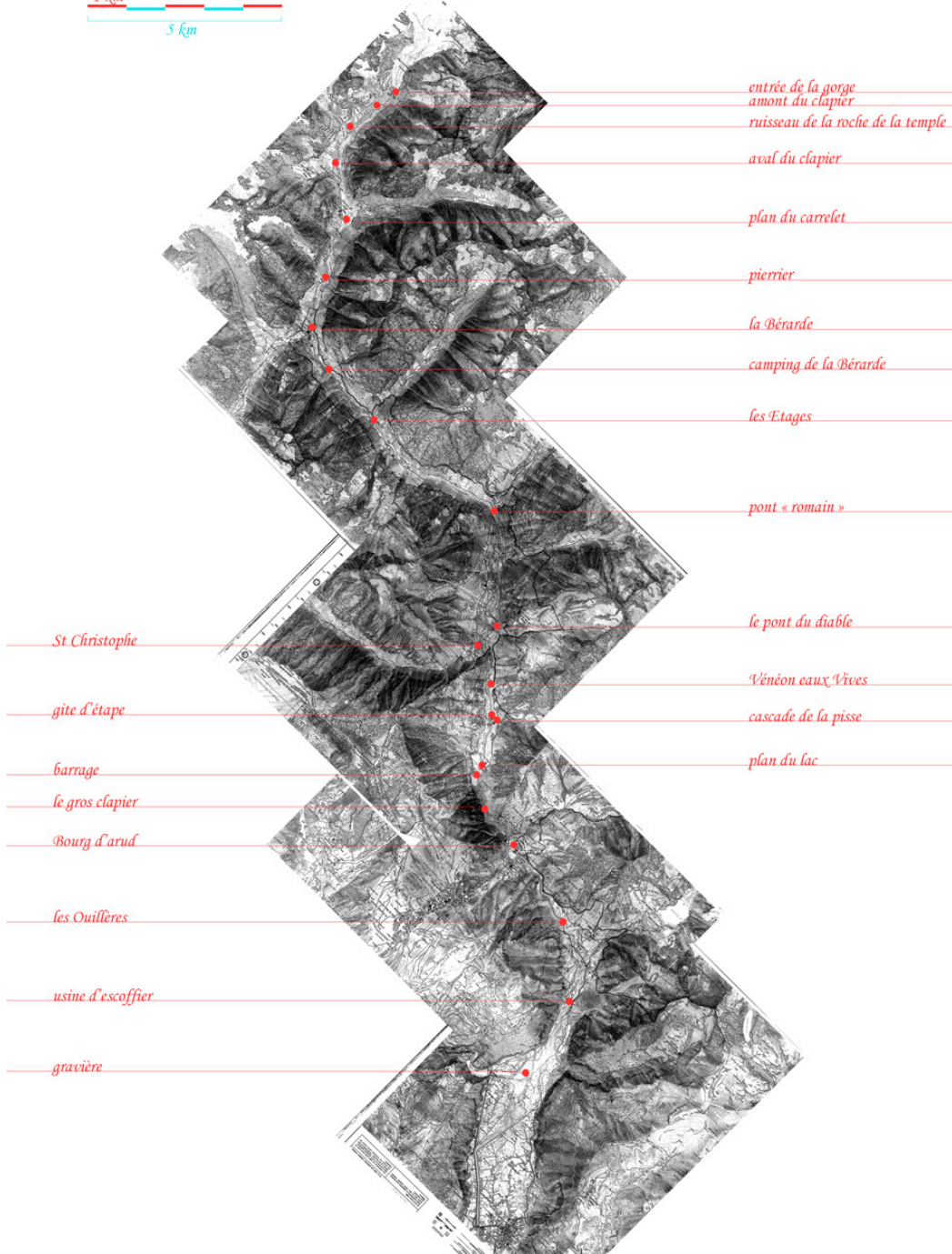
Histoire d'un ruisseau.

Chapitre III : Le torrent de la montagne (pages 36-42)

vallée du Vénéon



Lieux d'enregistrements



Dans quel sens couler de source ?

Jul McOisans

Lorsqu'on découvre une vallée, on la parcourt généralement de l'aval vers l'amont. N'y a-t-il pas alors un léger paradoxe, lorsqu'on explore cette vallée en vue d'y interroger la rivière qui l'a créée, qui lui donne son nom & y coule de l'amont vers l'aval ?

Le phantasme de la première goutte

Le Vénéon sourd du glacier de la Pilatte, vers 2500m, dans un grand cirque orienté nord & encadré par la Pointe des Boeufs Rouges (3515m) à l'est, le Sommet de Bans (3669m) au sud & le Mont Gioberney (3351m) à l'ouest.

En constatant le recul depuis les premières observations répertoriées, au XIX^{ème} siècle⁶, la source même du torrent est donc un lieu à la fois approximatif & mouvant, rendant par là caduc le phantasme que nous avions en débutant cette enquête, d'y aller enregistrer le plic-plic des premières gouttes de notre objet d'étude.

D'autant que, quelques centaines de mètres en aval du glacier, ruisseau déjà turbulent, il s'engorge entre deux parois de granit, verrouillant l'accès & rendant la progression trop périlleuse pour continuer. C'est là qu'auront donc lieu nos ultimes prises de son.



Le glacier de la Pilatte



Le Vénéon dans la gorge sous la Pilatte

ILLUSTRATION SONORE :

<https://www.cartophonies.fr/sounds/719/clapotis/>



⁶ Revue de géographie alpine, tome 55, n°1, 1967.

De là le Vénéon se répand dans un premier pierrier, large d'une trentaine de toises, en faible pente, il y dessine des méandres sinueux que chaque saison reconfigure, se séparant en plusieurs tresses qui se rejoignent bientôt.

Il y reçoit ses premiers affluents, petits ruisseaux qui dévalent les vallons latéraux de Coste Rouge, de Cloute Favier, de la Temple, dont les cônes de déjections viennent compresser le cours principal.

Les berges commencent à se teinter de rase végétation d'altitude qui doit en permanence lutter contre les éboulis pierreux et bientôt, sous le resserrement du Chéret, apparaissent les premiers bosquets d'arbustes & de conifères qui annoncent le Plan du Carrelet.

ILLUSTRATION SONORE :

<https://www.cartophonies.fr/sounds/725/franchissement/>



Le premier pierrier

Le Plan du Carrelet

La vallée s'évase & s'aplanit à la confluence du Vénéon & du torrent du Chardon provenant d'un vallon sud-ouest, plus vaste que ceux rencontrés jusqu'à présent.

Le Vénéon lui-même serpente dans un nouveau pierrier tandis qu'alentour s'étend un vaste espace plan, partie prairie d'alpage, partie arbustive.

C'est là qu'est implanté le refuge du Carrelet, étape « facile » & touristique, à mi-chemin entre La Bérarde & les refuges de haute montagne.



Le Plan du Carrelet & le vallon du Chardon



Le refuge du Carrelet

« C'est marrant parce que jusqu'au Carrelet, je n'arrive pas à dire encore que c'est un torrent. Et c'est quand tu as le vallon du chardon qui le rejoint que là d'un coup il prend de l'ampleur. Mais c'est aussi parce qu'il y a des gros blocs et puis qu'il ressemble peut-être un peu plus au Vénéon en-bas. D'un coup il a plus un aspect de torrent de montagne. Alors que quand il y a les méandres et tout ça, ça fait plus, je ne sais pas, je me rappelle de quand on était petit et qu'on allait au Carrelet et qu'on jouait dans le petit ruisseau quoi en fait. C'est presque un ruisseau là. Et par contre quand on arrive à la Bérarde, c'est un vrai torrent là. »

En aval du Carrelet & sur une heure de marche jusqu'à La Bérarde, la vallée se resserre & le Vénéon a donc pris son aspect de « véritable torrent de montagne ».



Le Vénéon sous le Carrelet

En chemin, le sentier principal qui le longe, rive droite, traverse un grand pierrier de gros blocs qui dévalent régulièrement du ravin de la Vera Pervoz, entre lesquels gouttèlent les rus de la Ruine.



Le pierrier de la Vera Pervoz

ILLUSTRATION SONORE :

<https://www.cartophonies.fr/sounds/739/ruisselements-dans-le-clapier/>



La Bérarde

Dernier hameau de la vallée, La Bérarde est le camp de base de l'activité alpine de la région. Outre les hébergements & ravitaillements nécessaires, on y trouve les locaux de différents clubs alpins & de la gendarmerie de haute montagne.

Depuis plusieurs années, il n'y plus d'habitant permanent & la route qui y mène n'est donc plus entretenue en hiver, rendant le village accessible seulement à la belle saison.



La Béarde

ILLUSTRATION SONORE :

<https://www.cartophonies.fr/sounds/2329/entretien-camping/>

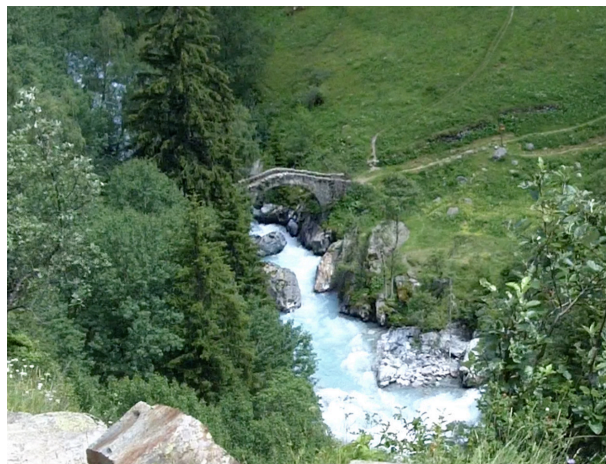


Jusque là le Vénéon reste accessible & poursuit son cours dans la vallée relativement large jusqu'au hameau suivant des Étages où un petit pont de pierre le traverse.



Les Étages

Ensuite la vallée se resserre & le torrent plonge dans une gorge profonde & abrupte dont il ne ressortira qu'au-delà de Saint-Christophe. On y accède par quelques sentiers de randonnée qui descendent jusqu'au cour d'eau & parfois le franchissent pour remonter dans des vallons latéraux.



Le « Pont romain »

ILLUSTRATION SONORE :

<https://www.cartophonies.fr/sounds/721/conversation-dans-le-bruit/>



« Le Pont Romain, c'est peut-être l'endroit où la gorge vraiment se finit et après c'est un peu plus espacé. La gorge, elle s'arrête au pont Romain, là c'est vraiment la partie encaissée et après ça se réouvre quand même un petit peu, parce qu'en plus, tu le revois si tu marches sur le bord. Tu le revois et tu retrouves des endroits avec de l'herbe où tu peux te poser et voir l'eau. Tu retrouves ces petits côtés chouettes qu'il y a aux Étages, tu peux te poser sans danger. »

Saint-Christophe en Oisans

Chef-lieu de cette haute vallée du Vénéon, Saint-Christophe surplombe la rivière, d'où elle est d'ailleurs invisible. On y descend par un petit sentier qui amène jusqu'au « Pont du diable ». En bordure de la rivière une première centrale électrique mouline la force hydraulique. Le village fait face à une grande cascade qui, d'un

point de vue sonore, concurrence fortement, voire supplante le bruit du Vénéon.



Cascade de la Froide Pisse, vue de Saint-Christophe

Au coeur du village, le café-hôtel-restaurant-librairie-sauna sert de point de ralliement aussi bien aux nombreux touristes de passage qu'aux habitants des alentours. On y croiera jusqu'à des bergers vivant l'estive dans les alpages, descendus là pour prendre un bol de civilisation. C'est là aussi que, grâce à la complicité de Marie-Claude, la propriétaire des lieux, sera organisée la séance d'entretien collectif sur écoute réactivée, dont il sera question plus loin.



La Cordée

ILLUSTRATION SONORE :

<https://www.cartophonies.fr/sounds/2328/ambiance-apero-cordee/>



Après cette escale & quelques virages en lacet, on retrouve le Vénéon loin en contrebas, au moment où la gorge s'évase, la vallée s'élargit & s'aplanit un peu.



Entre Saint-Christophe & le Plan du Lac

Encore impétueux pourtant, suffisamment large & profond, ce sera sur une demi-lieue un terrain de jeu pour les kayakistes & rafteurs. Une base nautique, Vénéon-Eaux-Vives, s'est installée au débouché de la gorge, & accueille à la belle saison de très nombreux pratiquants ou débutants pour une initiation.



Départ des hydrospeeds à Vénéon Eaux Vives



Rafting

ILLUSTRATION SONORE :

<https://www.cartophonies.fr/sounds/2326/un-groupe-de-rafteurs/>



Tandis que dévalent sur ses flots tumultueux des équipées de sportifs, le torrent s'aplanit peu à peu à l'approche du bien nommé « Plan du lac ». Son lit s'élargit & bientôt se permet quelques méandres & îlots.

Une longue passerelle fixe le traverse pour accéder à un nouveau vallon latéral d'où tombe en grand fracas une des plus impressionnantes cascades de la vallée.



La passerelle du Plan du lac

« Quand tu montes au village de Lanchâtra à pied, là tu vois vraiment la confluence. J'aime trop quand c'est la tempête, la cascade est marron : on voit pile l'endroit où ça se rejoint, et les couleurs se mélangent ; bon le bleu l'emporte, ouf !

Et là tu marches dans du sable, en fait, presque tu peux faire des châteaux de sable ! Il y a d'autres endroits qu'on appelait la plage, parce qu'il y a des petites percées en fait, pas loin de la base de raft, entre la route et la rivière, tu as des petits accès où il y a du sable ; nous on y allait, on appelait ça les plages.

C'est cool et pour les gens avec enfants, c'est un endroit où tu peux aller jouer dans l'eau, en tout cas vers la cascade, où ce n'est pas dangereux, y a pas trop de courant, en plus il y a des petits morceaux d'ardoise, donc tu peux faire des ricochets.

Et puis il y a ce virage, c'est le premier, et après la rivière, elle ne fait que tourner et donc là c'est un peu le changement. »

ILLUSTRATION SONORE :

<https://www.cartophonies.fr/sounds/740/un-bain-dans-la-cascade-de-lanchatra/>



Baignade à la cascade de Lanchâtra



Station métrologique hydrophonique du Plan du lac

C'est aussi au Plan du lac que nos collègues hydrologues ont installé une de leurs stations de relevés qui enregistre en permanence le Vénéon avec des microphones subaquatiques.

ILLUSTRATION SONORE :

<https://www.cartophonies.fr/sounds/2327/hydrophonie2-debits/>



Ensablement du Vénéon en amont du barrage



Accostage des hydrospeeds

Le Plan du lac est formé par un barrage hydraulique qui retient le Vénéon dans sa course vers l'aval. Un moment de retenue où le Vénéon étale ses couleurs de turquoise plus qu'à aucun endroit jusqu'alors. Cela favorise également l'ensablement de la rivière, entraînant la formation de petits îlots sur lesquels la végétation pionnière vient peu à peu s'installer. Dans ce large espace le cours d'eau vagabonde & les habitués ont coutume de remarquer qu'après chaque crue son lit évolue, qu'il change de passage, redessinant sans cesse le paysage.



Barrage EDF du Plan du Lac (aval)

Après le barrage le Vénéon reprend son cours & franchit une nouvelle gorge. Coincé entre un gros

clapier & une gigantesque falaise, c'est sans doute la partie la plus sauvage & la moins accessible de son parcours, il se fauille précipitamment jusqu'à la cluse de Bourg d'Arud.

« La partie après le barrage, pour moi c'est une partie dangereuse, parce qu'y a la gorge et puis parce qu'y a le barrage qui gère le niveau d'eau donc d'un coup il n'y a plus le débit naturel.

Donc il y a toujours le truc où il peut y avoir de l'eau parce qu'ils ont ouvert, même s'il y a les alertes sonores c'est sûr !

Quand c'est ouvert, tu as l'eau qui arrive dans les gros blocs, tu as des gros siphons, c'est impressionnant !

Parce que tu as un chemin du coup qui longe, et là quand c'est ouvert, ça fait un peu peur, parce que toute l'eau passe sous des énormes blocs donc elle disparaît.

Après, elle réapparaît presque en gros geyser !

C'est marrant parce que tu as ce gros pierrier là qui est du coup en face, la falaise énorme, et tu as des toutes petites cabanes dans la montagne. Tu as la porte qui te donne l'échelle... et on ne sait pas si c'était pour les bergers ou juste pour les miniers...

Et le Vénéon, personne ne l'a faite cette portion-là en fait, parce que c'est dangereux, c'est une portion infranchissable. L'eau fait un siphon, il y a des gros blocs et des troncs d'arbre, ce n'est pas une partie nettoyée, donc les kayaks ils portent à côté, c'est infranchissable. »

ILLUSTRATION SONORE :

<https://www.cartophonies.fr/sounds/726/gorge-et-falaise/>



Passée la cluse de Bourd d'Arud, le Vénéon semble plus apaisé. Même s'il n'a rien perdu de sa vigueur, au contraire, le torrent est devenu une véritable rivière de montagne & ses crues sont surveillées avec attention.



Le camping de Bourg d'Arud

ILLUSTRATION SONORE :

<https://www.cartophonies.fr/sounds/735/les-cloches-de-venosc/>



Mais en partie endigué, en partie coulant dans la forêt, il semble glisser à présent sans accrocs ni détours.



Entre Venosc et les Ougiers

On le retrouve un peu plus bas, donnant un peu de son énergie à l'usine de Pont-Escoffier, répandant encore quelques méandres lorsque la vallée s'évase & offrant aux carriers les rochers qu'il a patiemment réduits en galets & graviers avant de s'en aller mêler ses eaux à celles de la Romanche.



L'usine hydroélectrique de Pont-Escoffier

ILLUSTRATION SONORE :

<https://www.cartophonies.fr/sounds/736/les-turbines-de-la-centrale/>



Le Vénéon au niveau de la gravière, juste avant sa confluence avec la Romanche.

Les propos rapportés qui ont ponctué ce parcours du Vénéon sont issus d'un entretien réalisé avec Dorine Teiller, native de la vallée, alors étudiante en Master à l'ENSAG, en stage de recherche au CRESSON. Sa description du torrent a emprunté le sens que nous lui avons suggéré (de l'amont à l'aval), mais arrivée en bas, elle a fait volte face, tentant de qualifier plus finement les différents mondes et séquences de la vallée, aux atmosphères caractéristiques et variées :

« 1/ D'abord tu as l'entrée de vallée mais pas très accueillante, avec une gravière, le côté industriel, les sorties de camion, jusqu'aux Ougiers ;

2/ ensuite c'est plus un endroit de passage jusqu'à Bourg d'Arud, tu n'as pas de départ de chemin de randonnée ou quoi ;

3/ après c'est la partie qu'on peut appeler infranchissable, jusqu'au Plan du Lac, c'est un peu la partie impressionnante, dangereuse ;

4/ De Plan du Lac à la base de raft, ça fait la portion la plus ludique, la plus accessible du torrent ; c'est une manière d'appréhender la vallée qui est très ponctuelle puisque c'est le seul endroit où on peut être sur l'eau, parce qu'après c'est surtout rando ou grimpe, et tu es spectateur mais tu ne vas pas sur l'eau ;

5/ Après il y a la partie de la gorge où c'est un peu mystérieux quand même... ;

6/ Autour de Saint-Christophe, c'est la partie habitée, le paysage a été transformé, avec les anciens champs aussi ;

7/ Et après tu as les différents hameaux qui ponctuent la vallée et à chacun tu as des ouvertures sur des vallons qui te font des cadrages sur des vues ; c'est la partie photographique !

8/ Et à partir des Étages, la rivière, elle est belle parce qu'elle a des blocs qui sont blancs et puis c'est assez tranquille, et ça s'ouvre en fait. Et après, on entre vraiment dans le monde de l'alpinisme et de la montagne, c'est un autre univers. »

De l'amont à l'aval : notes de terrain filmées

Laure Brayer

Le long du Vénéon : Amont > Aval est un montage vidéo de 14 minutes qui rassemble un ensemble de « notes de terrain filmiques ». Il s'agit de courts fragments vidéographiques – des vues – enregistrés sur le vif, *in situ*, à la manière de rapides notes ou croquis posés sur les feuilles d'un carnet compilant premières impressions et éléments d'observation. Ces notes ont été prises en juillet 2014, lors d'une résidence de quelques jours pendant lesquels notre petit groupe de chercheurs a arpenté les rives du Vénéon et rencontré certains acteurs locaux.

L'arpentage avait pour objectif de nourrir une description sensible de l'expérience du torrent et de son évolution au fil de l'eau. Il s'agissait d'une marche instrumentée, puisqu'à côté du traditionnel carnet de terrain, j'étais équipée d'une caméra Kodak Zi8 filmant en HD et d'un microphone stéréophonique de type « tête artificielle ». Cet équipement très peu encombrant et facilement maniable était envisagé dans le prolongement des organes sensoriels. La caméra tenue à la main (sans pied ni stabilisateur) accompagne le mouvement du regard qui coule sur le paysage, qui suit le fil du courant, qui articule les échelles, le lointain et le proche, le haut et le bas (les cimes et la vallée), qui s'attarde sur des détails, des signes, des présences. Les micros fichés dans le creux des oreilles témoignent eux d'une écoute binaurale permettant la localisation des sons et l'éventuel déplacement de leur source. Ainsi le dispositif d'enregistrement offre une conjonction du point de vue et du point d'écoute et propose une traduction audio-visuelle de la perception d'un corps (humain et adulte) de son environnement.

Cette prise de notes filmique a alors consisté à documenter les différentes perceptions et rapports au torrent, évoluant selon la séquence du cours d'eau (et donc l'importance de son débit), selon la distance relative au lit de la rivière – marches

d'approche, rapports de plus ou moins grande proximité, traversées du torrent –, la topographie des lieux et les rapports de cohabitation avec les autres vivants, humains et animaux, évoluant dans l'eau et sur les rives. L'attention s'est volontairement portée sur le dialogue entre la roche et l'eau : le torrent (ses dimensions, ses qualités fluides, les mouvements de l'eau, son emprise sonore) et son inscription dans un cadre paysager plus large (les montagnes supportant ses écoulements et en étant travaillées en retour, les différents affluents).

Le montage articule une sélection de notes, enregistrées en 6 lieux (Le refuge du Carrelet, les Étages, Le pont romain, Saint-Christophe-en-Oisans, la base nautique Vénéon Eaux Vives, Le Plan du Lac) et organisées selon le sens de l'écoulement du torrent (partant de l'amont vers l'aval). Il donne à voir une palette de relations possibles au torrent : relations de voisinage des gardiens de refuge, de compagnonnage éphémère lorsqu'il longe le chemin du randonneur, rapports ludiques des amateurs de sports aquatiques, etc. Il donne aussi à entendre les diverses voix du Vénéon, allant, comme a pu le décrire Élisée Reclus, du léger murmure au grondement sourd. Le montage n'a pas fait l'objet d'un mixage sonore et les raccords sont, à dessein, sans transition, permettant ainsi d'apprécier les variations du volume sonore du torrent en fonction du point d'écoute.

Pensé en accompagnement du relevé sonore (présenté sur Cartophonies) et du travail d'entretiens (rassemblés ci-après), ce montage de notes filmiques souhaitait donner accès au cadre paysager dans lequel s'inscrivent l'écoute et les récits. Il a été projeté aux habitants à la fin de la séance d'écoute collective réactivée (cf. infra).



http://cressound.grenoble.archi.fr/son/rap091/AUSENVI_L01_Le_long_du_Veneon.mp4



2B - Entretiens

Refuge du Carrelet

3 juin 2014



Le refuge du Carrelet

«

Ici, dès qu'il y a de l'orage, tu as les passerelles qui sautent, ça arrive 2 fois par an, pendant l'été.

— la passerelle qu'on a en dessous avec les câbles...?

— celle-là non, généralement elle résiste parce qu'elle est vraiment bien arrimée, par contre toutes les passerelles qui montent à Temple-écrin, à la Pilatte, celles-là, pfuit ! rideau !

Les averses de ces derniers jours ça a été, ça a plu mais ça n'a pas été les gros orages d'été, orage de châteauroux avec la grosse goutte.

Et dans ces cas-là c'est flippant... l'année dernière on a bien halluciné, moi j'avais mes ânes qui ont eu peur parce que ça a pété juste au-dessus, ils se sont barrés vers le Vénéon là-bas, il a fallu que je leur courre après, et puis quand je suis allé les chercher j'ai vu les arbres qui se faisaient emporter par le Vénéon, parce que le lit s'élargit énormément, donc du coup tu entends le bruit des cailloux qui

roulent parce qu'il y'a tellement de courant, ça te fait brasser des gros rochers à l'intérieur donc tu entends...

— & pour le ravitaillement...?

— Avec les ânes. Nous on a la chance d'avoir un chemin qui est praticable avec les ânes, après on fait quand même un hélicoptage en début de saison, pour tout ce qui est bouteilles de gaz, le fuel, toutes les canettes... sinon il faudrait faire trop d'allers-retours... Et puis surtout les ânes ils sont comme nous, en début de saison ils ont pas forcément les muscles, il faut qu'ils se rôdent aussi, donc on leur met pas 100kg dès le début quoi... Donc on se réunit pour l'hélicoptage avec tous les refuges, pour que ce soit moins cher, on a fait ça tous le 12 juin... moi j'ai ouvert direct derrière parce que j'étais déjà venu au mois de mai, j'avais mis le refuge en eaux, j'avais branché les panneaux solaires... les autres ils ont dû ouvrir le 15, une fois que tout était en place...

Après, le ravitaillement avec les 2 ânes c'est toutes les semaines, des fois, pendant la grosse saison, 15 juillet - 15 août c'est 2 fois par semaine...

— et le chemin, quand y'a des orages...?

— Ça bouge. Par exemple vous voyez quand vous êtes montés, vous êtes passés dans un grand pierrier, avec des petits canaux, donc les ouvriers du parc ils séparent un petit peu pour éviter que ça se regroupe, mais en cas d'orage ça bouge tellement, il y a tellement de jus qui sort au même endroit que tout est brassé, donc des fois ça se rejoint, & après boum, des fois t'as plus de chemin... L'année dernière tout le monde était bloqué dans les refuges, plus personne ne pouvait descendre parce que traverser c'était trop dangereux, donc obligé d'attendre que ça pisse toute la journée & en fin de journée c'est un peu moins violent... Après, les orages classiques, traditionnels, ça tient, ça résiste...

— Et tu es capable d'entendre la différence des orages dans le Vénéon ?

— ah oui, tu l'entends puis surtout tu le vois. Tu vois en face là, dans la vallée du Chardon, l'affluent, celui-là tu vois qu'il grossit, quand tu as l'eau qui dégueule par dessus le névé tu te dis qu'y a du jus... après tu l'entends pas forcément d'ici, faut plus te rapprocher pour que tu aies un peu l'écho... mais c'est vrai que ça dépend où tu es...

— *Et ce bruit de la rivière là, c'est un bruit que tu entends ou que tu n'entends plus au bout d'un moment..?*

— ah ben c'est comme le train quand tu habites au bord d'une voie ferrée, ça te fait chier pendant un an & puis après ton oreille s'habitue... Regarde c'est un bruit pas très fort, c'est régulier... moi j'aime bien ce bruit.. après c'est un bruit de fond qui est constant, ça me dérange pas du tout...

— *Et pour ce qui est des bruits de la montagne...?*

— ben ce qui est bien pour tout ce qui est son & tout ce qui est spectacle, c'est de venir au mois de mai. Au mois de mai tu as toutes les montagnes qui se déchargent, tu as des avalanches de neige tout le temps, donc ça tu l'entends, tu entends tout de suite craquer là, boum tu as l'écho, donc du coup tu cherches parce que tu entends déjà le bruit avant d'y voir... t'entends l'écho, t'entends tous les blocs de glace qui craquent... regarde là, il y a une semaine, dans ce petit goulet là en face il y a eu une partie des rochers qui s'est délogé, on a entendu un gros BRBBRrbbrrbr, puis de la fumée partout... là tu entends...

— *Et quand le Vénéon grossit tu l'entends ou tu le vois d'abord ?*

— on l'entend d'abord.. après on a un peu du mal à se rendre compte, parce qu'on est habitué aussi... après ça dépend de tout aussi, des fois les nuages, aussi en fonction des vents... moi je trouve, quand y a du vent qui vient plutôt du Vaccivier, là en face, tu entends plus (+) ... Tu regardes la cime & tu sais tout de suite d'où vient le vent.. ça c'est des trucs que tu observes tous les matins, moi je sais que si les buissons sont penchés comme ça c'est le vent du

sud, puis y a aussi le vent froid qui vient du glacier...

— *Et toutes les passerelles c'est le parc qui s'en occupe ?*

— en fait c'est un peu complexe... c'est-à-dire le chemin & les passerelles de la Bérarde jusqu'ici c'est les ouvriers du parc, après, ils ont un contrat, du Carrelet jusqu'à Temple-écrins & normalement jusqu'à la Pilatte c'était l'ONF... le problème c'est que l'ONF ils ont plus de ronds, du coup ils soustraient & y a eu une réunion la semaine dernière pour savoir qui c'est qui allait s'occuper des passerelles, qui c'est qui allait financer... du coup là ils se sont mis d'accord avec la commune de Saint-Christophe, vu que c'est un nouveau maire il a été assez conciliant, donc il a délégué un peu ses ouvriers communaux, normalement il devrait y avoir aussi les ouvriers du parc, & un mec de l'ONF aussi, ils se sont mis d'accord mais là c'est un peu exceptionnel...

— *Et toi tu es impliqué dans ces réunions ?*

— non. Après on peut y aller pour l'information mais de toute façon ils t'écouteront pas, c'est comme les gens du CAF, tu peux leur dire mais ils t'écoutent pas... moi je suis pas très calé là-dessus mais c'est comme quand on voit l'ancien gardien de la Pilatte, Riton, ça faisait 30 ans qu'il était gardien de refuge, 30 ans qu'il connaît le chemin, le Vénéon & tout ça... c'est des mecs, y faut les écouter, quand il te dit « c'est comme ça », ben c'est que c'est comme ça, c'est pas marqué sur le papier... enfin faut écouter les mecs du pratique, plutôt qu'écouter les mecs du théorique tout le temps...

— *Et ils ne sont pas écoutés ?*

— ben non, ben si, ils poussent des gueulantes chaque année, tu vois, pour installer les passerelles... ils sont pas d'accord sur l'emplacement des passerelles, des choses comme ça... généralement l'ONF arrive, ils placent les passerelles, Riton il voit ça il dit « ben évidemment elles vont partir... » lui il le sait par expérience... quand tu les vois qui les mettent à hauteur 3 fois par saison...

— Question sur le son...

— c'est pas une gêne, après c'est comme la pluie, quand y a une grosse pluie... tu vois, le toit c'est de la tôle, quand tu dors ça tape, bon après ça peut te gêner mais bon... nous on le sait, quand ça tape fort, et qu'en plus le lendemain il fait beau, alors ça va fondre & cumulé à la pluie, là on sait que ça va devenir gros...

On prévient les gens, les gens montent généralement donc on leur demande, parce qu'ils sont passés par le chemin donc on leur demande si à Grande Ruine ça a bougé, si ça s'est regroupé, y a des mecs des fois ils font demi-tour parce qu'ils ont peur, y en a d'autres ils lèvent le pantalon, ils enlèvent les chaussures & puis ils traversent & ils arrivent jusqu'ici, donc nous on leur demande, si ça devient vraiment dangereux... Parce que nous, les ânes ils traversent pas des cours d'eau quand c'est trop réuni, donc on appelle les ouvriers du parc qui vont venir & remonter un peu au dessus là où ça sort de la montagne & ils vont séparer les cours d'eau... Dans ces cas là je descends pas avec les ânes, je prends la clef de portage & je descends avec... c'est pour préserver les ânes aussi, parce que si le chemin a bien bougé, les ânes tapent contre les pierres... tu sais un âne, si il se fait une patte, après la saison elle est morte, on pourra plus le bâter. Moi j'ai déjà refait un bout du chemin parce que les ouvriers du parc ils sont 2 & ils ont un gros secteur donc ils peuvent pas être là tout le temps, donc j'essaie de prendre une demi-journée pour refaire le chemin.

Mais du coup la période qui peut vraiment vous intéresser pour le son c'est le mois de mai, ça craque de partout, t'as des cascades de glace, des chutes de neige, et puis avec la réverbération... à partir de 11h - midi ça craque de partout, ça fond & ça dégueule.

»

Poste de secours, La Bérarde

3 juillet 2014 vers 11h

Ouvert de l'avant-dernière semaine de juin jusque début septembre, le gros du travail est la prévention et l'information auprès des touristes.

Régulièrement aller sur les divers refuges pour prendre contact avec les gardiens, connaître les conditions des voies, etc.

À une époque, il y avait un hélicoptère sur place. Les équipes tournent : 2 semaines ici, 2 semaines à Huez, plus des permanences à Grenoble ; ici les permanences alternent avec la gendarmerie.

«

Nous c'est quand la météo est pas bonne, on part en caravane terrestre d'ici à pied, ou lorsqu'y a des secours qui demandent du renfort en personnel et en matériel (pour éviter à l'hélico de retourner à sa base).

On fait aussi des secours de nuit également pour ceux qui se sont engagés dans des voies proches mais très longues (400 m) et qui se font surprendre...

Mais il y a peu d'interventions ici.

— *Il y a des changements en fonction de la météo ?
Ou des orages ?*

— Pas de gros changements pour nous, juste lors des crues : une fois il a fallu évacuer tout le camping car des blocs énormes se faisaient charrier.

Les orages violents, et aussi la fonte des neiges, tout ça cumulé, parfois les gens se font surprendre. Ils vont passer une passerelle, et le torrent monte ; pour le retour : ou ils arrivent plus à passer parce que le débit est trop gros, ou alors la passerelle elle s'est faite embarquer.

Donc les grandes intempéries mais sinon, non, non, on n'a pas grand-chose.

Là un jour comme aujourd'hui, grand beau, on est sur le qui-vive, on se prépare plus. Par exemple en canyon, comme les névés fondent plus vite, les gens peuvent se faire surprendre par une crue.

On fait parfois de la transmission d'info : une

passerelle s'est fait embarquer, etc.
Notre rôle, ça peut être aussi donner un coup de main aux gardiens des refuges parce qu'ils doivent préparer des portages. Quand y a des orages par exemple, les réseaux radio-téléphone sautent, donc on a déjà pris des réservations : les gens nous appellent et on transmet au refuge.

— *donc vous faites pas mal de liaison ?*

— Oui c'est ça. On passe une semaine entière ici après on switche avec les gendarmes.
Quand y avait l'hélico ici on vivait à 6 plus l'équipage et le médecin toute la semaine, alors que là on est 2 plus 2 en entraînement. L'entraînement c'est physique ou technique ; ils vont pas loin parce qu'on peut avoir besoin de les rappeler. Avant, quand on était plus nombreux, on pouvait aller en refuge, dormir, faire des grandes courses.
Au niveau de la fréquentation : avant on voyait beaucoup d'alpinistes mais là c'est de plus en plus calme.

C'est un phénomène de société aussi ; ici la montagne ça se mérite, il faut 4-5 h d'approche, on n'est pas à Chamonix où on sort des bennes. Les gens veulent du consommable vite.

Avant on récupérait pas mal de personnes dans des crevasses, ça arrive de moins en moins ; alors certes, il y a moins de fréquentation, mais surtout les gens qui y vont ils sont mieux équipés et mieux formés. Ça peut être aussi des débutants mais ils sont encadrés. On a encore des inconscients, ça c'est vrai, des gens qui ont conscience du danger et qui y vont quand même.

»

Mélanie, CAF de la Bérarde

3 juillet 2014 vers 12h

«

C'est ma 1ère saison, je suis ici depuis 2 semaines.

Saison très calme, on s'arrange avec la gardienne pour l'emploi du temps.

Quand j'ai des moments libres je vais à la pêche ou en rando, etc.

Ça fait que quelques mois que je pêche donc je sais pas si je peux dire que je suis une pêcheuse.

Comme le coin s'y prêtait je suis venue avec ma canne... et ma canne ne convient pas mais le voisin il m'a déjà amené une autre canne. C'est super sympa, y a une bonne ambiance et tout.

Là je suis pas encore allée beaucoup de fois mais la passerelle qui est juste en bas du parking : au-dessus c'est une réserve et en-dessous on peut commencer à pêcher. Entre les 2 passerelles du camping apparemment c'est pas mal, y a de la truite, éventuellement du saumon de fontaine, 4 prises par jour autorisées.

— *elle est très agitée comme rivière, pour la pêche... ?*

— ah ben justement on m'a expliqué un peu, il faut réussir à lire le ruisseau et trouver les endroits où les truites vont se cacher, quand y a de l'eau et quand y a pas d'eau parce que là elles vont trouver de la nourriture. Lire le ruisseau c'est tout un apprentissage, il faut apprendre à lire l'eau, le ruisseau et apprendre à connaître les poissons (...)
C'est comme nous ça dépend aussi de l'humeur des poissons, s'ils ont faim ou pas.

— *et ça ils vous le disent les pêcheurs ou c'est confidentiel ?*

— ben on me l'a dit hier ! justement celui qui m'a amené la canne ! il m'a expliqué un peu des trucs et tout. Je pense que ça dépend comment vous les abordez, si vous arrivez en disant vas-y donne-moi tous tes secrets... En plus, je suis installée là pour

quelques temps, c'est pas comme le touriste de passage, on rentre plus dans la vie quotidienne, c'est une autre manière de découvrir un lieu que par juste le tourisme.

— *La météo est influente ?*

— Oui les anciens disent que ça compte : plutôt l'après-midi car il faut que le ruisseau se réchauffe un peu pour que les truites sortent, alors qu'en Bourgogne, d'où je viens, on pêche le matin ou le soir. Et plutôt quand c'est voilé car les truites vous voient moins (...) ça fait moins de reflets sur l'eau, mais je suis plus trop sûre de la théorie des anciens.

— *le niveau d'eau ?*

— ben moi je pensais que oui, mais en fait non, faut trouver le trou ! mais juillet / août c'est le pire moment pour la pêche car les glaciers fondent, charrient de la silice qui entre dans les ouïes des poissons, donc ils se planquent. Les rivières de chez moi c'est pas du tout pareil, elles sont plus larges, plus calmes, même celles dans les collines, qui sont agitées mais pas de la même manière... et puis y a ce bruit qu'on entend tout le temps, chez nous il est pas pareil. C'est vrai que moi ça me saute aux oreilles, aux yeux, à tout quoi ! Et du coup la pêche ça m'a amenée à un autre contact avec la rivière, ça m'a permis d'approfondir mon contact avec la rivière. J'étais très branchée montagne, et avec la pêche je me suis rapprochée de la rivière et je me suis rendue compte qu'y a des similitudes et surtout au niveau du bien-être que ça m'apporte, je me retrouve dans les 2 et finalement dans la nature en général. Et c'est vrai que la pêche, le contact avec la rivière c'est indissociable quoi, comme le bateau, je fais un peu du bateau aussi, pas sur des rivières comme ça, sur des rivières plus calmes justement, et c'est pareil : le contact à l'eau je saurais pas comment vous décrire ça, c'est intérieur.

— *le bruit aussi fort, quand vous pêchez ça, vous berce ou... ?*

— Alors quand je pêche, vu que j'étais chez moi juste avant de venir, au début j'ai eu vachement le contraste donc c'était assez assourdissant pour moi, et à chaque fois que je vais au bord du ruisseau vraiment proche, je me dis ah purée ! c'est quand même... c'est fort ! Et en fait je m'y habitue très vite, un peu comme les gens en ville avec le bruit des voitures, moi le bruit du torrent je ne l'entends plus vraiment, enfin je l'entends mais il ne me dérange pas du tout quoi, au contraire même ! Quand je suis proche je vais sentir la différence de distance, au début je vais me dire que c'est assourdissant et puis finalement ça va passer, et quand je suis ici par contre à la limite je trouve ça presque apaisant même, ça me berce même, je dirais.

»

Club Alpin Belge, La Bérarde

3 juillet 2014 vers 14 h 30

«

On n'est pas pêcheurs, on n'est pas camionneurs, on est alpinistes-randonneurs. Et donc ça c'est géré par le Club Alpin, partiellement, et globalement par une ASBL (Association Sans But Lucratif).

Alors, il y a 21 places en chambre (des chambres de 5 et 6) et un dortoir de 11. C'est un gîte en gestion libre, il y a une cuisine dans l'entrée, donc celui qui veut il fait la cuisine là et celui qui veut aller au restau, ben, il va en face...

Donc voilà, c'est géré par des bénévoles et je suis un des bénévoles. Moi je suis de Charleroi, et j'ai commencé à faire de l'alpinisme grâce à cette structure et au Club Alpin, et puis donc je me suis dit que j'allais leur renvoyer un peu l'ascenseur, puisque j'ai bénéficié, bon, je vais faire du bénévolat, puisque j'ai le temps ! Je suis pensionné comme on dit en Belgique, retraité en France, voilà ! Ça fait 5 ans que je fais l'ouverture, comme j'aime bien la montagne. Et généralement le public c'est des alpinistes, ça me correspond bien, parce que j'en fais aussi.

— *Et quand vous faites des randonnées, de l'alpinisme ici, la rivière c'est pas quelques chose pour vous qui... ?*

— Non, pour nous la rivière, c'est joli.

— *Vous l'entendez ?*

— Oui on l'entend. C'est joli, c'est frais, mais bon voilà, sans plus. C'est du décor. On n'a pas d'activité dans la rivière, on n'a pas d'activité. J'ai vu quelques pêcheurs là, de temps en temps. Mais ils sont rares les pêcheurs ! [...] Je n'y connais rien à la pêche, mais agité, c'est agité ! On peut le dire !

Sinon, Je sais que la SACO [Syndicat d'Assainissement du Canton de Bourg d'Oisans], va

faire une station d'épuration au niveau du camping, parce qu'actuellement je pense que tout va dans des puits perdus ou des fosses sceptiques et puis après boum ! dans le vénéon ! Donc je pense que dans 2-3 ans il y aura... Ça c'est pour la rivière ça.

— *J'imagine que vous avez connu aussi ces passerelles qui sont emportées. Ça c'est quand même des éléments de la rivière qui viennent dans vos activités !*

— Oui ! Quand il y a plus de passerelles, voilà ! Chaque année elles sont emportées.

— *Et ça vous est déjà arrivé, vous, au cours d'une promenade, de vous retrouver bloqué ?*

— Oui oui. En début de saison surtout, au mois de Juin, oui. Parce qu'après le mois de juin les gens du parc des Écrins viennent remettre tout ça en état. Mais en juin, c'est vrai que dès qu'on remonte le Vénéon par là, du côté du Chatelleret, régulièrement les passerelles ne sont plus installées.

— *Et qu'est-ce qu'on fait alors quand on se retrouve... ?*

— Alors, il y a deux possibilités. Ou bien on ne passe pas, c'est pas compliqué ! Ou alors on a de la chance qu'il y a encore beaucoup de neige, et que le pont de neige surplombe et camoufle toute la rivière, alors on fait passer... En allant à la Pilatte, là tout au bout, il y a des grands névés qui redescendent très très bas jusqu'au Vénéon. Après, en été, ces névés-là disparaissent alors ils mettent des passerelles. Puis, dans l'avant-saison, on a souvent la chance qu'il y ait des grands névés et hop. Sinon, et bien on mange un bout de saucisson et on revient ! Bon on peut traverser, c'est vrai... Plus on se rapproche du glacier moins il est violent, mais une fois qu'il arrive ici... même déjà avant, c'est pas... Je n'irai pas mettre mes pieds... enfin si, j'irai mettre mes pieds, mais je n'irai pas essayer de tenter une traversée. Parce que déjà quand il n'y a que ça d'eau, j'ai déjà fait ça les torrents quand il n'y a que ça d'eau, pour tenir droit il faut déjà

être costaud ! Alors, non... voilà mon approche du Vénéon... je l'évite !

— *Et vous prévoyez en fonction de la fonte des neiges que les passerelles risquent d'être emportées ?*

— Non, en début de saison on sait qu'il n'y aura pas de passerelle. Avec l'hiver, les avalanches, ça part de partout. En juin on est quasiment certain qu'il y en aura plus, et plus on avance, moins il y aura de passerelles. Et on sait qu'au mois de Juillet, plus la saison va s'avancer, plus ils vont mettre des passerelles. C'est l'histoire, c'est connu. Donc il n'y a pas trop de surprises. Enfin pour moi, maintenant peut-être que les gens qui ne viennent jamais et qui s'amènent ici au mois de juin...haaa... ben oui mais bon, c'est la montagne, l'hiver, c'est l'hiver.

— *Oui, et puis même sans passerelle vous trouvez toujours un moyen de contourner ?*

— Souvent, oui. Sauf ici parce que là c'est vraiment trop gros. Mais les petits lits là-bas, en amont, il y a moyen de remonter un peu vers le névé. Mais celle-là, pfff, celle-là elle est belle ! Il n'y a pas beaucoup d'activités dans le Vénéon, il n'y a pas beaucoup de canyoning. Ici il y a l'eau, mais il y a aussi la réserve naturelle par exemple...

— *Et vous observez la faune ?*

— Ha ça, on peut observer. C'est vrai qu'au mois de mai quand les névés sont encore à ce niveau-là, il y a parfois des chamois là qui viennent un peu, les marmottes on les entend mais on les voit pas trop, il faut plutôt aller du côté de la Pilatte pour les voir.

— *Des bouquetins ?*

— Oui, mais c'est pas facile à voir. Je les ai vus du côté des Gioberney les bouquetins, quand on passe le col, qu'on retombe de l'autre côté vers le Pigeonnier, ou du côté de la Lavey, un peu en aval. Mais ici les bouquetins... plutôt chamois, marmottes, renards. Il y a des renards aussi. Et voilà, quoi d'autre... Bon les oiseaux je ne les connais pas assez pour pouvoir les différencier. C'est bien, c'est un petit paradis ici... quand il fait bon. [...] à chaque 100 m on perd presque 1 degré donc

voilà... Ici le soleil on ne l'a pas avant 9h, il est là derrière, et hop là il passe la montagne, 9h, 9h15, on le voit. Et après là derrière, une fois 17h, 18h, 18h30 il est parti. Donc directement on perd beaucoup de degrés. Donc ça paraît quand même comme ça facile, mais bon voilà, finalement... ! Par rapport à une grande vallée dégagée, avec l'ensoleillement, c'est différent.

— *Au niveau alpinisme là vous avez tout ce qu'il vous faut...*

— Tout ce qui faut ! Même plus que je suis capable de faire ! Il y a des voies là-dedans que je ne ferai jamais. Et puis il y a une petite école d'escalade là, il y a une dizaine de voies là-bas. Disons qu'il n'y a qu'une longueur, il y a du 3, du 4, du 5, du 6, du 7.

— *Et là l'ambiance ici ça doit être assez différent de Chamonix ?*

— Ha oui ! L'ambiance est plus on va dire authentique, c'est pas bling bling déjà, voilà, il faut déjà y venir ici.

Voilà ! Et puis il n'y a pas d'activité nocturne, il n'y a pas de boîte, il y a 3 ou 4 restaurants, donc il n'y a pas de... Une fois que tout le monde est rentré de la montagne et qu'il a mangé son bout ! Globalement, que ça soit la France ou la Belgique qui gagne au foot il n'y a pas de voiture qui klaxonnent ! C'est un peu pour ça qu'on vient aussi, voilà. Et puis c'est pas une vallée de glaciers. Ici ils sont petits les glaciers, c'est plus le sud ici, donc c'est moins froid. Voyez les glaciers là-bas il faut déjà aller très loin pour trouver un glacier. Il y a moins de neige, il y a moins de courses de neige, il y en a moins à faire. Il y en a quelques unes, mais il y en a un petit peu moins, il faut déjà monter. C'est moins haut, parce que le plus haut sommet des Écrins c'est la barre qui fait 4100 et quelques choses. Voilà, mais on fait un choix ... Ça nous éloigne du Vénéon !

— *Non, mais le Vénéon vient du glacier aussi !*

— Tout à fait, vous pouvez remonter à la source du Vénéon, vous allez à la Pilatte là. Il faut aller à la Pilatte là, et vous verrez qu'il n'y a pas de passerelle ! Voilà.

»

Hôtel du Vallon, Les Etages

3 juillet 2014 vers 15h30

La propriétaire sort de la sieste ; elle nous demande quelque minutes puis nous rejoint en terrasse...

«

— *Qu'est-ce que vivre avec un torrent de montagne ? Le bruit...*

— Berçant, berçant ! Pas perçant, berçant !
Moi ça fait 35 ans que je suis là ; enfin plus que ça parce que c'est un hôtel de famille. Donc j'ai toujours été là. Mais ça fait 35 ans que mes parents ont repris et moi j'ai repris à la suite de mes parents. Donc j'ai toujours connu le Vénéon. Gamins on allait jouer dedans, y avait pas de danger, y avait rien, c'était un terrain de jeux !

— *Désormais il est interdit de se baigner, non ?*

— Oui oui vaut mieux quand même ; après faut savoir où, y a des endroits où vous pouvez vous baigner, y a des plages, faut connaître ! Parce qu'il est puissant quand même, là il est tranquille aujourd'hui

À partir du mois d'août quand il n'y a plus de neige et que ça attaque le glacier on le voit tout de suite parce que l'eau n'est plus turquoise, elle est crème, elle n'a plus du tout la même couleur, donc ça veut dire qu'il fait très chaud et qu'il n'y a plus de neige, donc ça attaque la glace.

Tous les jours il change de couleur ; j'ai pas vu aujourd'hui, il est turquoise ? Turquoise en fait je crois que c'est la roche qui est dessous et le fait que ce soit très froid.

Je suis ouverte du 15 juin au 15 septembre mais je suis pas complète tout le temps, on va dire qu'à l'heure d'aujourd'hui y a un mois, 20 juillet 20 août. Des randonneurs surtout, des alpinistes il n'y en a pratiquement plus... la montagne n'est plus ce qu'elle était et les gens ne vont plus marcher pareil, les glaciers ont reculé et les gens veulent du tout-cuit. Et de l'escalade aussi : moi ici j'ai la Dibona,

donc j'ai tous les gens qui viennent à la journée faire des voies. C'est de la clientèle très journalière qui reste une nuit.

Quand j'ai commencé avec mes parents les gens restaient 3 semaines ; j'ai encore une clientèle au mois d'août qui est comme ça, des clients qui viennent depuis plus de 30 ans, mais je suis une des dernières dans la vallée à en avoir.

À l'heure d'aujourd'hui j'ai l'impression qu'on est plus prestataire de service que personne qui accueille et qui fait découvrir son pays ; ça me dérange... les gens ne prennent plus le temps de discuter ; c'est pas important pour eux pourquoi le vénéon il est comme ça, pourquoi le ciel est de cette couleur, pourquoi la montagne est comme ça le matin, pourquoi elle est comme ça le soir ; ils sont pas là pour ça quoi !

C'est vrai que l'hiver je suis monitrice de ski à l'Alpe d'Huez, j'ai encore la chance de par mon métier de faire voir la montagne. Connaître la montagne, c'est pas juste un tas de pierres, c'est autre chose !

Sinon, j'habite à Bourg-d'Oisans, j'ai une maison. Ça fait 35 ans qu'y a plein de refuges que j'ai pas fait mais ça va changer car c'est ma dernière saison, je suis obligée de vendre malheureusement... C'est dur hein, c'est un hôtel de famille... le Vénéon va me manquer par contre...

— *c'est quoi qui va vous manquer ? le bruit ?*

— Le bruit ? mais je l'entends pas !

— *c'est pas un bruit pour vous, c'est un son ?*

— C'est même pas un son, ça fait partie... c'est comme le vent dans les arbres, voilà j'entends... c'est pas quelque chose qui me dérange, j'ai toujours connu. Alors c'est vrai que les jours où y a vraiment de l'orage, ça roule hein, les pierres ça fait vraiment du bruit ; je sais qu'y a des clients que ça dérange beaucoup par contre : y a des clients qui veulent pas être côté Vénéon parce qu'ils sont trop dérangés par le bruit du torrent. Par contre y a des clients qui demandent à être de ce côté-là. Après le client qui va demander à être de l'autre côté c'est la même personne qui va demander à ce

qu'on bousille le coq parce qu'il fait du bruit, à ce qu'on arrête la cloche de minuit à 7h le matin... ! Après, on vient dans des endroits comme ça, faut prendre aussi ce qu'il y a. Je peux comprendre que ça dérange.

Moi je l'entends juste 2-3 jours quand je reviens en début de saison, sinon après je l'entends plus.

— *Vous avez des activités d'eau ?*

— Non ; mon père était très pêcheur donc il connaissait le Vénéon par cœur, et j'ai un de mes enfants qui pêche un peu ; pas cette année il est pas encore venu mais il pêche assez régulièrement quand même. Mais bon, y a beaucoup moins de poissons, y a beaucoup de gens qui montent à la journée. Avant y avait des entretiens qui étaient faits régulièrement, y avait des mises à l'eau, ils ne le font plus tout ça parce qu'y en a plus beaucoup pour s'en occuper. C'est une pêche un peu particulière quand même avec un torrent comme celui-là, faut connaître, et puis le Vénéon un jour il est comme ça & après tout peut être chamboulé.

J'ai mon fils qui travaille à Vénéon Eaux Vives, il est en train de passer son diplôme, il est stagiaire, c'est lui qui me dit, c'est lui à la limite qui voit le plus : il me dit que c'est fou, un jour on va passer là le lendemain ça passe plus.

Après l'autre problème qu'on peut avoir ici, c'est pas qu'ici, mais c'est important de le dire : à l'heure d'aujourd'hui pour curer un torrent vous n'avez plus le droit. Quand ils ont fait la ligne droite en bas, au plan du lac, mon père était au conseil, y a 30 ans, eh ben le Vénéon était à 6-7 m en dessous ; regardez où il est maintenant, il est à côté ! le jour où ça devient un peu gros, ça déborde ! Le souci c'est même pas le torrent en lui-même, c'est les poches d'eau ; on parlait de la fonte des glaciers, qui dit fonte des glaciers dit poches d'eau de plus en plus, et ces poches d'eau quand elles pètent elles peuvent faire des dégâts... là y en a une qui a pété il y a environ 2 ans ici, ben il y a tous les gravats qui sont arrivés par énormes vagues, ça a pratiquement bouché le Vénéon. Et malheureusement à l'heure d'aujourd'hui c'est plus possible de curer, de draguer un torrent. Le jour où ça va péter ça va

coûter plus cher que de curer régulièrement...

Curer permet de descendre le niveau d'eau. On est en limite de sécurité, y a plus la marge de manœuvre qu'y avait avant. Les anciens y faisaient des corvées pour nettoyer le Vénéon. Pourquoi interdire de curer ? Ben ça, c'est pas à moi qu'il faut le demander ; parce que ça se fait pas, parce que on dérange les poissons, etc. L'écosystème, c'est ça. Les anciens ils étaient pas fous !

Les écolos c'est bien, ils sont écolos sur le papier, il faut de l'écologie, mais sans me lancer des fleurs et en restant très humble, je pense être plus écologiste que certains écolos !

— *parce que vous connaissez votre milieu, vous savez qu'y a des choses à faire, à ne pas faire ?*

— Voilà ! J'ai pas besoin d'un panneau qui me dise de pas laisser les papiers par terre, j'ai pas besoin d'un panneau pour me dire de pas ramasser telle fleur. Après y a des logiques ; c'est comme de brûler des cartons : je vois pas en quoi ça gêne de brûler des cartons ! il y a un moment où c'est vraiment aberrant : on veut tellement tout protéger qu'on protège plus rien.

L'année dernière il est sorti 2-3 fois ici ; quand y a des gros gros orages vous restez pas sur le pont hein ! (pont des Étages) Et c'est même beau à voir, et là ça fait du bruit !! là je peux comprendre que les gens qui connaissent pas, entre les orages, la résonnance et le bruit du torrent, quand ils arrivent en temps d'orage comme ça ils doivent se demander où ils sont tombés !

Là y a un caillou qui est là, dessous, moi je l'ai connu y a pas si longtemps à plus d'un kilomètre. La force de l'eau c'est incroyable !

— *déjà là vous dites qu'il est calme moi je trouve qu'il est bien...*

— Non, non, là il est tranquillou

— *Il a une odeur du Vénéon ?*

— ça c'est une bonne question ! ça amène la

fraicheur déjà, ça c'est sûr, la rosée le matin ; des odeurs ? ben y a tellement d'odeurs ici que c'est difficile de dire. Enfin y a pas d'odeur déplaisante, y a rien de néfaste.

(elle part servir des clientes du bar et revient)

Après, le Vénéon il ne varie pas beaucoup dans la journée, enfin il va être plus fort le soir, sur le coup de 5h, que la journée, mais au niveau couleurs y a pas trop de variation. Après la faune, la flore, l'écosystème du Vénéon, c'est un torrent de glacier donc c'est très froid donc à part la truite y a pas grand-chose mais les truites sont très bonnes ! parce qu'ici c'est du sable, donc y a plein de petits vers, enfin je peux pas vous dire ce qu'y a dedans. Là-dessus il faut contacter Roland Claudel, le Vénéon et la Lavey c'est ses deux torrents de prédilection.

Après la fin de l'enregistrement :

Quand ça va pas, je vais au Vénéon. On a l'impression que les soucis s'en vont avec le courant.

C'est pas une rivière comme les autres, on vient pour elle si on est un pêcheur ou un kayakiste averti... Ici c'est classe 4 pour le kayak et y a un infranchissable.

Les variations du Vénéon, il suffit de se souvenir de la dernière course de kayak (septembre 2013) : neige la veille, donc très peu d'eau pour la prise de repères des concurrents ; le jour même, grand beau temps, chaud : donc tous les repères avaient changé ! Comme mon fils en fait, il m'apprend à voir la rivière différemment : il m'explique pourquoi il passe là, pourquoi il fait ça, etc.

»

Daniel, ancien garde du parc des Écrins

2 juillet 2014 à 14h

— *Pour nous le but est d'essayer de comprendre tout ce que des gens spécialisés dans cet environnement, comme vous, perçoivent de cette rivière, le Vénéon, les indices que vous pouvez entendre, lire, comprendre dans cet environnement.*

«

— Effectivement, c'est une bonne question. Bon, au fil des années, il y a des indices. Ne serait-ce qu'au fil des saisons, sa couleur change. Les gens qui viennent pendant les vacances sont toujours admiratifs, même s'il n'y a pas que ça. Chaque fois que je monte à l'Alpe du Pin, les gens s'arrêtent. Quand on arrive du haut, on n'en voit pas grand chose, mais après quand on regarde vers l'aval, c'est un coup de sabre, d'ailleurs, on voit des falaises qui font 15-20 mètres qui enserrent ce torrent et puis cette trajectoire de cette eau bleue, turquoise, translucide, enfin bref, c'est un régal, un régal visuel, esthétique.

— *Vous pouvez nous expliquer un peu le métier de garde.*

— Ça a évolué dans le temps. Quand je suis arrivé ici, il y a avait quelques programmes scientifiques qui n'étaient pas très bien ficelés. On sentait que le parc tâtonnait dans sa mise en place. En 79, le parc n'avait que 5 ans d'existence. Tout doucement les choses se sont structurées. Quand le parc s'est installé à Gap, il n'y avait que quinze personnes à la direction, maintenant il y en a 60 ou 70, presque au détriment... pas des agents de terrain, mais on sentait qu'il y avait un basculement vers la direction. Nous localement on avait trois missions. Tout d'abord, la surveillance : faire respecter la réglementation du parc, on est assermentés, commissionnés, aptes à constater une infraction, au niveau de la simple réglementation des parcs (pas de feu, pas de camping, pas de chiens, etc.) et puis tous les aspects au niveau de la chasse, en sachant que la

chasse est interdite au cœur du parc, mais bon il y a du braconnage, on était la présence qui temporisait un peu les choses.

Deuxième aspect qui se mettait en place : inventaire, suivi de protocoles sur le milieu naturel, dénombrement des espèces faunistiques.

Après il y a eu des missions transversales. Par goût, je me suis intéressé à la glaciologie. Le suivi des fronts glaciaires, on suivait aussi la formation d'un lac glaciaire, au fond du glacier de la Lavey, le lac de la Muande. Le glacier de la Muande qui touche un lac qui est en pure formation, c'est de l'eau très froide, hyper saturée en éléments, trouble toute l'année. Et puis, comme on était en mission transversale, le parc a initié le bilan de masse du glacier Blanc. C'est une opération faite au mois de mai, on estime que l'hiver est terminé même s'il faut parfois réajuster quand il y a des chutes de neige fin mai ou début juin comme il y a deux ans.

Et puis la troisième mission qui est toujours en cours, c'est tous les aspects de la formation, de la restitution, de conférences, notamment au niveau des scolaires. Avant-hier, j'étais encore en sortie scolaire, pour conclure une thématique que j'ai faite avec une école du Freynet d'Oisans. J'ai travaillé avec eux quatre années consécutives sur des choses en lien avec la nature, on a commencé avec le jardin potager (le compost, les animaux, etc.) ça ouvre plein de perspectives pour les enfants. On a travaillé sur le jardin, après sur l'écriture d'un conte mais avec des aspects environnementaux, naturalistes, même si l'histoire est une histoire. J'ai fait un métier très diversifié : j'ai même travaillé en 2000 avec la Conservation du Patrimoine de l'Isère. [...] L'été 2000, on a fait l'inventaire systématique de toutes les constructions dans le Vénéon, sur la commune de Saint-Christophe. Et puis, l'été suivant en 2001, dans le vallon de la Lavey, on a eu des sondages avec des équipes d'archéologues auxquelles je me suis joint.

— *C'est un métier qui est ce que vous voulez en faire. Par exemple, l'activité de transmission aux enfants, ce n'est pas le parc qui vous dit, monsieur vous aller travailler avec cette école. Si ?*

— Là oui, en 2010, le parc voulait associer un guide/une école pour officialiser la chose. Le parc avait envoyé à toutes les écoles de la zone d'adhésion ce programme en disant il y a 40 guides moniteurs. Toutes les écoles n'ont pas répondu mais l'école du Freynet oui. Tous les collègues ne sont pas intéressés mais moi j'avais toujours entendu du bien de cet instituteur qui est extraordinaire du point de vue de la mise en place, parce que j'en ai vu passer des instituteurs ou des institutrices qui donnent carte blanche non seulement pour raconter l'histoire mais aussi pour surveiller tout ça. Alors là on n'en veut plus de ces situations, mais là franchement je suis tombé sur quelqu'un... D'ailleurs on se fréquente maintenant. On est devenu amis. Si vous allez sur le site du parc, ça s'appelle « Jeunes découvreurs ».

— *Et pour la mission surveillance, c'est des rondes que vous faisiez ?*

— Si vous voulez, c'est parcourir le territoire. Le fonctionnement du secteur, c'est que l'équipe se retrouve en gros deux fois par mois.

— *Dans cet aspect surveillance, vous regardez aussi le matériel : les passerelles, les panneaux d'indication, etc.*

— Le parc embauche des gardes ouvriers l'été pour l'entretien des sentiers. Mais quelquefois, effectivement. Comme chaque garde était responsable d'un secteur du parc, moi au début j'avais la Pilatte et le Chardon, c'est moi qui coordonnais la mise en place des passerelles. J'avais pas mal de passerelles sur le haut du Vénéon et effectivement, ça nous prenait facilement une semaine au printemps et à l'automne parce qu'il fallait les démonter, elles ne restaient pas en place à cause des avalanches. Je me souviens d'un été en 87, on a dû les remplacer au pied levé, avec l'hélico bien sûr.

Mais c'est vrai que ce Vénéon nous en a quand même fait voir de toutes les couleurs. À l'époque quand je suis arrivé, en amont du refuge du Carrelet (c'est une petite rando facile pour les gens, une

heure de marche, peu de dénivelé) et à l'époque pour passer en rive gauche parce que le refuge du Carrelet est face au vallon du Chardon, donc pour faire des boucles tout ça, il y avait une passerelle, une passerelle très compliquée parce qu'à l'époque, il y avait un gabion qui était quasiment dans le lit du Vénéon. C'est une passerelle qui était en deux parties et ce n'était pas des bastaings mais des IPN, des barres de fer, des poutrelles métalliques et comme c'était très large, il fallait mettre deux portions et les fers faisaient 12 mètres de long. Donc tout seul, on ne pouvait pas les manoeuvrer, il fallait être au minimum 3, il fallait les démonter à l'automne, les remonter au printemps et en 87, tout ça a été bousculé par les crues, si bien que... D'ailleurs les fers ont disparu sous les gravats, on les a retrouvés quelques années plus tard quand le Vénéon s'est un peu déplacé. On a nettoyé, tout sorti ça. Comme cette passerelle desservait bien le maillage des sentiers, on l'a déplacée et mise en aval du refuge. À l'époque, le gardien n'était pas très content parce que ça court-circuitait un petit peu le refuge. Mais on l'a mise là où on a pu la mettre. C'est un resserrement du Vénéon qui passe là, et puis c'est une passerelle qui fait dans les 8-10 mètres mais comme le versant est très rapproché, on a pu mettre un câble et donc on la démonte en 3 parties, on a moins à manoeuvrer...



La nouvelle passerelle en aval du Carrelet

— Vous parliez de l'opération de l'été 87. C'était quoi ?

— Il y a eu un éboulement, enfin plus qu'un éboulement, la terre jusqu'à la roche, elle est partie. Sur la route de Villard-Notre-Dame qui n'a pas été accessible pendant plus d'une année, le temps qu'ils fassent un tunnel. On passait par Villard-Reymont, ils ont fait la jonction des deux villages par une piste pour permettre aux gens d'aller chez eux, l'été. C'est vraiment une année qui a été.. d'ailleurs la combe qui est juste derrière, la combe du Saut, j'ai vu des transports de blocs énormes par la lave torrentielle.

— Les problèmes sur le Vénéon, c'était quoi ? des orages ?

— Essentiellement des orages mais on n'a jamais su si des fois, ce n'était pas combiné avec de petites vidanges glaciaires, parce que sur le glacier de Bonnepierre, moi j'ai fait des photos certains étés où il y avait des poches d'eau et vous reveniez l'année suivante il n'y avait plus rien. Alors est-ce que ça a lâché d'un coup ou pas ? Plus la fonte... Le scénario catastrophe, c'est les crues, les gros orages, la fonte, les vidanges glaciaires, et là on n'est pas à l'abri, on a un gros potentiel de glaciers dans le Vénéon.

— Vous avez connu d'autres épisodes de crue du Vénéon ?

— Oui, mais c'était plus localisé. Un coup, sur les Étages, un coup ici ; en 87, c'était plus généralisé. C'était le déluge. Mais c'est vrai que dans les années 90, j'avais filmé au niveau du torrent du Diable, il y a un chemin qui mène au hameau du Puy, sur ce parcours, c'est des gorges très encaissées et il y a un moulin qui est installé là. J'ai filmé des crues... et d'ailleurs EDF avait mis une règle graduée pour suivre le débit mais c'était monté à des hauteurs impressionnantes.

— Vous pouvez nous dire ce que vous avez observé au niveau des glaciers. Vous avez dû voir une évolution importante.

— Quand le parc reprend le suivi du front du glacier de la Pilatte, c'est en 1994, il y a 20 ans. On avait mis un spit et à partir du spit on remesurait. À l'époque, il sortait d'une gange, c'était facile d'y accéder mais tout doucement le glacier a reculé et il y a deux années où je n'ai pas pu faire un relevé... et maintenant depuis 4, 5 ans, le bougre il nous fait marcher un peu plus, on contourne, on accède par le haut, on ne traverse plus cette gange parce que en fait le torrent occupe toute la gange, c'est impraticable, on y arrive par le sud et là à nouveau, c'est un verrou, il a fait une tranchée dans ce verrou et à nouveau il refait un arc de cercle plus conséquent.

Mais il évolue très rapidement, il y a le souci du refuge qui est au-dessus et le refuge est en train de bouger parce qu'il y a de grandes fentes dans le refuge. D'ailleurs depuis trois ans, on attend de voir ce qui se passe au printemps pour l'ouverture du refuge. La commune donne son autorisation d'ouverture mais le club alpin est très compréhensif, parce que le glacier a énormément baissé et n'est plus en compression sur les versants.

— Donc le Vénéon remonte.

— Oui, le Vénéon gagne... Sur vingt ans, je n'ai pas les chiffres, mais c'est autour de 400 mètres. Évidemment, ça ne donne qu'une indication sur le front. On n'a pas de bilan de masse, on n'a pas d'autres études que des séries de photos. Moi, j'avais institué un point photographique en 2000, mais il n'est plus d'actualité, parce que l'on ne voit plus le glacier depuis ce point là.

— *Pour nous le Vénéon, c'est un environnement au sens large.*

— C'est le bassin versant du Vénéon. À l'époque glaciaire, vous savez que ce n'était pas la Romanche le bassin dominant mais le Vénéon. La connexion par les Deux Alpes, c'était la Romanche qui confluaient avec le gros glacier du Vénéon. Maintenant, fluvialement parlant, c'est le bassin versant Romanche.

— *Venons-en au Vénéon : dans vos observations, quel rôle peut avoir le Vénéon, par rapport à ...*

— Il est une présence en lui-même. Par exemple, quand on parle des aspects glaciaires, des changements climatiques, du réchauffement climatique, effectivement il y a beaucoup de choses qui se disent. La cascade de l'Alpe du Pin, qui est un affluent du Vénéon, en rigolant, on dit, un jour la cascade s'arrêtera. C'est presque un titre de l'écrivain suisse, Ramuz... [NB : Charles-Ferdinand Ramuz, *Si le soleil ne revenait pas, Lausanne 1937*] Effectivement, on peut très bien imaginer... Déjà, l'hiver elle est très fine parce qu'il y a très peu de fonte, c'est un très petit glacier qui l'alimente. Là, elle est alimentée parce qu'il y a encore un peu de neige, la fonte, mais à partir du mois d'août, elle va diminuer et on peut très bien imaginer que ce petit glacier qui a un front à 2500 mètres — il n'a même pas de bassin d'alimentation — parce qu'il est en dessous de 3000 - ... déjà on a vu que le glacier s'est dissocié en deux parties, donc la fonte va s'accélérer. Là on a deux hivers qui temporisent un peu mais ça ne recharge pas le glacier. On peut très bien imaginer que cette cascade magnifique... Le Vénéon, on n'en est pas encore là mais on peut très bien imaginer un lit de rivière presque diminué.

Moi, je ne suis pas pêcheur, je n'ai pas de relation avec la faune aquatique. Dans les missions transversales, les aspects glaciaires m'ont toujours intéressé parce que c'est des empreintes sur le paysage. L'éclairage là n'est pas bon mais des fois il y a des éclairages où l'on voit encore les stries dans la roche en place et l'on peut lire l'emplacement du glacier du Vénéon avec les glaciers latéraux. Souvent, il y a des tournants dans les stries, dans les empreintes de la roche, on dit tiens là c'est encore le Vénéon, ben non c'est le glacier supérieur qui venait pousser. Donc, c'est vrai que la rivière en elle-même... J'ai des collègues qui ont fait des études sur l'eau. Je sais qu'à la Bérarde, il y a eu des prélèvements d'eau. À vrai dire, je ne peux pas en dire plus parce que je n'ai pas participé. J'ai un rapport assez distancié avec le Vénéon.

— *Son bruit, par exemple : est-ce qu'il y a des bruits différents ? Est-ce que ça vous donne des indices sur des éléments ?*

— Seul indice, le Vénéon, ici on ne l'entend pas avec le feuillage, l'été on ne l'entend pas. Ici, c'est la cascade, par contre la cascade à partir de la Toussaint on ne l'entend plus. Elle prend de l'élan, donc elle claque. Là, elle n'est pas si grosse que ça. De temps en temps elle se fige. Au mois de janvier... Cette année, ça n'a pas été le cas, parce que l'hiver a été tellement doux qu'elle a peu gelé. Mais quelque fois, on ne voit plus rien, on ne voit qu'une colonne de glace. Et le Vénéon, ben on n'est pas en vision directe, donc il est en bas quoi...

— *On nous disait qu'il pouvait y avoir des changements de couleur suite aux orages...?*

— Ah oui, je me rappellerai toujours, c'était à l'automne, tard dans l'automne et je redescendais de la Bélarde, quelquefois on s'arrêtait pour jumeler, pour marquer le coup pour dire « voilà le garde il est là », « il descend, ben le bougre, quand c'est qu'il va descendre ». Quelquefois on s'imagine, on se fait des films... Et le torrent de la Mariandre, le torrent du vallon qui est juste à côté, d'un seul coup il est devenu marron et j'ai jamais compris, j'ai pas été voir le lendemain qu'est-ce qui s'était passé mais il s'était passé quelque chose. Et c'était à l'automne, donc il y avait pas beaucoup d'eau, il y avait pas encore beaucoup de neige, qu'est-ce qui s'était passé ? j'ai mis ça sur le compte d'une petite vidange glaciaire, parce que sinon je vois pas. Il y avait pas d'orage, pas de pluie et d'un seul coup... C'est devenu gros et ça a duré un quart d'heure. Il y a dû y avoir un afflux d'eau important qui a érodé les berges, tout ça, ça a dû amener beaucoup de matériaux et pendant un quart d'heure, le temps que la vague s'épuise en quelque sorte, l'eau est devenue toute marron. J'avais noté ce fait parce que l'on avait été contacté par les gens qui suivaient les avalanches et qui nous disaient « si vous pouviez noter les avalanches, l'hiver, marquer la date, le jour, l'heure, des informations comme ça ».

Que dire d'autre sur le Vénéon, je ne sais pas ? Là on n'aborde que des notions un peu esthétiques, de couleur, c'est sûr que si on a l'âme d'un peintre... C'est vrai que si vous avez l'occasion un jour, indépendamment de votre activité, en randonnée, allez là où l'eau sort du glacier, c'est vraiment... on assiste à la naissance de quelque chose. Vous avez peut-être été en face d'un glacier, ailleurs... Quand vous voyez la naissance d'un torrent, vous vous dites, il y a quelque chose qui se passe, il y a quelque chose d'important. Vous vous dites, « là, je suis aux sources mêmes du Vénéon, aux sources mêmes du Rhône ou de je ne sais pas quoi ... ». C'est une sensation qui interpelle, enfin peut-être pour d'autres personnes, ça paraît complètement anodin, mais moi à chaque fois, ça m'interpelle, je me dis « j'ai le Vénéon qui naît là », puis après, bon, il fait sa vie, mais en même temps... Je me disais l'eau finalement, autant ça porte un nom parce que c'est lié à un écoulement, ça a une couleur, ça a une forme, mais si ça s'assèche ou s'il n'y a plus d'eau, s'il n'y a plus de fonte ou s'il n'y a pas d'orage, pas de pluie, ça n'existe plus quoi. C'est de l'éphémère quoi. C'est quelque chose d'intangible, quoi, alors qu'on lui donne une forme. C'est très particulier mais là ça rejoint peut-être de l'esthétisme. Après effectivement il y a des lois physiques...

[...]

»

Gérante du club Vénéon Eaux Vives

2 juillet 2014 à 16h20

«

On est là depuis 24 ans. On commence la saison quand y a de l'eau, donc quand y a de la fonte, quand il fait beau : avril ça marche, mai c'est sûr. C'est tout public : le week-end c'est plus les grenoblois, les lyonnais, juillet août c'est plus des vacanciers, même des gens qui sont aux 2 Alpes, Bourg d'Oisans, Vizille, des vacanciers de la région en fait.

[...]

— *vous constatez des variations de hauteur de l'eau ?*

Ben entre le mois d'octobre et maintenant, oui. Dès qu'il fait froid y a plus d'eau dans le torrent, on peut traverser à gué, aux mois de novembre-décembre par exemple. Quand on fait des activités comme ça (montre des photos), ça c'est au mois d'avril c'est un enterrement de vie de jeune fille, on fait ça plus pour le fun parce qu'y a plus d'eau. Bien sûr y a les orages en mai mais nous c'est pas ça. plus il fait chaud plus il y a de l'eau. Entre le matin et l'après-midi y a une grosse variation. Et pareil sur les passerelles qu'y a dans le parc : on les passe le matin et des fois au retour à 17h elles sont à changer ou à déplacer.

— *vous logez ici l'été ? du coup c'est pour ça que vous disiez que vous l'entendiez tout le temps, la journée la nuit...*

ben oui lui il se déplace pas.

— *et ce bruit c'est gênant ? comment vous caractériseriez cela ?*

Ben moi j'aime bien ! ça berce, non non c'est agréable d'être au bord de l'eau. Avec les orages on entend plus charrier ; on n'a jamais été inondés ici. Ça a été inondé un peu plus bas, juste avant le barrage, je sais pas si vous avez vu y a eu une grosse

chute de pierres, mais ici non, non, parce qu'en fait y a un gros becquet au fond du terrain, et qui charrie... qui pousse le Vénéon sur la gauche, donc en fait il a tendance à partir plus sur la gauche. Mais après y a des années où y a plus d'eau que d'autres, des crues y en a à peu près une fois par an.

— *mais vous surveillez ?*

ben oui parce qu'on peut pas naviguer ! par rapport au camping, on craint pas trop le Vénéon. Par rapport aux activités ben on annule. Le kayak déjà on met pas grand-monde dessus parce qu'il faut déjà avoir un bon niveau, c'est une activité difficile, c'est pas une activité de découverte ; le raft oui, l'hydrospeed aussi, mais quand y a trop d'eau c'est l'hydrospeed et le canoë qu'on arrête en premier. On maintient le raft parce que le raft plus y a d'eau et mieux c'est.

La décision c'est Bernard, c'est les moniteurs, c'est tout le monde, on a des briefings tous les matins, à 9h, à 13h30 : où est-ce qu'il faut s'arrêter ? où est-ce qu'on va embarquer telle et telle personne ?

Mais vous pouvez aller voir un peu le torrent au départ, tenez je vais venir avec vous ça va me dégourdir un peu les jambes.

Voilà notre torrent ! encore un départ, des collègues de travail de Benjamin, on les prend encore à cette heure-là quand ils sont pas trop nombreux et que les moniteurs ont rien fait ce matin ; c'est fluctuant mais ils aiment ça parce qu'après leur journée ils vont encore faire du kayak !

»

Benjamin, moniteur de kayak

club Vénéon Eaux Vives
2 juillet 2014 à 16h40

Navigue depuis tout petit, d'avril à septembre avec les clients, puis jusqu'en octobre en pratique personnelle malgré le peu d'eau.

«

Ça fait la 3ème année qu'on organise une course qui part de La Bérarde et qui arrive jusqu'à Champforent, ça fait 7 km de rivière, au pont des Rajas si vous voyez... donc on navigue pour nous et on s'entraîne un peu pour cette compétition qu'on a organisée.

— vous faites un briefing 2 fois par jour ?

— Ben la difficulté de la rivière elle est en fonction du débit, de la vitesse de l'eau, de la pente, de la couleur de l'eau aussi parce que des fois on peut avoir pas beaucoup d'eau mais une eau noire : c'est un peu plus impressionnant qu'une eau bleue un peu transparente !

Une eau noire ça veut dire plus de matériaux charriés, c'est pas du tout plus dangereux. Par exemple sur le Vénéon à 20 m³ /s et sur la Romanche à 20 m³ /s, ici on va être sur une eau bleue et là-bas sur une eau noire parce qu'elle transporte plus de matériaux. Le bassin versant c'est de l'ardoise, du schiste, et cette roche elle est vachement friable donc elle colore la flotte ; ici, c'est le granit qui va colorer la flotte, qui va donner ces petits pigments bleus.

— et du coup quand vous faites ces briefings vous avez pas du tout d'instrument de mesure, c'est au feeling, vous regardez la rivière... ?

— Oui c'est en fonction de notre expérience aussi, de ce qu'on sait faire, et puis de ce qu'on propose aux gens. Si c'est des familles on va adapter notre départ, on va prendre des lignes un peu plus faciles, voilà.

Donc ensuite... ben la pente elle reste la même ; après sur la 2ème partie de la rivière la morphologie

change un peu : elle est moins canalisée donc le lit de la rivière est plus large, et puis y a des méandres, la rivière va se déplacer.

Après, ben pareil, après chaque gros niveau d'eau on va regarder un peu ; c'est une partie à la fin qui change beaucoup, donc on regarde aussi, souvent.

— et quand vous êtes sur l'eau avec les gens ça vous gêne le bruit pour parler avec eux ?

Oui ben on a un dialogue par signes, qu'on explique au groupe avant chaque départ. On a 2 signes principaux et après si c'est des gens qui ont déjà eu l'habitude de naviguer on va mettre d'autres signes en place, même au fur et à mesure du parcours.

Ces 2 signes c'est l'un plutôt de déplacement dans la rivière [ondulation des bras], pour respecter une ligne on va dire : là où y a le plus d'eau ou pour rester au milieu ou pour passer dans les vagues. Et l'autre signe principal ça va être pour s'arrêter, et là faut que les gens aillent sur le bord.

— et quand vous naviguez, pour voir les obstacles, les rochers comment vous faites ? c'est visuel, c'est auditif ?...

Au niveau auditif ça fait quand même un gros brouhaha... donc on peut pas se référer à l'auditif, ça va être du visuel oui. Quoique si, d'ici on va entendre qu'y a un peu plus de vagues en amont qu'en aval ; je sais pas si vous arrivez à le percevoir ?

Mais après plus spécifiquement : une vague c'est parce qu'y a un obstacle, un rocher, un relief, donc ça crée la vague à l'aval du relief, et les grosses vagues qui sont au milieu de la rivière c'est plutôt sympa, faut aller les chercher. [...] Avec la couleur d'eau on le repère ! Avec d'autres niveaux d'eau où le Vénéon justement va charrier un peu plus de matériaux, ça devient blanc. Donc on fait plutôt attention au relief de l'eau.

— et vous connaissez la rivière comme votre poche, donc est-ce que ça bouge ?

Oui je sais où y a des vagues sympa à utiliser et où y a un peu moins d'eau et où faut pas trop aller. Dans la saison des éléments bougent en fonction des gros niveaux d'eau... on va dire qu'y a les 2. Un gros niveau ça va charrier des blocs qui vont faire que les méandres vont changer de droite à gauche. Et après à l'automne quand le lit de la rivière se rétrécit, ben ça va creuser, ça va continuer à creuser le milieu de la rivière, donc en fait ça canalise quel que soit le niveau d'eau.

Donc oui ça change tous les jours. Mais du coup la première section jusqu'à la passerelle de la cascade, la pente est assez constante et la rivière est canalisée, y a une digue en rive droite, qui part d'ici jusqu'au barrage. Ici le lit de la rivière change relativement peu ; ensuite... mais du coup je vais vous parler un peu du barrage. Il a été construit dans les 1970 et au fur et à mesure des années, il y a un ensablement qui se fait et c'est là que le lit de la rivière change de plus en plus parce que la pente est de moins en moins forte. Quand on a une surface qui est presque à plat, le lit de la rivière fait des méandres. Et puis ce barrage ça ensable, ça ensable, ça ensable ; et une rivière elle essaye de reprendre sa pente naturelle... donc on a de moins en moins de gros blocs qui sont apparents. Les galets, les alluvions, ça s'entasse et au fur et à mesure ça remonte. C'est un mouvement assez inéluctable sur toutes les rivières.

Quand vous redescendrez, vous ferez attention y a une grosse forêt en plein milieu de la rivière ; moi j'ai 25 ans, on va dire qu'y a 15 ans y avait pas cette forêt, ça pousse !

Donc oui ça change, et toutes les semaines, ... heu toutes les fois qu'on navigue dessus, ben on regarde quoi.

— *et la rivière tu l'entends encore ou tu fais abstraction ?*

ben oui je l'entends plus... après chaque début d'été quand je reviens, je l'entends. Charly qui vient d'arriver, qui connaissait pas la vallée, donc le soir oui quand on est au bord de la rivière il l'entend beaucoup.

»

- 3 -

Écoute collective
réactivée



Comment accéder à l'écoute des habitants de la vallée ? Comment décrire et partager ces écoutes ? Comment mettre au jour leur proximité et leurs différences ? Et que nous enseignent-elles sur les rapports à l'environnement dans la vallée du Vénéon ?

Pour explorer ces différentes questions nous avons organisé un temps d'échange collectif basé sur la méthode de l'écoute réactivée, telle qu'elle a été exposée par Jean-François Augoyard dans *L'espace urbain en méthode* (Grosjean & Thibaud, 2001, p. 127-152) : « En bref, il s'agit de recueillir les réactions d'habitants ou d'usagers à qui l'ont fait entendre des sons de leur propre environnement. L'idée est simple mais la mise en œuvre requiert un soin particulier. L'enregistrement sonore devient ici le médium d'un dispositif paradoxal : d'une part, distancier la familiarité sonore, favoriser sa re-présentation grâce au détachement minimum inhérent à la prise de son et au montage qui ne prélèvent qu'une part de la réalité ; d'autre part, rapprocher du vécu, faire retrouver à l'habitant des attitudes auditives déjà expérimentées. [...] L'écoute réactivée est donc d'abord un double exercice d'écoute, un travail de plongée dans le son, par lequel l'enquêteur invite l'habitant à s'arrêter sur son vécu sonore, et par lequel l'habitant apprend à l'enquêteur à mieux comprendre son lieu. Elle est ensuite un embrayeur » (Ibid. p.130-131).

Cette séance d'écoute collective, autrement appelée « session *in vitro* », s'est tenue dans une belle salle voûtée de l'hôtel-restaurant La Cordée à Saint-Christophe-en-Oisans. Une dizaine d'habitants.e.s de la vallée avaient été invité.e.s pour leur lien particulier au Vénéon. Réunies et installées autour de petites tables sur lesquelles étaient disposés stylos et carnets permettant à chacun de prendre des notes. Une carte IGN (imprimée au centre d'un papier aux marges importantes invitant à inscrire ou dessiner de nouveaux éléments) était placée au milieu d'une plus grande table. Différents matériels de diffusions permettaient des écoutes collectives (par enceintes stéréos) et individualisées (au casque). Un écran de projection, placé en retrait, offrait

la possibilité à certains moments de visualiser le spectrogramme d'un fragment sonore. Dernier élément : un sonomètre permettait de mesurer en direct le volume sonore des sons diffusés.

4 séquences sonores ont rythmé les échanges :

- Séquence n°1 :
Plusieurs bruits colorés
- Séquence n°2 :
Balade dans la vallée
- Séquence n°3 :
Autres sons d'eau dans la vallée
- Séquence n°4 :
Bruits sous-marins de différentes rivières

Le texte qui suit introduit les séquences et les enjeux soulevés par leur diffusion et présente la retranscription intégrale des échanges.

Introduction

«

Laurence : Tout d'abord, merci d'avoir accepté notre invitation. On vous a convié à une expérimentation dans le cadre d'un projet de recherche qui est financé par le CNRS et l'université de Grenoble, qui réunit des chercheurs issus de disciplines différentes : anthropologie, géographie, architecture, philosophie, hydrologie, traitement du signal, acoustique, donc un projet vraiment très interdisciplinaire. Ce qui nous réunit, c'est qu'on travaille tous, plus ou moins, sur la question des manières, qu'on peut avoir d'écouter : qu'est-ce qu'on écoute ? Comment est-ce qu'on écoute ? Est-ce qu'écouter l'environnement amène à une façon de le comprendre particulière par rapport à l'observer, le regarder ou faire d'autre type de mesures. C'est un questionnement commun les différentes façons dont on peut ausculter l'environnement quand on y vit, quand on y travaille ou quand on y agit...

Un des points centraux du projet, c'est le constat qu'on fait tous, de la difficulté à dire le son. En fait c'est difficile de dire ce qu'on entend, de dire ce qu'on écoute, de partager ce qu'on entend, parfois, il y a des choses qu'on entend sans se rendre compte, on a du mal à le dire, à le partager et à savoir ce que ça signifie. Et, d'abord parce qu'on n'entend pas, on n'écoute pas forcément de la même manière suivant ce qu'on fait. Qu'on soit kayakiste ou qu'on travaille sur un barrage, on n'écoute pas les mêmes choses et pas de la même façon. Ça va dépendre aussi de la façon dont on fréquente un lieu : très régulièrement, non régulièrement, de sa culture, de son expérience.

D'où l'expérience d'aujourd'hui. On vous a réuni parce que vous êtes tous concernés par le Vénéon d'une manière plus ou moins directe et plus ou moins régulière.

L'idée, c'est de vous soumettre des sons qu'on a glané au cours de notre enquête, le long du Vénéon. Différents types de sons. Et d'essayer d'explorer ce que ça évoque pour vous : ce que ça peut vous rappeler, ce que ça peut signifier, ce que ça peut indiquer, ce que ça vous évoque... L'idée c'est de voir si on entend, ou pas, les mêmes choses à partir du même son ? Est-ce qu'on arrive à trouver un

accord sur une façon de les décrire, par exemple. Est-ce qu'on parvient à s'entendre sur ce qu'on entend ?

Donc on va vous soumettre plusieurs séquences sonores qui sont composées de petits bouts d'enregistrements. Et à chaque fois, on fera une première écoute de la séquence en entier, à l'issue de laquelle vous pourrez nous dire ce que ça vous évoque, ce que vous entendez, ou les réflexions que ça vous donne. Et, après, on réécouterà chaque petit bout par chaque petit bout pour aller un peu plus dans les détails.

Thomas : Oui c'est des petites séquences qui font une à trois minutes et dans ces séquences il y a cinq ou six sons différents. Et c'est vrai que quand on arrive à la fin de la séquence, en général on ne se rappelle plus de ce qu'il y a au début. Donc, des fois on peut noter ce qu'on entend, à quoi ça correspond ou ce que ça peut nous évoquer.

Laurence : Évidemment, il n'y a pas de bonne réponse, vous avez compris que c'était un dispositif expérimental, on n'attend pas des réponses particulières en fait. Et si il n'y a rien à dire, il n'y a rien à dire.

On vous propose de faire un rapide tour de table, juste avant de commencer pour vous présenter très rapidement.

Ah oui, vous vous connaissez déjà tous, peut-être ?

Patrick : Nous, assez bien oui. [RIRES]

Thomas : Alors moi je travaille sur l'acoustique en général, je fais des mesures par acoustique dans un laboratoire et en particulier, je travaille sur ces questions d'estimer les flux de charriage, le transport sédimentaire en écoutant... Les cailloux !

JUL : je suis ingénieur au labo de recherche CRESSON, à l'école d'archi de Grenoble et je travaille surtout sur l'enregistrement, sur l'écoute et sur le « faire écouter », tout le cycle audio, depuis l'enregistrement, le montage, jusqu'à la diffusion.

Laurence : je suis sociologue et géographe et je travaille plutôt sur des questions de gestion de risque en général et je m'intéresse beaucoup à la

dimension sonore dans ce contexte-là.

Benjamin : je suis kayakiste et j'habite le Vénéon depuis tout petit, ça fait vingt-cinq ans.

Gérard : habitant de Saint-Christophe.

Valérie : donc habitante aussi de Saint-Christophe mais assez récemment. Par contre, on a un passé quand même assez soutenu avec la vallée puisque depuis X années, ça fait au moins une trentaine voire plus, on vient dans la vallée et puis on fait beaucoup de randos, beaucoup de choses. Voilà.

Patrick : je suis habitant de Saint-Christophe et maire de la commune en plus.

Guillaume : donc moi je m'occupe d'une société à Bourg-d'Oisans, qui est une extraction de matériaux proche du Vénéon et je viens de la Bernardière depuis que je suis tout petit, aussi.

Lucille : moi je travaille au contrat de rivière Romanche, qui est un programme de travaux pour améliorer l'eau, la qualité de l'eau et de la vie aquatique sur le bassin de la Romanche. Donc le Vénéon, qui est un affluent de la Romanche en fait partie.

Maude : donc je suis la collègue de Lucille, je travaille aussi sur ce contrat de rivière.

Laure : moi je suis aussi au laboratoire Cresson à l'école d'architecture de Grenoble. Je suis architecte et je m'intéresse plutôt aux questions de la vidéo et comment la vidéo permet de comprendre le paysage et donc dans le contexte de la vidéo, il y a du son et voilà.

Dorine : je suis étudiante à l'école d'architecture en master 1, en architecture paysage et montagne et je suis aussi habitante, on va dire d'ici, depuis vingt-cinq ans. Donc ça m'intéressait de venir voir, ... voilà.

Philippe : je suis à l'université, je m'intéresse aux rivières, comment elles débordent, comment elles transportent des cailloux et tous les problèmes qui vont avec et j'étais le directeur de thèse de Thomas.

Jérémie : moi je suis étudiant en architecture également, je suis passionné par le son et donc je m'interroge sur que faire, pour l'architecte, de ces sons, une fois qu'on a eu le ressenti, ... le ressenti de tout le monde. Et j'ai été invité à participer à cette recherche sur ces différents scénarios.

Anthony : moi je suis sociologue, je fais partie du même labo que JuL et Laure. Et ce qu'ils ne vous ont pas dit, c'est que dans le labo, à l'école d'architecture, on travaille surtout sur les sons de la ville. Et c'est un peu une découverte pour nous de venir dans cette région et puis d'écouter les sons du Vénéon. Et je crois que c'est une découverte riche.

Thomas : Et bien, c'est parti, je pense qu'on va écouter la première séquence.

[...]



Séquence n°1 :

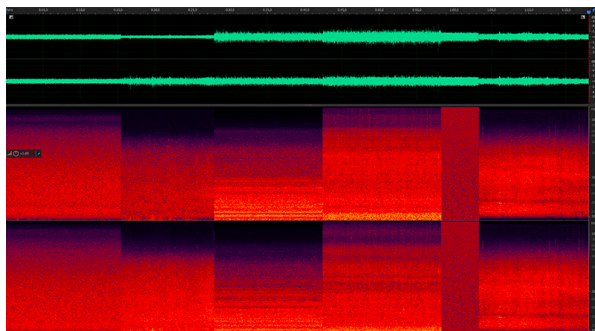
Plusieurs bruits colorés

[Guide pour la discussion]

- Objectif : Quelles sont nos représentations du bruit de la rivière ?
- Déroulement de la séquence en trois phases :
 - Avant l'écoute : imaginaire du bruit du torrent du Vénéon ?
 - Écoute globale de la séquence entière et réactions
 - Écoute détaillée (au casque) et discussion extrait par extrait
- Montage de la séquence :
 - (1) Le Vénéon depuis le parking de la Bérarde.
 - (2) Le bruit ambiant au village des Granges (en dessous de Saint-Christophe).
 - (3) Les turbines de Pont Escoffier
 - (4) Bruit Blanc Gaussien fabriqué sous Matlab
 - (5) Vénéon qui coule fort sur la roche
 - (6) Bruit d'autoroute

[Écoute première séquence - 1min 18s.]

http://cressound.grenoble.archi.fr/son/rap091/AUSENVI_EER_sequence_1.mp3



Spectrogramme de la séquence 1

«

Thomas : Voilà, première séquence. Est-ce-que vous savez ce que c'est ? Est-ce-que ça vous évoque quelque chose ce bruit que vous avez entendu ?

Patrick : On dirait de l'eau qui coule ! [Rires] Et on dirait que des fois on est au-dessus, des fois on est en-dessous. Enfin on est dedans, et...

Valérie : Moi j'ai des fois l'impression d'être sous une pluie battante sur une route et puis... Des fois en voiture, ça pleut sur la voiture... mais pas l'impression d'être dans le Vénéon.

Dorine : Juste, la première fois moi que j'ai écouté ça à l'école, moi ça m'avait fait penser à du « Crrrrschhh » de télé, par exemple. Non, ça vous fait pas penser à quelque chose comme ça ?

Laurence : Et vous dites que ça fait plus pluie sur le toit de voiture que le bruit du Vénéon ? Parce que, du coup, le bruit du Vénéon, ça serait... ?

Valérie : Ben, pour moi, j'ai... Enfin à un moment donné on avait une impression justement qu'il y avait des choses qui se déplaçaient, que c'était assez... mais après ça se radoucit et puis on a l'impression d'être dans une voiture et qu'il y a de la pluie battante sur le toit. Enfin bon, c'est...enfin c'est vague hein !

Laurence : Oui, oui mais c'est exactement ça ce qui nous intéresse et puis après on va les réécouter bout par bout donc ça permettra...

Patrick : Donc, on a l'impression d'être dans quelque chose de restreint comme une grange ou quelque chose comme ça. Alors que le Vénéon, normalement, on a plutôt tendance à l'entendre large quoi.

Thomas : Vous avez l'impression que...

Patrick : D'être dans une tuyère un peu.

Valérie : Oui dans, d'être dans quelque chose.

Thomas : Alors oui, il y a peut-être un peu ...

Valérie : La résonnance.

Thomas : Voilà : le Vénéon, c'est large effectivement, et là on a deux enceintes qui diffusent... qui rongent le son. Oui ça peut jouer effectivement sur la perception. La manière dont on écoute un son, l'environnement dans lequel on l'écoute ça peut.

Patrick : Et il y a des séquences dans lesquels on entend des « BOUM, BOUM, BOUM, BOUM » comme si quelque chose bougeait à l'intérieur. Mais seulement quand c'est grave. Dans les trucs aigus... ou alors c'est peut-être mes oreilles à moi, mais c'est quand c'est plus aigu, on entend juste le chuintement. Et quand ça devient grave on entend comme quelque chose qui roule alors si on imagine que c'est le Vénéon alors on se dit : « c'est les cailloux qui roulent, voilà, mais des gros cailloux qui roulent. Pas des petits, des gros. ».

Benjamin : Moi sur la première partie, j'avais l'impression d'être vraiment sur le bord de la rivière. Comme si je la regardais de près pour pouvoir passer... Sur une deuxième séquence, j'ai eu l'impression que j'étais sur un endroit aussi très près de la rivière mais qu'il y avait plus de pente donc c'était plus en rapport avec une cascade, peut-être une chute d'eau.

Il y a eu un autre son qui était plus un petit pissous qui coule. Vraiment pas beaucoup d'eau quoi. Faible débit. Et puis après, la dernière, il y avait une voiture pas loin, enfin en tout cas avec de la musique, de la musique.

Lucille : Moi je rejoins un peu ce qui a été dit déjà, j'ai l'impression qu'il y a eu différentes choses. Quelques fois de la pluie, d'autres fois une partie d'une cascade. Alors je ne sais pas si tous les sons ont été pris au même endroit et à des moments différents, et cætera mais... Et, alors, à certain moment je trouvais que le tout premier son qu'on entendait faisait plus penser à une route où il y avait des voitures qui passaient. C'est peut-être parce que je n'ai habité vraiment qu'à la ville, dans une mansarde. Mais voilà, il y avait différents sons, différentes choses. Soit de la pluie, soit une rivière plus calme, à certains moments, quelque chose de beaucoup plus violent, une crue peut être.

Philippe : Mais si on ne vous avait pas dit que ça parlait de rivière...? Moi je me suis dit : « mais c'est le train, c'est le train qui passe ! »

Guillaume : C'est ce que j'avais en tête, en entendant tous les commentaires... en fait moi j'avais déjà ma perception qui était trompée par le fait qu'on écoutait le Vénéon, enfin qu'on était censé écouter le Vénéon. Et effectivement, du coup, on cherche une question de débit, on cherche une question de gorge, de lieu et cætera, Mais effectivement, ça peut être trompeur.

Philippe : Mais, c'est pas un train parce qu'on n'entend pas les rails !

Patrick : On n'entend pas les « BOUM, BOUM » oui !

Phillipe : Oui, il y en a un ou deux où on voit : c'est de l'eau. C'est clairement de l'eau.

Lucille : Voilà c'est de l'eau, mais pas tous oui.

Thomas : Et moi j'ai-peut être une question : est-ce-que vous vous attendiez à entendre, à écouter ce type de bruits si je vous avais pas dit ce que c'était ? Est-ce-que vous auriez dit : « Ah oui c'est le Vénéon ! » ?

Benjamin : Pas le Vénéon, mais de l'eau ! De l'eau, oui.

Lucille : Mais pas sur trois sons.

Patrick : Les premières ne sont pas de l'eau, oui. Les autres ne sont pas forcément plus évidentes, et encore.

Lucille : Pas sur chaque, il y en avait un où c'était plus calme et où ça ressemblait plus à de l'eau.

Philippe : C'est un moulin, c'est une machine. C'est... un gros moteur.

Patrick : Oui, ça peut être une turbine aussi.

Laurence : Ça peut.

[Écoute Séquence 1- premier extrait]

Lucille : Moi j'ai eu l'impression qu'il y avait un premier son, tout seul au début, comme une pluie qui arrivait par exemple et qui après était mélangé à un autre son. Enfin, deux sons mélangés, alors qu'au début il n'y en avait qu'un seul.

Thomas : Que ça évoluait entre les deux ?

Lucille : Oui.

Philippe : Oui des battements arrivent à un certain moment. Il y a un grondement.

Patrick : Oui, à la fin, il y a des « BOUM, BOUM ».

Philippe : Qui seront beaucoup plus clairs dans d'autres enregistrements.

Jérémie : C'est plus clair dans le sens où ça évoque de l'eau ?

Patrick : Non. Ils sont sourds. Donc ça peut être une voiture qui roule sur la route puis quand elle passe sur des trous, ça fait : « BOUM – BOUBOUM – BOUBOUM- BOUBOUM ».

Laurence : Mais du coup, là, on est bien dans de l'eau ?

Patrick : Humide oui. Pluie ou torrent, ça peut aussi bien être de la pluie, oui.

Lucille : Au-dessus ou en dessous, je ne saurais pas trop dire, moi. Sous l'eau ou sur l'eau.

Guillaume : Je dirais au-dessus quand même non ?

Lucille : Quand t'entends les « BOUM – BOUM », tu peux te dire que tu es peut-être plus dans un enregistrement sous l'eau. T'entends les cailloux.

Patrick : C'est pas dans l'eau hein ?

Lucille et Maude : Pluie sur Vénéon !

Guillaume : Pluie sur Vénéon.

Laurence : Pluie sur le Vénéon.

Philippe : Et la voiture elle est toujours là ?

Patrick : Elle pourrait oui.

Philippe : Vous aviez la voiture tout à l'heure et la pluie sur la voiture.

Valérie : Oui, oui cet effet de rouler sous une pluie battante. La pluie qui tombe à fond de caisse.

Patrick : Et de temps en temps une « ornière ».

[Écoute Séquence 1- deuxième extrait]

Valérie : Moi je trouve, c'est l'effet de cascade en fait...

Patrick : Mais en même temps ça ferait bien le bruit d'un chalumeau aussi hein.

Benjamin : Oui.

Philippe : On pense au chalumeau, on a une image de chalumeau.

Benjamin : Il y aurait une image de chalumeau au-dessus, on dirait : « ça va avec ! »

Thomas : Et l'effet de cascade, pourquoi... plus que l'autre d'avant ?

Valérie : Mais une cascade assez régulière en fait parce qu'il n'y a pas ces... mais la cascade qui a un débit assez régulier.

Lucille : Des pas à coté ou des bruits de quelqu'un qui parle ou quelque chose comme ça.

Thomas : Oui, effectivement, il y a des petits bruits de pas.

[Écoute Séquence 1- troisième extrait]

Benjamin : Pour moi, c'est plus une cascade, ça.

Laurence : Plus que celle avant ?

Benjamin : Il faut déjà une dure pente.

Guillaume : Il y a un fond mécanique. Enfin, il y a quelque chose qui n'est pas... On parlait d'une turbine tout à l'heure.

Patrick : On dirait le tunnelier quand il est en train de percer son tunnel. Tout le son, le bruit est sourd ! Comme si on était dans un tunnel quoi.

Lucille : Effet sourd, oui.

Philippe : Ou même dans une machine.

Lucille : C'est pour ça, ça fait une vraie cascade.

Thomas : Quelque chose de mécanique.

Philippe : Il n'y a pas des oiseaux ?

Thomas : Des oiseaux ?

Lucille : Oui, il y a des oiseaux, oui.

Thomas : Ah, je ne sais pas, peut-être.

Benjamin : Il y a des endroits, si c'est au bord d'une rivière, ça peut faire des bruits comme ça.

Philippe : oui.

Thomas : Bien sûr, oui.

Lucille : Et après, une toute petite chute d'eau, on peut avoir l'impression que c'est quelque chose de très très... imposant. Enfin... Je fais de la spéléo et sous terre, des fois, on a l'impression qu'on a une cascade gigantesque alors qu'on a une micro-chute... oui c'est très impressionnant et je ne sais pas... enfin la pluie aussi !

[Écoute Séquence 1- quatrième extrait]

Benjamin : Ah si, si, si ! Une grosse cascade !

Patrick : Comme les vraies cascades de Lanchâtra ou au pied de la cascade de Lanchâtra, on imagine qu'on est donc au-dessous, là et ça doit faire ce bruit-là.

Benjamin : Ça fait ce bruit-là oui.

Lucille : Ça fait ce bruit-là.

Valérie : Une grosse soufflerie, oui.

Thomas : Soufflerie ?

Maude : Je trouve qu'il y a un bruit, on aurait dit une pluie régulière battante, comme ça.

Patrick : On a un peu l'impression, qu'on est déjà dans l'eau. Alors qu'avant on était de l'extérieur, là on est dedans. Je dis derrière la cascade, ça doit faire ça parce qu'on est presque un peu dedans.

Philippe : Dans la marmite alors.

[Écoute Séquence 1- cinquième extrait]

Patrick : Ça ressemble à la première séquence mais avec quelque chose en plus. Avec quelque chose par-dessus. Est-ce que c'est quelqu'un qui marche avec le micro à la main ?

Valérie : Oui, ça ressemble un peu, on a déjà entendu

Patrick : Oui. Pour moi, c'est un peu le même son, mais avec quelque chose en plus.

Valérie : Oui, plus fort, un peu plus fort.

Philippe : Mais il y a beaucoup plus d'eau, là. Avec les autres, tu aurais pu nous embobiner en nous mettant n'importe quoi et nous faire croire que c'est de l'eau. Là, non. C'est... Et il y a des gens qui parlent.

Thomas : Ça je ne sais pas. Mais si vous l'entendez...

Philippe : Maintenant que tu nous as réveillé en disant : « Oh, il y avait de la musique ou je ne sais plus quoi... »

Benjamin : Et, du coup, la séquence d'avant, ça pouvait aussi faire penser à un gros réacteur d'avion.

Philippe : Oui.

Laurence : Celle d'avant ?

Benjamin : Oui.

Philippe : Pas là ? Plus là ?

Benjamin : Pas là, non.

Thomas : C'est un gros réacteur d'avion, pourquoi gros ?

Benjamin : Bah, l'histoire du chalumeau mais en plus gros quoi.

Laurence : Parce que grosse cascade !

[Écoute Séquence 1- sixième extrait]

Patrick : Là c'est moins évident que c'est de l'eau. Là ça peut être un chalumeau, ce coup-là.

Lucille : Ça me fait penser à des voitures. Mais voilà.

Thomas : Oui, c'est bien une rocade, là. A la fin. Oui le dernier c'est des voitures. Donc c'est pas évident, hein, à faire la différence entre tout ça ?

Philippe : Moi, j'étais presque près à dire : « t'es en train de nous mettre un enregistrement sous l'eau là. Mais que je ne connais pas. »

JuL : Moi aussi, je me suis dit : « Tiens là on entend les cailloux ! »

Philippe : Oui, oui c'est ça que je me suis dit ! Il n'y en pas beaucoup des cailloux, hein !

Laurence : Du coup dévoile... ?

Thomas : On peut dévoiler un peu le cours. Alors effectivement, il y a des bruits de rivières qu'on a enregistrés essentiellement au bord du Vénéon, et il y a aussi quelques pièges. Il y a des turbines, à un moment vous parliez d'un bruit mécanique, une espèce de roulement, c'est ça, c'est des turbines. Alors on peut peut-être ré-écouter et je vous dis ce que c'est.

[Écoute quelques secondes du premier extrait]

Thomas : Ça c'est bien le Vénéon qu'on a enregistré sur le parking de la Bérarde.

[Écoute quelques secondes du deuxième extrait]

Thomas : Ça c'est du bruit qu'on a enregistré pas

loin d'ici, au village des granges donc juste en dessous. C'est les cascades qui sont en face, le Vénéon, on ne sait pas trop, c'est un mélange de tout ça.

Benjamin : Ah si, c'est les cascades en face.

Thomas : Voilà. Je peux peut-être dire avant ce que c'est et après on écoute. Donc là c'est des turbines.

[Écoute quelques secondes du troisième extrait]

Laurence : Oui c'est des turbines avec de l'eau dedans quand même.

Thomas : Oui, c'est des turbines au pont-Escoffier. On a pris les enregistrements depuis l'extérieur de l'usine.

Alors le prochain, il est un peu bizarre, c'est un bruit que j'ai fabriqué sur l'ordinateur. C'est le bruit, en gros, de la télé, le « pchhhh » comme ça là. C'est ce qu'on appelle un bruit blanc gaussien donc un bruit blanc, voilà.

Et je lui ai donné une forme qui ressemble à la forme de la rivière, donc je lui ai donné les mêmes fréquences que ce qu'on entend quand on écoute une rivière.

[Écoute quelques secondes du quatrième extrait]

Laurence : Il y a vachement de basse !

Jérémie : Par contre il est continu.

Thomas : oui voilà c'est ça. C'est les basses en fait, c'est vrai qu'on les entend un peu bouger.

Jérémie : ça a été dit plusieurs fois, mais c'est vrai qu'à chaque fois on a un mouvement qui vient.

Thomas : Mais, voilà, c'est toujours le même effectivement. Et c'est d'ailleurs pour essayer de recopier ce bruit, qu'on va entendre, qui est celui du Vénéon en dessous du refuge de la Pilatte. Avant la montée, on est sur la vallée qui est assez plate mais au moment où ça commence à monter assez raide, là c'est assez pentu, le Vénéon coule sur la roche.

Benjamin : Grosse cascade.

[Écoute quelques secondes du cinquième extrait]

Thomas : Voilà, c'est comme tu disais : « Grosse cascade. ».

Benjamin : Oui, j'avais écrit : « pente, cascade ».

JuL : C'est vrai que cet été, il y avait pas mal de débit apparemment donc ça se sentait.

Benjamin : Oui on entend l'eau qui ricoche, qui n'est pas... c'est pas continu, enfin pas constant.

Thomas : Et puis, à la fin, on a l'autoroute.

[Écoute quelques secondes du sixième extrait]

Thomas : Donc, si on a mélangé tous ces bruits ensembles, c'est parce qu'ils appartiennent un peu, pour nous, pour moi, analyste de signal, à la même famille : c'est ce qu'on appelle des bruits colorés. On appelle ça des bruits parce que c'est pas évident de reconnaître l'objet en question. Mais quand on regarde le signal, on a l'impression qu'ils ont à peu près tous les mêmes caractéristiques. C'est très difficile, pour nous mathématiciens, de différencier ces signaux. Alors effectivement, à l'oreille on est un peu meilleurs en général mais c'est aussi assez difficile de différencier ces signaux.

Lucille : C'est vrai qu'on a peut-être été un peu conditionné, comme on disait, à te dire : « on va écouter de l'eau, alors faut qu'on cherche soit si on est sous l'eau, près d'une cascade, et cætera... » Et c'est vrai que ça modifie forcément, la perception de ce qu'on entend. Du coup, là on sera peut-être plus vigilant.

Philippe : C'était pour mieux nous piéger.

Laurence : En soi, c'est intéressant. Par exemple, les questions qu'on se pose, c'est le son... Le son sans l'image déjà, ça change... enfin voilà, c'est tout à fait révélateur d'un de nos questionnements, c'est-à-dire : « qu'est-ce qu'un son hors contexte ? » Mais par contre c'est rigolo, parce que l'histoire de la rocade, tu as dit : « ça c'est comme chez moi, j'entends la rocade parce que je suis grenobloise. », en rigolant. Et du coup, ça montre aussi que peut-être les pratiques permettent de... Enfin voilà, ce n'était pas pour vous piéger mais c'est parce que ça

fait partie aussi de nos questionnements : Qu'est-ce qu'un son sans référentiel, est-ce qu'on l'entend, est-ce qu'on ne l'entend pas ? Est-ce qu'on est capable, d'entendre vraiment autre chose ?

Maude : Oui on essaie de faire des corrélations avec ce qu'on connaît, forcément, donc : « ça, ça nous rappelle ça. »...

Dorine : Mais, je ne sais pas, moi, vraiment, la première fois que j'ai écouté la séquence, je ne m'attendais pas du tout à ça et j'ai trouvé ça désagréable alors que, quand je suis ici, je ne trouve pas ça désagréable. Mais du coup, là, juste le fait d'écouter ça, j'ai trouvé ça vraiment agressif, quoi.

Philippe : Oui, j'ai noté : « c'est insupportable ! ». Si je n'avais pas la rivière devant moi, avec le village, c'est un bruit que je n'accepterais pas.

Dorine : Et, je ne sais pas, c'est marrant... il faut qu'il y ait l'image pour que ça soit un son agréable, je trouve.

Thomas : C'est vrai que quand j'ai construit cette séquence, j'ai fait exprès de mettre des bruits qui peuvent être entre guillemets : « désagréables ». Comme le bruit d'une autoroute, on ne se dit pas : « c'est agréable, on entend la route ». Alors que la rivière, peut-être on peut se dire que c'est quelque chose de plus agréable.

Patrick : La cascade, on l'entend en permanence.

Valérie : On ne s'en rend même plus compte.

Laurence : Alors que ce sont des sons très proches.

Maude : ça dépend des jours, du vent,...

Laurence : ça fait peut-être des sons plus forts, peut-être aussi, je ne sais pas.

Patrick : On ne l'entend pas aussi fort.
[...]

»

Séquence n°2 :

Balade dans la vallée

(Les mêmes, auxquels vient s'ajouter Marie-Claude, propriétaire de La Cordée qui nous accueille.)

[Guide pour la discussion]

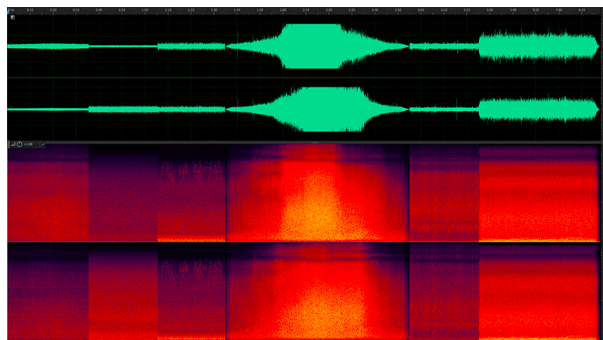
- Objectif : Où sommes-nous dans la vallée ? Où sommes-nous par rapport à la rivière ? Quel est son volume sonore ?
- Support cartographique et sonomètre à utiliser
- Déroulement en trois phases :
 - Écoute globale et réactions
 - Écoute détaillée (au casque) et discussion extrait par extrait
 - Jeux au moment où la discussion le permet :
 - 1/ Repérer les lieux enregistrés sur la carte.
 - 2/ Test du volume sonore : Quel est le niveau de bruit à la confluence du Vénéon et de la Muande, au Pont romain ? (Réponse : 80 dBA, comparaison avec le tableau ci-dessous.)

Niveau (dB SWL)	Exemple
200	Fusée Saturn V
180	
160	
140	Gros porteur quadriréacteur
120	
100	Marteau piqueur
80	
60	
40	Cri
20	
0	Chuchotement
	Silence (théorique)

- Montage de la séquence :
 - (1) Camping de Bourg d'Arud : rivière et cloches en arrière plan.
 - (2) Vers le pont du diable, environ 10 m au-dessus du Vénéon, dans la forêt.
 - (3) Carrelet, Bosquet oiseau.
 - (4) Franchissement d'une passerelle sous la Pilate
 - (5) Raftereurs, accostage. Au bord de l'eau, écoulement distinct, discussions, coup de sifflet du moniteur.
 - (6) près de la Carrière tout en aval du Vénéon

[Écoute de la deuxième séquence - 4 min 18s.]

http://cressound.grenoble.archi.fr/son/rap091/AUSENVI_EER_sequence_2.mp3



Spectrogramme de la séquence 2

«

Thomas : Alors est-ce que vous avez entendu quelque chose d'autre ?

Lucille : Des oiseaux.

Patrick : Pour moi, cette fois-ci, ça ressemble vraiment à de l'eau. D'ailleurs, il y en a une, ça doit être un lavoir ou je ne sais pas quoi, ou un bassin, on a l'impression que ça coule dans les... lavoirs.

Maude : A un moment donné, on a l'impression que c'était du vent aussi. La séquence avec les oiseaux, du vent puis avec les oiseaux qu'on entendait plus près.

Benjamin : J'avais l'impression que le micro il avance, il avance, il avance jusqu'à sous la cascade aussi.

Maude : Voilà, c'est ça ! Donc la cascade s'avance, disons, qu'on l'entend de plus en plus fort puis après on s'en serait éloigné.

Thomas : Des mouvements.

Maude : Oui.

Valérie : Et puis à un moment donné, un clapotis d'eau sur les cailloux en fait ! C'est l'avant dernière séquence.

Thomas : Oui. D'autres choses qui vous ont marquées ?

Lucille : Moi c'est l'avant dernière séquence où j'ai dit : « Ce n'est pas le Vénéon ça, c'est trop calme. »

Patrick : C'est un bassin, oui. Et puis, il y en a une qui est désagréable ! Celle qui est très forte. Le son est trop... Le son est agressif quoi.

Thomas : Oui c'est un peu fort.

Patrick : On se promène autour de la cascade, je veux dire.

Philippe : On entend taper au début quelque chose, quelqu'un qui travaille à coté et puis après c'est complètement masqué et puis après on...

Patrick : Et puis dans la première on entend des cloches sonner.

Marie-Claude : Oui.

Patrick : Donc ça c'est la cascade à l'heure de l'angélus, ou un petit peu avant quoi.

Marie-Claude : C'est vrai on entend des cloches. La première.

Thomas : Et la cascade et l'angélus, c'est-à-dire ?

Patrick : La cascade d'en face, au moment où l'église sonne.

Marie-Claude : Et après il y avait d'autres bruits à côté, la deuxième, il y avait d'autres bruits que l'eau. Des bruits métalliques un peu.

Philippe : La deuxième, les cris, oui les gens. Des cris d'oiseaux !

Laurence : Moi j'ai noté des grenouilles mais...

Lucille : Des grenouilles ?

Guillaume : Il y en a beaucoup dans la vallée.

Laurence : oui, c'est ça. Des petits cris qui...

Philippe : Celle avec les oiseaux, la rivière était beaucoup plus loin.

Patrick : Beaucoup plus calme.

Philippe : Et elle est beaucoup plus grave, aussi. Elle est plus grave, beaucoup moins nette.

Thomas : Et Maude, toi, qu'est ce qui te ferait dire qu'elle est plus loin ?

Maude : Je ne sais pas. Non, je veux bien réécouter là.

Thomas : Oui alors je peux décrire. Parce qu'on ne va pas jouer à la devinette. Donc là, il n'y a pas de pièges, il n'y a que des enregistrements qui ont été faits dans la Vallée.

Laurence : Dans la vallée. C'est le long du Vénéon.

Maude : Toujours de l'eau donc ?

Laurence : Que de l'eau, que du Vénéon.

Philippe : Mais au bout d'un moment, il n'y a pas de bassin ?

Thomas : Il n'y a pas de bassin.

Patrick : Il n'y a pas de bassin ?!

Laurence : Enfer et damnation !

Lucille : Et il n'y a pas de bruit dans les futaies ? Parce que il y a souvent des bruits derrière, sourd un peu. Sur certains, sur trois ou au moins deux ou trois.

Valérie : Oui.

Benjamin : Il y a une section, j'ai l'impression que c'est un... vraiment un petit ruisseau qui coule et d'être peut être même, peut-être même les pieds dans l'eau.

Marie-Claude : Vers la fin ?

Benjamin : Oui.

Thomas : Une impression, une séquence de la fin ? Celle où on, où il parlait du lavoir peut-être ?

Benjamin : Oui.

Patrick : Donc ça, ça serait : ou alors tout à fait à sa source, quand il est au Carrelet ou par-là, mais pas très vieux quoi.

Valérie : Moi, je ne sais pas, j'ai l'impression que c'était à un niveau assez bas où justement on entendait de l'eau qui passait plus que la routine.

Laurence : Et du coup, on va les réécouter un par un mais on voulait vous proposer de les situer sur une carte de la vallée.

Maude : Oui j'allais dire la cascade... On s'approche peut-être de la cascade de Lanchâtra, là ou...

Laurence : Voir si on arrive à les placer sur la carte en fait.

Thomas : Voilà, il y a des histoires d'endroits dans la vallée.

Patrick : « le Carrelet »

Philippe : Faut de la pente, c'est plat oui.

Thomas : Et puis il y a aussi des histoires de...

Distance à la rivière : Est-ce qu'on est dans l'eau, est-ce qu'on s'en rapproche, est-ce qu'on est loin...? Un peu tout ça.

Laurence : Si vous voulez vous rapprocher.



[mouvement vers la carte]

JuL : C'est bon, vous avez repris vos repères ?

Laurence : Voilà, ça coule comme ça.

JuL : Le plan du lac est là. La Bérarde, le carrelet...

Thomas : Le plan du lac...

Benjamin : Il y a la cascade de Lanchâtra

Patrick : L'église elle est là. En plus on a changé le réglage des cloches hier.

Thomas : Le réglage de cloches ? Ça marche comment ?

Patrick : C'est tout un art de régler les cloches.

Laure : C'est tous les combien de temps ? Faut le faire souvent, non ?

Patrick : Non c'est parce qu'une était rayée. On en avait une de secours. Elle ne sonnait pas assez vite et puis l'angélus sonnait à l'envers.

Marie-Claude : Oui, oui, hier j'ai entendu, c'est vrai que ça...

Patrick : ça me choquait, moi.

Marie-Claude : Oui, oui, puis ce n'était pas les...
Même les quarts d'heure et tout, ce n'était pas...
[Brouhaha] Le mécanisme,...

Thomas : Le pont des Rajas, t'appelles ça comme ça ?

Benjamin : Oui. C'est les Rajas, oui.

Laurence : Ah oui, c'est le pont Romain qui est là où il y a l'affluent, c'est ça ?

Laure : C'est le pont des Rajas ?

Thomas : Ok, donc là on est bien repérés ?

Anthony : On est sur une séquence où le but c'est de se mettre autour de la carte pour essayer de localiser, on va les réécouter.

[Écoute deuxième séquence - premier extrait]

Patrick : Moi je dirais que c'est la cascade, là.

Benjamin : Oui, c'est là.

Patrick : Au pied de la cascade.

Jérémie : Quelque part par là ?

Lucille : Pour moi, non.

Guillaume : Ce n'est pas loin des cloches.

Patrick : Ce n'est pas loin des cloches, oui. Les cloches sont là, oui.

Marie-Claude : Mais est-ce que c'est les cloches d'ici ?

Patrick : Bah moi non plus, au début, ce n'est pas les bonnes. La fin oui.

Thomas : Vous voulez qu'on réécoute un peu pour essayer de voir ?

Patrick : Non mais on reconnaît bien le bruit des cloches ! C'est vrai hein ?

Marie-Claude : Oui c'est le bruit des cloches mais je ne reconnais pas.

Lucille : Est-ce qu'il y a des cloches à la Bérarde ?

Patrick : Non, il n'y a pas de cloches à la Bérarde.

Marie-Claude : A la Bérarde ? Non elles ne sonnent pas... Elles ne sonnent pas les heures. Venosc, ça sonne.

Patrick : Oui, ça peut être là à Venosc. Mais Venosc on ne les entend pas, on est trop loin du Vénéon.

Maude : Non elle est loin quand même hein ! Enfin, là on les entend de très loin. Dans le fond...

Marie-Claude : Elles sont loin oui les cloches, là. On les entend loin. C'est peut-être Venosc.

Benjamin : Si on est sur la place du télécabine, on entend la cascade hein.

Lucille : Ah, c'est une cascade ?

Patrick : Oui, ce n'est pas vraiment évident pour nous.

Philippe : Oui j'ai pas entendu les cloches.

Marie Claude : Et elles étaient changées l'été ? Les cloches ?

[Deuxième écoute du premier extrait]

Laurence : Moi je ne dirais pas que c'est une cascade.

Valérie : La rivière qui coule.

Marie-Claude : C'est difficile hein ?

Thomas : Ce n'est pas évident, effectivement elles sont vraiment très loin dans le bruit. Il est assez loin le bruit de cloche, c'est vrai.

Maude : Peut-être sur une Via ferrata ou loin du bruit.

Thomas : On est assez loin des cloches, c'est vrai. Et

on est aussi proche de la rivière. Mais ce n'est pas les bonnes cloches donc...

Patrick : C'est peut-être à Venosc.

Marie-Claude : C'est Venosc ?

Thomas : Oui on est à Venosc, vers le camping au bord de...

Marie-Claude : Ah !

Patrick : Ce n'était pas les bonnes cloches, c'est bien.

Marie-Claude : On reconnaît ses cloches.

Patrick : On les entend tout le temps, alors.... Il y avait des cloches mais pas les bonnes.

Thomas : Oui.

Patrick : Je ne sais pas si on va reconnaître nos oiseaux.

Marie-Claude : Alors c'était au camping, le grand camping en bas ?

Thomas : Oui c'est ça.

Marie-Claude : Champ d'une ferme, Champ du moulin ?

Benjamin : A côté de la piscine.

Marie-Claude : Ah, non ! La cascade ?

Anthony : Non, ce n'est pas la cascade. C'est le premier en arrivant de Bourg d'Oisans.

Marie-Claude : Oui donc en ville alors.

Benjamin : Champ du moulin alors.

Thomas : Parce que les cloches, je crois qu'elles sont au village non ?

Marie-Claude : Oui, oui elles sont en haut. Mais c'est vrai que ça résonne bien, les cloches de Venosc, on les entend.

Laurence : On écoute le deuxième ?

Patrick : Je ne sais pas si on va reconnaître nos oiseaux...

[Écoute deuxième séquence - deuxième extrait]

Philippe : Plutôt pas mal celle-là. C'est là où tu traverses ?

Laurence : Ah, il n'y a pas que moi qui entends des grenouilles.

Philippe : Oui, il y avait un « chiii, chiii ».

Lucille : Oui, oui, oui, je ne sais pas si c'est un criquet ou quelque chose comme ça, moi. Enfin, au début.

Patrick : C'est des oiseaux.

Philippe : C'est un oiseau même s'il ne chante pas. Qui crie, c'est tout.

Laurence : Je n'en sais rien, moi. Moi ça m'a évoqué la grenouille. La grenouille, le « hi, hi ».

Thomas : Ah, c'est ça, d'accord. Non mais après on l'appelle comme on veut, effectivement il y a un petit « hi ; hi ». Alors je ne sais pas ce que c'est. Si c'est un crapaud ou pas, moi je ne sais pas ce que c'est.

Philippe : C'est la vieillesse.

Lucille : Elles ne sont pas trop dans les torrents, quand même les grenouilles.

Thomas : Moi j'aurais dit que c'est un oiseau...

Patrick : Si, là, il y en a.

Lucille : Au pont du lac ?

Patrick : Oui.

Benjamin : Oui.

Patrick : Parce que là il y a une traverse pour aller à [Inaudible]. Non parce qu'il y a un petit étang où

elles se mettent et elles traversent pour aller frayer de l'autre côté. Et c'est le seul endroit où il y en a vraiment beaucoup qui reviennent.

Benjamin : Ou elles frayent dans l'étang et après les grenouilles elles se...

Marie-Claude : Et il y en a beaucoup qui se font écraser d'ailleurs.

Patrick : Oui elles se font beaucoup écraser.

Philippe : C'est en quelle saison là ?

Marie-Claude : Au printemps. Oui mais là c'était plus tard. Oui donc c'était plus les grenouilles là.

Lucille : Mais moi, je ne pense pas que c'était une grenouille.

Marie-Claude : Non.

Lucille : L'eau qui est à côté, ça paraît courir assez vite quand même...

Thomas : Moi je ne sais pas ce que c'est, pour moi c'était un oiseau mais peut-être que je me trompe. C'était dans la forêt, en dessous, en allant vers le pont du Diable. Et on est à une certaine distance de la rivière donc là on est assez proche de la rivière donc les oiseaux ont du mal à venir.

Marie-Claude : Ah le chemin, là ? En descendant vers le pont du Diable ?

Thomas : En partant d'ici, voilà on est à dix, vingt mètres du pont du Diable. Dans la forêt.

Marie-Claude : Ah oui. Oui, mais il y a beaucoup de gens qui vont se balader là-bas. Pour faire une promenade en été. C'est joli hein ! Ce n'est pas loin.

Patrick : Ce qu'on entend là-bas ou c'est le pont du Diable ?

Thomas : C'est vrai que ce n'est pas évident à savoir. Parce qu'on arrive effectivement par un torrent qui descend, il y a le Vénéon qui est vraiment dans les gorges. Il y a les cascades qui sont pas très loin non plus hein. Et à Saint-Christophe, vous pensez que

vous entendez quoi ? Le Vénéon ou les...

Marie-Claude : Non, la cascade.

Valérie : La cascade.

Patrick : A Saint-Christophe, non. La cascade. Parce que l'hiver quand elle s'arrête, on entend quand même la différence.

Marie-Claude : Et quand il pleut bien et qu'elle coule fort, vraiment c'est... on l'entend bien.

Valérie : Enfin on l'entend... Fort, mais...

Patrick : Quand elle roule les cailloux.

Marie-Claude : Oui, oui on l'entend bien.

Patrick : On entend les cailloux tomber hein !

Thomas : Oui la cascade elle... Emporte plein de cailloux.

Patrick : Mais des gros hein ! Des blocs.

Thomas : On les voit aussi ?

Marie-Claude : Des fois.

Patrick : Des fois mais bon. Surtout on les entend.

[Écoute deuxième séquence - troisième extrait]

Marie Claude : Vers la centrale en bas non ?

Patrick : Il y a plein d'arbres là ?

Thomas : Mais pourquoi la forêt ?

Benjamin : Je sais pas moi aussi.

Marie-Claude : Pour les oiseaux.

Valérie : Par rapport aux oiseaux.

Patrick : Vite mais pas bien vite à ce moment-là hein ? Il y a de l'eau mais c'était pas comme un torrent quoi.

Benjamin : Où ça aux Rajas ?

Patrick : Oui.

Dorine : ça crache quand même là-bas un peu hein.

Guillaume : On dirait qu'il y a une fuite d'eau, c'est quand même assez puissant. Enfin...

Benjamin : Si on entend la cascade bien, il y a la cascade aux Rajas. Pas ici. Enfin, je ne sais pas, je n'ai pas fait attention.

Laurence : On peut le réécouter, hein, si besoin.

Thomas : Mais qu'est-ce qui vous fait dire que c'est un endroit calme ? Ou une cascade au contraire ?

Laurence : Affluent.

Patrick : Un endroit avec des arbres, des oiseaux. Je trouve qu'il ne coule quand même pas très vite. Il est puissant mais pas tempétueux quoi.

Marie-Claude : Ce n'est pas en-dessous, là-bas, vers les granges et la cascade et la centrale ? Non ? Ce n'est pas là ?

Philippe : Non, c'est loin dans une gorge.

Marie-Claude : Dans une gorge ? Vers le Clot alors ?

Benjamin : Aux étages, il y a la forêt et puis il y a le petit affluent, là, qui est bien engorgé aussi.

Laurence : On réécoute ou pas ?

Marie-Claude : Oui.

[Deuxième écoute du troisième extrait]

Benjamin : C'est une route pas loin ?

Laurence : C'est la cascade qu'on entend.

Guillaume : Il y a un ronronnement. Non ?

Laurence : Une sacrée basse. On l'a entendu de loin hein ?

Thomas : Oui, il y a un ronronnement qu'on n'a pas avant dans les deux enregistrements qu'on a entendu avant. C'était au camping et proche de... du [Inaudible]. Donc je peux vous donner un indice : tout à l'heure, on était à cinq, dix mètres de la rive.

Guillaume : Ah, on n'est plus dans la vallée.

Lucille : Ah, oui on est beaucoup plus loin.

Patrick : Cascade, côté forêt ?

Thomas : Eh non en fait. Ce n'est pas les cascades, non. On est vers les Carriers. Et par contre on est assez loin de la rive. On est à une centaine de mètres ou quelque chose comme ça.

Marie-Claude : Tous ces oiseaux. Oui c'est vrai là-bas il y a les arbres.

Laurence : Là où c'est plat ?

Marie-Claude : C'est plat, oui.

Philippe : Et alors, le lit de la rivière il est comment là ?

Patrick : La rivière, elle n'est pas très grosse. Elle est relativement...

Marie-Claude : Elle est pas mal étalée là. C'est très étalé. C'est ouvert.

Patrick : Encaissée. Non c'est une vallée.

Benjamin : Par contre, il y a quand même du charbon qui arrive et c'est flipant quoi.

Thomas : Bah moi, en se tournant, on avait quand même l'impression que c'était le Vénéon.

JuL : Oui, il y a une grosse cascade à ce moment-là.

Patrick : Non, non, c'est plus bas.

Thomas : Moi, en tant qu'acousticien, j'interprète ça comme le fait que ce soit loin. Et, quand on est loin, on entend plus les bruits qui sont graves parce qu'ils se propagent mieux. Donc moi j'interprète ça

comme ça, je me dis que la rivière effectivement on l'entend plus grave parce qu'on est plus loin.

Marie-Claude : ça fait écho un peu.

Thomas : Oui voilà, on les entend mieux. C'est comme, je ne sais pas, dans la maison, on entend plus les sons graves que les sons aigües : un homme qui parle dans une chambre qu'une femme.

Laurence : Section quatre ?

JuL : Oui, le suivant est un petit peu plus long.

Philippe : C'est celui qui est insupportable ?

JuL : C'est celui qui est insupportable.

Valérie : Ah voilà, c'est celui-ci. On a l'impression de s'approcher et de s'éloigner de la cascade.

[Écoute deuxième séquence - quatrième extrait]

Lucille : Pour moi, c'est Lanchâtra.

Maude : Oui moi aussi. On passe la passerelle, on s'approche, on passe la passerelle, à un moment donné on aurait dit des...

Lucille : Petit chemin dans la forêt.

Maude : Oui, on aurait dit des bateaux sur du bois. Enfin je ne sais pas, quelqu'un qui traverse avec des bateaux.

Lucille : Voilà, des bruits de pas.

Maude : Et puis après on passe la passerelle et puis après on revient et on s'éloigne.

Lucille : On fait le tour quoi.

Thomas : Oui, c'est ça, c'est effectivement une idée de mouvement. On traverse une passerelle. Je ne sais pas si c'est le même endroit.

JuL : Ce n'est pas Lanchâtra, non. C'est dans la Pilatte. C'est en franchissant une petite passerelle cet été, il y a un torrent qui descend par là...

Thomas : Ah oui, c'est un petit affluent du Vénéon. Mais voilà l'idée, effectivement, c'est ça : en traversant.

Marie-Claude : C'est une grille métallique, au début, c'est quoi ? C'est ça ?

Thomas : C'est des bruits de pas en fait.

Maude : ah, oui, c'est ce que je pensais. En fait on entendait des bateaux qui passent sur des passerelles en bois.

Marie-Claude : Oui, oui, des bruits de bêche.

Thomas : Effectivement on entend quelque chose de craquer.

Anthony : Des bâtons de marche on dirait, non ?

Valérie : Oui, oui des bâtons de marche, on sait qu'on passe sur la passerelle.

Thomas : Vous pensez que c'est réaliste, là, le volume ?

Patrick : Bah, c'est fort. C'est plus fort qu'au naturel, oui.

Marie-Claude : C'est plus fort, oui.

JuL : Alors on voulait vous faire un petit jeu, un petit test, par rapport à ce volume qu'on croit être trop fort ou pas assez fort par rapport à la réalité qu'on a mesuré...

Laurence : L'idée c'est qu'on peut faire monter le son et de vous nous disiez à quel stade, pour vous, c'est le niveau sonore dans la nature, quoi.

JuL : Voilà. Je monte le volume petit à petit et quand vous estimez que c'est le volume réel, pour vous, vous levez la main et moi je vérifie au sonomètre.

Lucille : Sans savoir à quelle distance on est ?

Laure : Oui, on est où alors ?

JuL : On est au pont Romain, juste en dessous, au moment où il y a la confluence entre le Vénéon et

la Muande, voilà, là où elles se rejoignent. Vous voyez ?

Marie-Claude : Au pont des Rajas ?

JuL : Au pont des Rajas, oui, oui.

Laurence : Pont des Rajas, en dessous en fait hein. Là où il y a la confluence, sur les pierres.

Marie-Claude : Entre le pont et la passerelle.

Benjamin : Sur la Roche-Merles.



[La plupart des participants ont levé la main à partir de 65-70 dBA, seuls un ou deux ont tenu jusqu'à 80dBA qui correspondait à la mesure réelle en site]

JuL : Peut-être une consigne de plus que je vous donne : Pour ne pas être influencés par les impressions des autres, fermez les yeux et levez la main quand personnellement ça vous paraît près du bon niveau. C'est parti.

[Deuxième écoute du quatrième extrait - avec sonomètre]

Benjamin : C'était ça, oui. En fait, c'était fort !

Thomas : Alors pas pour les premiers.

Patrick : Pour les derniers, oui.

Lucille : Il faut connaître le site aussi. Si on y est jamais allé.

Patrick : On est à quel niveau sonore ?

Thomas : C'est à 80 décibels A.

JuL : Et 80 dBA en fait on y est à plusieurs endroits quand on est vraiment au bord, c'est vraiment à peu près ça qu'on a.

Laurence : Quand on y est allé, à un mètre on s'entendait pas parler. Enfin je veux dire, là on en discute mais on essayait de parler avec Laure on était à peu près avec la même distance qu'avec Benjamin, on s'entendait pas.

Benjamin : Sérieux ?

Guillaume : Est-ce que l'environnement dans lequel on repasse le son influe ou pas ce test ?

Valérie : Oui, voilà, c'est ce que je voulais dire : quand on est dans l'environnement, on a l'impression de ne pas entendre aussi fort que ça...

Thomas : Oui, oui, bien sûr, on ne va pas avoir exactement le même ressenti, ce n'est pas exactement comparable.

Benjamin : Juillet cette année ?

Anthony : Oui.

Benjamin : Oui, il y a de l'eau, oui. Oui ça pulsait.

Anthony : 80 dBA ça ferait le niveau d'un cri ?

Thomas : Voilà, c'est ça.

JuL : Et pour donner une autre référence : c'est plus bas que le maximum légal autorisé sur le lieu du travail pendant 8h. Des gens peuvent travailler pendant 8h à 85 décibels selon la loi. Donc plus fort que ça encore.

Guillaume : C'est horrible.

Valérie : Ah oui mais ils utilisent des bouchons.

Laurence : Oui, il y a des casques, peut-être.

Patrick : On a pas situé le dernier avec les petits clapotis...

Thomas : Il y en a deux même !

JuL : Si vous voulez, on peut réécouter les deux derniers donc.

[Écoute deuxième séquence - cinquième extrait]

Philippe : Non mais effectivement, il n'y a pas d'abreuvoir. Ça coule.

Patrick : Non, non il n'y a pas de lavoir mais c'est relativement calme, quand même.

Philippe : Oui, c'est calme.

Patrick : Il y a un gros débit.

Maude : Moi, je dirais non, il y a plutôt un niveau assez bas et c'est de l'eau qui passe de cailloux en cailloux.

Patrick : De cailloux en cailloux ?

Philippe : Et il y a des cris derrière.

Marie-Claude : C'est un ruisseau plutôt.

Thomas : Ah, Philippe entend des voix encore.

Philippe : Des cris oui. Où j'ai entendu des voix, moi ?

Patrick : C'est une zone où il n'y a pas de pente.

Benjamin : Moi j'ai l'impression que déjà tu as les pieds dans l'eau. Enfin ou alors que... près de l'eau quoi. Et que c'est un petit ruisseau, sûrement un affluent. Peut-être le Vénéon, peut-être un affluent. Peut-être au niveau du Carrelet, donc avant de monter... Il y a un affluent qui arrive, c'est dans ce pierrier-là.

Thomas : Oui.

Benjamin : Peut-être à ce niveau-là enfin, là où c'est petit quoi.

Thomas : Non, c'est vraiment dans le Vénéon hein, mais les pieds dans l'eau, par contre c'est presque ça hein. C'est presque ça et il y a des gens qui crient aussi.

Laurence : Oui, moi j'ai entendu des voix aussi.

Patrick : Ah, alors c'est au Plan du lac, là où c'est plat.

Lucille : Oui, c'est ce que j'allais dire, à la base de kayak.

Benjamin : C'est possible, oui.

Patrick : Là où vous ne passez pas, vous.

Benjamin. Oui. Peut-être un bras mort du Vénéon.

Patrick : Un bras mort vous ne passez pas avec les kayaks.

Benjamin : Oui.

Thomas : Oui, on est bon, là. On est à l'accostage des kayaks.

Benjamin : Ah oui. Ça marche.

Laurence : Et les pieds dans l'eau quoi.

Benjamin : Voilà. C'est bien les pieds dans l'eau.

Laurence : C'est pour ça que ça te parle en fait.

Lucille : Et c'est la voix des gens qui nous dirigent aussi.

Thomas : Qui nous aident oui.

Lucille : Sinon, on ne dirait pas du tout : « on est là ».

Patrick : Quand même on a l'impression que c'est un endroit où il n'y a pas beaucoup de pente.

Lucille : Oui, et peut être que du coup, sans les voix, on aurait dit qu'on était plus aux sources ou... En fonction des endroits, oui.

Patrick : Par contre il y a quand même des « glouglous » là.

Lucille : Enfin je pense, sans la voix des gens je n'aurais pas dit que c'était là.

Philippe : Pourquoi tu as eu tout d'un coup cette notion d'abreuvoir, de bassin... ?

Patrick : Oui c'est parce qu'il y avait les quelque chose qui glougloute dans un... Mais pas cette fois-ci. A la deuxième écoute, on n'entend pas comme à la première.

Thomas : Et est-ce que c'est un bruit qui est peut-être un peu différent de tout ce qu'on a entendu avant ? Où on avait ces bruits blancs qu'on a entendu dans la première séquence : « schhhh » Non là, c'est vrai qu'on entend un peu autre chose. Quelque chose d'un peu plus cristallin.

Marie-Claude : Qui coule.

Patrick : Vraiment un bruit d'eau là.

[Écoute deuxième séquence - sixième extrait]

Lucille : On disait qu'on entendait des mini bruits de voitures mais je dirais plus camions en fait. Tu sais comme chez toi à la carrière.

Thomas : Bon, c'est trop beau pour être vrai hein.

Lucille : C'est ça ?

Thomas : Oui, oui c'est ça !

Benjamin : C'est des camions ?

Thomas : Oui, c'est des camions.

Benjamin : Au niveau du sol ?

Laurence : Ils traversaient au niveau du gué en fait.

Benjamin : Oui, sensation de largeur en tout cas.

JuL : Largeur de la vallée ?

Benjamin : Oui, largeur de la vallée.

Thomas : Non, c'est vrai que ça nous aide pas mal le coup des sons, qu'on entend, tout ce qui est à côté.

Patrick : Oui, c'est les sons d'à côté, à chaque fois qui nous ont fait trouver, hein.

Philippe : Moi je trouve que ce n'est que de l'eau.

Patrick : Sinon c'est que de l'eau.

Laurence : Oui mais peut-être que si on avait le bruit du petit ruisseau plus les camions, on dirait peut-être pas la carrière. Je n'en sais rien, je pose la question.

Benjamin : Oui, je pense que ça serait plus dur de localiser l'endroit déjà.

Patrick : Il n'y aurait pas les camions, moi je trouverais qu'il coule vite alors que c'est relativement calme à ce moment-là.

Benjamin : Au mois de juillet, ça coule !

Thomas : C'était en juin. Voilà, Tu parles des enregistrements qui ont été faits cet été en fait.

Philippe : Maintenant il n'y a plus rien mais il y a ces notions des discussions qu'on a eu, il y a ces notions de milieu ouvert, milieu fermé, d'éloignement et de pente des fois. Il y a les trois, la pente est beaucoup plus difficile à exprimer. Il n'y a plus la cascade. La cascade, la rivière : l'opposition.

»

Séquence n°3 :

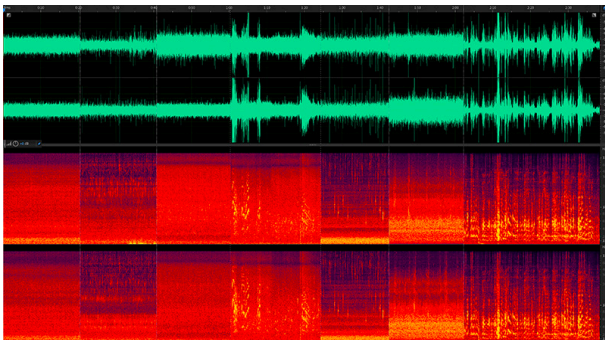
Autres sons d'eau dans la vallée

[Guide pour la discussion]

- Objectif : Quels sont les autres bruits de l'eau (plus infra ou éphémères) et leurs relations au Vénéon ?
- Déroulement en deux phases :
 - Écoute globale et réactions
 - Écoute détaillée (au casque) et discussion extrait par extrait
- Montage de la séquence :
 - (1) Ruissellet du glacier de la Pilate
 - (2) Gouttes dans le clapier
 - (3) Ruisseau à la Bérarde
 - (4) Plongeon des rafteurs
 - (5) Gouttes dans la fontaine
 - (6) Vagues
 - (7) Paroles (La Cordée)

[Écoute de la troisième séquence - 2 min 38 s.]

http://cressound.grenoble.archi.fr/son/rap091/AUSENVI_EER_sequence_3.mp3



Spectrogramme de la séquence 3

«

JuL : Petite précision, l'objectif premier n'est pas de repérer où c'est enregistré. L'idée c'est plus de vous écouter et de vous laisser ressortir les impressions, les imaginaires que ça peut vous susciter. A la fin on peut toujours vous dire, c'est ici ou c'est là mais ce n'est pas un jeu de devinette.

Thomas : Alors, qu'est-ce que vous avez entendu ?

Patrick : De l'eau.

Philippe : Pas que de l'eau.

Valérie : La deuxième, j'ai l'impression que c'est la machine à laver le linge qui se remplit mais avec le bruit amplifié.

Philippe : Vous y êtes déjà allé ?

Valérie : Non mais de l'entendre se remplir, ça me fait cette impression.

Marie-Claude : Oui c'est quelque chose qui se remplit.

Patrick : Ou qui se vide. Une bouteille.

Valérie : Une gourde ou... oui.

Benjamin : Le premier on avait... [il applaudit] un spectacle.

Patrick : Il y en a une où il y a quelque chose qui goutte. Comme un peu une cascade où il y a un petit bras à côté qui fait une gouttière.

Maude : Le cinquième j'ai l'impression de la turbine qu'on entendait avec à côté quelque chose qui gouttait.

Maude : Un ruissellement...

Marie-Claude : On a un bruit fort et un bruit doux à côté.

Lucille : Oui moi j'ai mis : robinet mal fermé.

Patrick : Un robinet mal fermé.

Benjamin : On aurait dit qu'il y avait quelqu'un qui nageait dans un plan d'eau aussi.

Lucille : Oui, moi pour la sixième j'ai mis pagaie, je crois. Une pagaie dans l'eau ou...

Valérie : Non la quatre, la quatre des gens qui y sont sur le Vénéon en train de... Soit sur une grosse bouée soit sur un canoë.

Patrick : Oui il y avait un raft.

Valérie : Oui un raft.

Philippe : Oui on a entendu « Sautez à droite ».

Maude : La pluie sur la troisième mais je l'ai déjà mis plusieurs fois la pluie.

Lucille : Moi aussi je l'ai mis plusieurs fois.

Benjamin : Oui, l'eau qui coule dans une faille et ça fait un goutte à goutte.

Patrick : Le deuxième ou le troisième ?

Benjamin : Plus le trois ou le cinq, oui.

Valérie : Enfin le trois, moi j'avais l'impression qu'en fait on entendait le torrent et puis peut-être à côté, un petit affluent qui se jette dedans.

Philippe : Il y a trois hydrophones là-dedans. C'est l'imaginaire mais j'ai bien aimé le coup de la machine à laver.

Thomas : Ah oui le coup de la machine à laver ou le...

Laurence : Robinet.

Thomas : La bouteille,

Patrick : La gourde ou quelque chose comme ça.

Laurence : la fontaine, la goutte,...

Philippe : C'est tout du truqué, hein, ou il y a beaucoup de truqué en tout cas.

JuL : Zéro truquage et ça vient tout de la vallée.

Lucille : Et il n'y a toujours pas de sous-l'eau ?

Thomas : Il n'y a pas de sous-l'eau.

Benjamin : C'est à la surface vraiment ?

Thomas : Oui, c'est des bruits d'eau de la vallée.

Philippe : c'est dans des bassins.

Patrick : Les bassins ont pratiquement plus d'eau ici donc...

Thomas : On peut peut-être les écouter un par un. Pour se rappeler.

[Écoute troisième séquence - premier extrait]

Lucille : Il y a deux voire trois sons différents : En fait, la rivière qui coule, mais plutôt calme avec quelques clapotis, là de temps en temps, quelque chose de plus sourd donc oui encore une fois une cascade, enfin quelque chose de plus lointain, de plus rapide du moins...

Laurence : Plus de débit ?

Lucille : Voilà, merci. Et en fait j'avais noté des pas, point d'interrogation, mais ils ont pas entendu, je crois.

Patrick : On dirait qu'à un moment il y a comme une grosse pierre dans le cours d'eau et de temps en temps, ça passe sur la grosse pierre.

Benjamin : là j'ai noté « spectacle » aussi.

Marie-Claude : Il y a un bruit mécanique un peu non ?

Thomas : Bah le clapotis, ça peut-être un peu aussi acoustique hein. Effectivement. Mais là, c'est vrai qu'on a peut-être un peu changé d'échelle par rapport à la rivière. On la regarde peut-être de moins loin. Ces effets-là, on parle de clapotis.

Philippe : Il y en a deux de rivières. Et peut-être deux petites.

Lucille : Et même, les deux sons très différentes.

JuL : Oui, oui, moi j'entends ce que tu dis. En fait, c'est, au pied du glacier de la Pilatte, il y a effectivement le gros torrent et puis des petites dérivations donc ça correspond un petit peu à ce qu'on dit. Ou ça clapote mais c'est un petit truc et un gros effectivement et puis ça clapote et c'est à peu près régulier, ça va avec les applaudissements, non ? On les entend bien. En gros, tout là haut, il y a un gros, gros débit et puis des petits ruisselets qui...

Thomas : Mais oui effectivement, c'est ça, c'est juste en-dessous du pic du refuge, avant la montée, après il y a un gros bras qui est très puissant, c'est le bruit sourd probablement et les applaudissements, c'est plus sur la roche.

JuL : Oui, d'autant que ça coule et puis il y a le morceau de falaise donc avec la réverbération.

Benjamin : Et du coup, cette histoire d'échos, là, tu... C'est perceptible ?

JuL : Je ne sais pas si certains l'auront plus ou moins perçu, ça me paraît complètement crédible. Après il faudrait vérifier mais techniquement quand on a une grosse surface lisse comme une falaise et puis le ruisseau qui coule, effectivement, on n'entend pas que le ruisseau mais aussi la falaise qui renvoie. Enfin, si vous l'avez entendu, ça ne m'étonne pas mais faudrait aller vérifier pour être sûr.

[Écoute de la troisième séquence - deuxième extrait]

Valérie : Moi c'est mon effet de machine à laver qui se remplit mais en amplifié quoi.

Patrick : Une petite cascade qui coule dans une vasque ou un truc comme ça.

Maude : Non, moi je dirais une fontaine.

Marie-Claude : Mais qui coule dans quelque chose mais qui continue à couler après.

Patrick : Et qui continue à couler après. Un peu comme en dessous du moulin de « Champéran », ça coule un peu comme ça.

Marie-Claude : ça marque une pause mais ça continue à couler, ça ne remplit pas quelque chose définitivement, ça continue après.

Patrick : Et ça résonne donc c'est quelque chose d'un peu creux quand même.

Marie-Claude : Oui.

Thomas : Ah c'est l'effet peut-être machine à laver ou « glouglou ».

Philippe : Moi j'ai cru que tu nous piégeais avec une hydrophonie sans cailloux là.

Thomas : Non. Mais ça ressemble un peu à ce type de bruit.

Benjamin : ça fait le même bruit quand je pisse dans le Vénéon.

Thomas : Il y a un bruit un peu sourd effectivement de résonance qui fait... Enfin c'est dans les pierres, dans le Pierrier.

JuL : Oui alors c'est le grand Pierrier en dessous du Carrelet où il y a effectivement des petits ruisselets qui sont dans les cailloux et donc il y a moyen d'aller mettre les micros dans les cailloux pour enregistrer, ce que vous disiez, la réverbération, puis le petit pipi, on est au plus près du cailloux et en même temps, en arrière-fond on a toujours la machine à laver qui tourne. Mais beaucoup plus loin.

[Écoute de la troisième séquence - troisième extrait]

Maude : Moi j'avais l'impression d'avoir le torrent, enfin le torrent puis un petit affluent qui vient se mettre par-dessus.

Lucille : Moi j'avais la pluie là. Sur l'eau bien sûr.

JuL : La pluie sur l'eau ?

Lucille : Oui.

Patrick : C'est plus banal comme enregistrement par rapport aux autres. Un peu d'eau. On n'a pas de... Il n'y a pas de relief. Il n'y a pas...

Marie-Claude : C'est tranquille, c'est relativement tranquille là.

Philippe : Mais il n'y a pas du caillou dedans ?

Thomas : Non.

Lucille : Il n'y a pas de choses qui surprennent en fait.

Patrick : C'est de la musique d'aéroport un peu quoi.

Thomas : Non en plus c'est un peu vrai hein. C'est un ruisseau. Le ruisseau au niveau de la Bérarde.

JuL : Oui au-dessus de la Bérarde, le petit ruisseau qui traverse le chemin.

[Écoute de la troisième séquence - quatrième extrait]

Patrick : Il y en a clairement un qui tombe à l'eau.

Maude : Là c'est la séquence de rafting.

Benjamin : Oui, je peux localiser où c'est, je pense.

Patrick : C'est sous la cascade non ? On l'entend le bruit de la cascade quand même.

Benjamin : Oui. La rive gauche du Vénéon ?

Thomas : Oui.

Dorine : Le saut du caillou.

JuL : C'est un saut spécial à un certain endroit, à un certain caillou ?

Benjamin : Il n'y a pas beaucoup d'endroits pour sauter dans la rivière.

JuL : Donc il y en a un que vous avez repéré et que vous faites systématiquement ?

Benjamin : Oui.

Philippe : Et les pingouins, ils font plus de bruit que la rivière hein.

Patrick : Et du coup on n'entend plus la rivière peut-être. Ça fait un bruit parasite et on est attiré par le son des personnes et on n'entend plus la rivière.

Anthony : et eux ils ont besoins de s'entendre aussi entre eux. Ils sont obligés quand même.

Thomas : Oui c'est ça ! Bon ils ne discutent pas calmement non plus. Là on peut avoir un peu une idée du rapport entre la discussion et le bruit de la rivière. On est obligé de crier pour s'entendre.

Philippe : Où tu étais ?

JuL : Sur le caillou.

Philippe : Et donc quand ils disent : « plus à droite, à gauche ! » Ils ne sont pas dans un bateau ?

JuL : Non, ils sont sur le bord en train de crier à celui qui descend. Donc ce rapport entre les gens qui ont quand même besoin de crier par rapport au volume de la rivière.

Thomas : Mais il y a une petite anecdote aussi. Enfin par rapport au bruit des gens qui sont à la cascade et le bruit que fait la cascade : il paraît que quand il y en a un qui est tout en haut, là, il n'entend plus que les rafteurs qui sont à la cascade.

JuL : Oui. Gaël, c'est un gars qui habite au village à Lanchâtra, oui. Et il entend les voix, oui.

Anthony : Bon et puis ce n'est pas seulement s'entendre, c'est qu'ils s'amuse aussi. Ils sont là, ça donne envie de crier...

Thomas : Ah, oui, oui, oui, ils s'amuse. C'est sûr.

JuL : Rien à rajouter ? Alors, la séquence mystère.

[Écoute de la troisième séquence - cinquième extrait]

Valérie : C'est rythmé.

Patrick : c'est un petit ruisseau avec de la mousse et puis une goutte de mousse dans...

Lucille : Oui qui s'égoutte, oui.

Dorine : Une fuite d'eau.

Laurence : Une fuite ?

Thomas : Une fuite dans la montagne.

Philippe : Ou alors c'est un captage avec une fuite.

Benjamin : Oui l'eau qui ruissèle entre une faille et puis des...

Thomas : Une goutte.

Gérard : Oui on dirait un petit moulin, oui.

Thomas : Un petit moulin ?

Benjamin : Ah oui.

Philippe : C'est régulier, oui, c'est bien.

Laurence : Moi, ce que je trouve curieux, c'est le gros... Il y a quand même un gros son derrière.

Maude : Oui, moi je dis que c'est la turbine et puis il y a peut-être, quelque part, de l'eau qui goutte.

Laurence : C'est un robinet mal fermé dans...

Benjamin : C'est une fuite à Pont-Escoffier.

Valérie : Oui un robinet mal fermé.

Thomas : Oui. Après, ce à quoi il faut faire attention c'est que... Effectivement les niveaux de bruits qu'on entend ne sont pas forcément réalistes donc la goutte d'eau elle ne fait pas autant de bruit et le bruit grave, il n'est pas aussi fort que ça. En vrai, donc on est peut-être en avant. Mais le bruit grave, c'est la rivière, effectivement mais on est un peu loin... Mais c'est comme avec les oiseaux, tout à l'heure. Et puis il y a effectivement une goutte qui tombe régulièrement. C'est ça l'effet moulin ? J'ai interprété ça comme ça.

Gérard : Oui.

Valérie : Oui.

Jul : Oui alors effectivement, c'est une petite source

qui se trouve un peu au-dessus de la Bérarde. Il y a un petit robinet, avec un petit verre aussi d'ailleurs, qui tombe dans un bac. Mais il n'y a pas de trafiquage, je veux dire électronique, pour faire ressortir la goutte, le seul truc c'est que quand on met un micro à deux centimètres d'une goutte, tout le reste paraît beaucoup plus loin.

Marie-Claude : Ah oui !

Valérie : Ah oui d'accord.

Dorine : C'est avec la petite tasse. J'en étais sûr de ça mais... D'accord.

Benjamin : Oui.

Jul : Voilà, avec la petite tasse. Et en fait il y a un fond d'eau au fond de cette bassine au centre. C'est ça qui fait... C'est la résonance de la bassine qui fait que le Vénéon derrière, il a l'air trafiqué, il a l'air hydrophonique un petit peu ? Simplement parce qu'il est entendu dans un cube grand comme ça. (50x50 cm)

Marie-Claude : A gauche en montant aux Carrelets, là ?

Dorine : Oui. C'est pour boire en fait, c'est pour que les gens puissent boire avec la tasse.

Marie-Claude : Donc c'est la goutte qui tombe dans la tasse ?

Maude : Non, dans un petit bassin qui recueille l'eau, oui.

Dorine : Une sorte de petit bassin.

Marie-Claude : Et au loin, vraiment j'entendais que les... J'étais captée par ça. Je n'entendais pas du tout le bruit sourd à côté.

[Écoute de la troisième séquence - sixième extrait]

Patrick : C'est quelqu'un qui rame.

Dorine : Là tu joues, oui, tu joues peut-être plus avec...

Maude : Je ne sais pas moi, j'ai presque l'impression

que c'était au même endroit mais que vous avez pris... Il y a peut-être un trop plein de cette petite bassine et vous avez pris le son en bas de ce trop-plein.

JuL : c'est quoi qui vous fait penser... ?

Maude : Bah parce qu'on entend le même bruit de fond du Vénéon, et puis au lieu d'avoir cette impression de gouttelettes qui tombent, on a simplement l'impression que c'est un trop plein qui déborde mais de façon plus rapide que la petite goutte d'eau qui tombe.

Dorine : Le fait que ça soit régulier, on a l'impression que c'est créé. En fait.

Patrick : ça peut être un siphon aussi. Ça se remplit et « glouop » ça se vide, ça se remplit, « glouop », « glouop ».

Maude : Oui, c'est l'histoire du trop-plein, oui.

Patrick : Oui, un trop plein. Sinon c'est une pagaie, bêtement.

Lucille : Oui c'est ça. Une pagaie.

Philippe : Une pagaie et de l'eau, oui.

Benjamin : Oui moi je voyais un nageur, oui.

Philippe : Un nageur, oui.

Lucille : ça fait plus de bruit un nageur.

Thomas : Déjà vous êtes tous, un peu tous d'accord, j'ai l'impression, sur le niveau... le type de bruit que c'est. Un bruit de surface, de vague.

Philippe : La rivière est calme à côté.

Benjamin : Enfin, il y a quelqu'un qui se déplace, quoi, sur l'eau en tout cas. Ou dans l'eau. Sur un endroit calme aussi.

Philippe : Oui c'est très calme, là.

JuL : C'est vrai que tu viens de sortir un mot qu'on n'avait encore pas entendu, c'est le mot « vague »

qu'on entend dans cet extrait-là. Enfin ça peut être « pagaie », ça peut être « siphon » mais effectivement il y a cette notion de vague qu'on n'entend pas forcément beaucoup dans le Vénéon. Au niveau sonore en tout cas.

Benjamin : Moi, au niveau sonore, je n'arrive pas à qualifier de règles, non, enfin...

JuL : Non mais je suis en train de penser que toi qui pagaies régulièrement, est-ce-que tu imagines ce genre de sons quand tu en es en train de...

Benjamin : Oui, alors pas sur le Vénéon, mais sur d'autres rivières plus calmes. On entend bien ces moments où on plante la pagaie dans l'eau et puis quand on la sort, quoi.

Laurence : Et pas sur le Vénéon ?

Benjamin : Non. Trop de bruit à côté, oui.

Philippe : C'est une pagaie pour avancer, pas une pagaie pour freiner ?

Benjamin : C'est ça oui. Mais dans les deux cas, tu entends la pagaie qui rentre dans l'eau et qui sort.

Philippe : Ou la brasse.

Benjamin : Oui, oui mais moi je voyais bien la brasse.

Lucille : Je trouve c'est trop...pas assez fort pour quelqu'un qui fait de la brasse quoi. Très, très, très doucement quoi.

Philippe : Oui il est calme.

Lucille : Non, il ne faut pas qu'on l'entende. Mais bon peut-être. Quand on pousse l'eau, c'est quand même plus... de bruit.

Thomas : C'est plutôt un... C'est humain quoi comme tu disais.

Philippe : C'est une bête.

Laurence : C'est généré.

Philippe : Il va nous sortir une loutre.

Benjamin : Ou un canard, je ne sais pas, qui se déplace dans l'eau et du coup c'est comme...

Philippe : Oui, ça pourrait être une bestiole ?

Patrick : C'est trop régulier pour être une bestiole.

Laurence : Ah oui, il y en a ?

Benjamin : Oui, il y en a. Au plan du lac : des canards.

Patrick : Il y a beaucoup de choses au bord.

Philippe : Ça peut être un héron aussi.

Benjamin : Oui, ça peut être un héron aussi, oui. Dans la montée du barrage, ils sont. Ou alors, ça fait deux ans qu'ils y sont plus mais ils y étaient pendant pas mal d'années.

Dorine : Oui mais c'est... C'est un bruit... Je ne l'avais pas entendu donc je suis comme vous. Moi j'ai plus l'impression que c'est un bruit de surface, quand même, alors que le canard, c'est dans l'eau, quoi. Tu vois, ses pattes elles... Et quand il se déplace il ne fait pas des vagues derrière lui non plus, quoi. Donc je ne sais pas, non, moi je reste vraiment sur l'idée que tu t'es amusé à bouger l'eau.

Patrick : C'est quelque chose qui tape l'eau.

Lucille : Oui voilà. Je l'aurais plus vu comme ça.

Dorine : Oui ou c'est peut-être juste sur le bord de... Je ne sais pas, peut-être vers la cascade, il y a l'eau qui vient taper comme ça puis qui revient.

JuL : Oui, ça ferait des vagues sur le bord. Bon pas d'autres idées, évocations, commentaires ? Je crois qu'on a fait pas mal le tour mais c'est normal que vous ne puissiez pas trouver d'où ça vient parce que c'est beaucoup plus bas que chez vous. C'est vers les Ugiers, et comme ça traverse la forêt, c'est assez plat à cet endroit-là. Il y a pas mal de débit, il y a pas mal de gros cailloux et, toujours pareil, quand on met les micros très près des cailloux, voire entre les cailloux, on se rend

compte que c'est eux qui font ces pagaiements, ces brassages, ces trucs de canards, c'est des petits tourbillons dans et entre les cailloux.

Laurence : Qui font des vagues ?

JuL : Qui font des micros vagues. Après il faut aller y mettre l'oreille à trois centimètres pour les entendre. Mais voilà, c'est pas un animal, c'est pas une bestiole, c'est des tourbillons du Vénéon dans les cailloux.

Guillaume : C'est possible de réécouter ?

JuL : Bien sûr.

[Ré-écoute du sixième extrait]

Anthony : Et du coup là où il y a un artifice, quand même, JuL, c'est que jamais on n'entend ça, à l'oreille.

Philippe : Oui c'était ça la question...

Marie-Claude : Mais il y a combien de micros, là ?

JuL : Il y a deux petits micros qui sont de chaque côté d'un caillou en fait. Effectivement, c'est un artifice comme dit Anthony, ce n'est pas tous les jours qu'on va mettre son oreille de chaque côté d'un caillou.

Patrick : Moi ça me va très bien comme concept.

JuL : Voilà il y a des petits cailloux et puis... C'est le caillou, lui-même qui enregistre, quelque part.

Marie-Claude : Et sur un côté, ça fait écho du torrent.

JuL : Sur son ensemble je pense.

Thomas : Oui, le bruit de fond qui est derrière. C'est le torrent qu'on entend au loin en fait. En fait on est tellement proche de la vague que le torrent nous paraît loin. Parce que c'est comme si on avait l'oreille collée à...

Lucille : Au caillou.

Marie-Claude : Donc l'un des deux micros enregistre le bruit fin et l'autre...

JuL : Non, non, les deux enregistrent le petit « glouglou » mais enregistrent en même temps le gros Vénéon qui est derrière. C'est juste une question de premier plan et de rapprochement et d'arrière-plan.

Philippe : Je suis troublé alors, pour prolonger ce que disait Anthony, dans quelle situation est-ce qu'on se trouve abusé par ce genre chose ? On est en train de faire un microscope à un endroit, dans quelle situation est-ce que cela peut arriver, ça ? De se faire coincer par un bruit proche, pas forcément dans une rivière, mais...

Anthony : Pas forcément coïncé, mais quand tu essayes d'écouter quelque chose précisément, je ne sais pas, par exemple quand tu as une fuite d'eau chez toi ou un truc comme ça.

Thomas : Ou quand tu cherches ton téléphone.

Laurence : Oui, moi je pense que c'est assez courant, d'être concentré sur un truc qui est assez près et du coup que tout le reste passe complètement en...

Philippe : Oui mais de ne pas s'apercevoir que c'est quelque chose de près et de l'intégrer, là on essayait de voir le nageur alors que...

Laurence : alors qu'en fait c'était une gouttelette.

Lucille : On a été trompé par la distance d'écoute, quoi.

Maude : Il était difficile.

Philippe : Oui.

Anthony : Oui mais ce n'est pas grave puisqu'il y avait toute la notion de mouvements, de vagues... enfin elle était complètement là dans tous les commentaires.

Laurence : C'est un problème d'échelle en fait. On s'est trompé d'échelle mais pas de phénomène. Enfin pas de ce qui se passe, quoi.

Dorine : En même temps heureusement, c'est normal qu'on se soit trompé d'échelle vu que ce n'est pas naturel d'aller se mettre la tête entre deux cailloux.

Jérémie : Mais c'est vrai que ça fait quand même très humain comme son. Enfin, même avec l'explication, même après avoir levé le voile, ça reste quand même un son où, je ne sais pas, on pourrait imaginer que c'est un être humain qui fait ça.

Philippe : C'est marrant quand même.

JuL : C'est extraordinaire, tout ce que vous racontez. Enfin je ne sais pas, en vous écoutant tous, ça confirme des hypothèses que je n'aurais pas osé formuler. Je ne sais pas si je vous donne la réponse, enfin la confirmation maintenant et on passe à autre ou plus tard, après l'apéro, peut-être.

Laurence : Si c'est une hypothèse que tu n'osais pas formuler, il faut peut-être attendre après l'apéro, ça vaudrait mieux.

JuL : Ah oui non mais quand j'entends toutes les réponses, je me dis « Oulàlà ! ». On écoute la dernière, peut-être.

[Écoute de la troisième séquence - septième extrait]

Laurence : Bon, vous n'aurez pas trop de problèmes à localiser cet extrait.

Dorine : Allez Marie, parle.

Marie-Claude : Non ben là, au plan du lac. A la base, non ?

Laurence : Non, ça pourrait mais ce n'est pas à la base.

Patrick : C'est aux granges, non ?

Laurence : Non.

Lucille : Ce n'est pas là à la Cordée ? C'est là à la Cordée ?

Philippe : Bien sûr.

Laurence : C'est la Cordée, devant, à l'apéro cet été.

Marie-Claude : Ah bon, ben alors...

Dorine : Ben Marie !

Philippe : Il y a un bruit continu, là.

Patrick : Il y a un bruit continu mais c'est peut-être les voitures qui passent sur la route.

Philippe : Non c'est beaucoup plus « Vvvvvvv ».

Laurence : Oui mais il y a de la musique derrière.

Lucille : Oui il y a de la musique.

Marie-Claude : Mais la musique pourtant on n'a pas de musique...

Thomas : Ils mettent la voiture à côté avec l'autoradio.

Marie-Claude : Ah. Mais on n'a pas de musique autrement. C'est ça on entendait un peu de musique en fond, oui.

Laure : C'était l'immeuble en face.

Marie-Claude : J'ai cru que c'était enregistré en bas. On reconnaît les voix mais je croyais que c'était en bas.

Philippe : Mais il n'y a pas que la musique, il y a un son continu, un « Tuuuuuu ».

Benjamin : Je n'ai pas fait gaffe au son qu'il y avait derrière. Je n'ai pas prêté attention. J'écoutais les conversations.

Philippe : on a tendance à essayer de deviner ce qu'il y a derrière.

Patrick : On a du mal à analyser deux sons mélangés, hein ? Il y en a un qui emporte et puis on n'écoute plus autres.

Philippe : Surtout parce que chaque fois, ils parlent à deux en même temps. Chacun donne son idée et ils ne s'écoutent pas.

Guillaume : On peut le réécouter, juste si c'est pas...

[Ré-écoute du septième extrait]

Patrick : On ne saurait pas où c'est, moi je dirais : « On est en Bretagne », on entend un son de biniou derrière, c'est des gars qui sont sur un port en train de boire un canon.

Lucille : J'ai dit c'est la cornemuse moi.

Patrick : Oui ou de la cornemuse.

Laurence : Oui, oui ça a un son assez... Guillaume ? Je ne sais pas, tu voulais réécouter donc...

Guillaume : Non, non, je pensais qu'il y avait autre chose derrière mais ce n'est pas forcément... Je ne suis pas sûr que ça soit vraiment perceptible en fait. Si on entend une cascade ou quelque chose comme ça derrière ou c'est...

Maude : Il y a des gens qui parlent derrière.

Patrick : Je n'ai pas l'impression, non. C'est de la musique qu'on entend, hein.

Laurence : C'est possible qu'on entende la cascade.

Patrick : La première fois je n'ai pas entendu non plus.

JuL : C'est pas complètement impossible.

Benjamin : On l'entend un petit peu.

Thomas : C'est possible, je pense quand on est devant la Cordée.

Patrick : Oui on l'entend quand même.

Thomas : Parce que... Il y a des endroits où on ne l'entend pas le Vénéon ?

Dorine : A l'Érette ? Non ? En haut de l'Érette ?

Patrick : Oh si à l'Érette on l'entend.

Benjamin : À l'Érette, on entend la cascade.

Patrick : Au pré peut-être pas trop.

Guillaume : Après, dans la montagne, il y a des endroits où on n'entend pas. Le « pâte à sel » par exemple.

Dorine : Oui ou au Châtèleret aussi, t'entends pas.

Thomas : Quand tu es très haut quoi.

Benjamin : Oui.

Thomas : Dans les maisons aussi, peut-être. Je ne sais pas.

Benjamin : L'hiver, aussi.

Patrick : Oui l'hiver en janvier, février, mars. Beaucoup moins. En fait c'est pas le Vénéon qu'on entend ici, c'est la cascade.

Marie-Claude : C'est la cascade parce que le Vénéon, on l'entend pas. Non.

JuL : Et la cascade, vous disiez, qu'elle gèle en hiver, c'est ça ?

Patrick : Oui elle gèle de janvier à mars elle ne coule plus. Et donc là on entend la centrale. Elle fait : « Bzzzzzzzz ».

Valérie : Oui, on entend la turbine, oui.

Marie-Claude : Oui. Mais là la centrale déjà on l'entend bien. Maintenant qu'il y a moins d'arbres et tout, rien qu'en allant aux poubelles, on entend bien le bruit de la centrale en bas.

Patrick : On entend le bruit des turbines. Le vrombissement des alternateurs.

Benjamin : A Près-clos on entend moins l'eau.

Patrick : À Près-Clos on n'entend pas grand-chose.

Benjamin : C'est un endroit assez calme, oui.

Patrick : Très calme, il n'y a pas de cascade. C'est déjà loin.

Anthony : Mais en fait ce qu'ils se disaient dans

l'extrait, c'était complètement l'inverse c'est-à-dire que on peut être tout au bord du Vénéon et puis ne plus l'entendre. Et ça, ça vous parle aussi ou... ?

Patrick : Ah bah, oui on avait un vieux, Claude Turc, il dormait au pied du Vénéon aux granges. Et il n'entendait plus la cascade. Et quand il descendait à Grenoble, il couchait chez Janine qui est dans un quartier particulièrement calme de Grenoble, il ne pouvait pas dormir parce qu'il y avait trop de bruit. Et il habitait au pied de la cascade, hein, carrément !

Marie-Claude : Ça lui manquait. Mais il y a des personnes que la cascade gêne ici. Il y en a qui ne peuvent pas dormir les premiers jours en arrivant là, la fenêtre ouverte. A cause de la cascade.

Thomas : Et puis, ils s'habituent ou... ?

Marie-Claude : Après on s'habitue, oui.

Dorine : Et après tu dors trop bien.

Marie-Claude : Mais eux, ce qu'ils disaient dans l'extrait, c'est qu'il y en avait qui l'entendaient bien la cascade mais ils ne parlaient jamais du Vénéon, ils parlaient de la cascade. Dans l'extrait, là.

Thomas : Oui, après je pense que c'est un peu des bruits du même type entre Vénéon et cascade.

Marie-Claude : Oui, eux ils parlent du Vénéon mais ils entendaient cascade, le bruit de la cascade, si ça les gênait ou pas. Moi je pense qu'on s'habitue après au bruit.

Philippe : Franchement, dans cet extrait, vous avez écouté ce que racontaient les gens ?

Anthony : Oui, Occasionnellement, oui.

Philippe : Moi non, justement, je n'écoutais pas ce qu'ils racontaient, j'essayais de chercher les sons qu'il y avait dedans, peu importe qu'il y avait des gens qui me gênaient au milieu, c'est tout mais...

Laurence : T'es pas hydrologue pour rien, toi, hein ?

Benjamin : Si, il y en a un, pour faire la sieste, il est obligé de fermer la fenêtre.

Marie-Claude : Pour pas entendre la cascade ?

Anthony : Mais moi ça me permet de rebondir sur quelque chose qui est beaucoup revenu... Enfin qui est revenu à plusieurs reprises dans tous les entretiens qu'on a pu faire avec les personnes ici et à plusieurs reprises, j'ai entendu : « Oui moi le Vénéon ce n'est pas un bruit, moi le Vénéon ça me berce. ». Alors je voulais savoir si c'était une expression qui vous parlait ?

Valérie : Le Vénéon, enfin nous, là-haut, on ne l'entend pas. Mais on entend la cascade et puis on l'entend encore, si on fait attention, quand on regarde la cascade. Mais si on ne la regarde pas et que le vent n'est pas porteur, je ne l'entends plus.

Patrick : Quand on travaille dans le jardin, on ne l'entend pas. Pourtant elle y est mais on ne l'entend pas.

Valérie : Oui sauf si le vent est porteur. Mais par contre... Enfin moi je l'entend quand je la regarde.

Patrick : Oui si on la regarde on l'entend oui, si on ne la regarde pas, on ne l'entend pas.

Guillaume : Sur le secteur Saint-Christophe-Prés-Clos, effectivement la cascade est prédominante sur le Vénéon. Après quand on s'écarte de ce secteur-là, tout ce qui est Prés-clos-la-Bérarde et en-dessous, en-dessous de Saint-Christophe, effectivement, le Vénéon redevient un bruit plus puissant et on l'entend peut-être plus. Mais sur le secteur Saint-Christophe-Prés-Clos, à mon avis, c'est la cascade.

Thomas : Mais vous voyez une différence entre cette cascade et le Vénéon ?

Patrick : Oh oui c'est un bruit particulier la cascade. C'est le bruit d'une douche. Ce n'est pas un « glouglou » de torrent, c'est un bruit de douche.

Valérie : Oh oui, c'est un élément particulier. Oui une douche. Oui, c'est une masse d'eau qui coule.

Thomas : Pour revenir à la question de berceuse : est-ce que la cascade, ça pourrait être une berceuse ?

Patrick : Non, moi je ne dirais pas que ça berce.

Dorine : Alors que le Vénéon si.

Marie-Claude : Oui le Vénéon, plus.

Patrick : C'est un bruit de fond, ça fait partie de l'image sonore de Saint-Christophe. Comme les cloches, comme... La preuve quand les cloches ont changé de rythme, ça n'allait plus hein.

Marie-Claude : Oui, c'est vrai. Oui, oui, c'est vrai.

Patrick : Ah oui, oui, en fait, il y avait deux dixièmes de secondes entre les coups qui sonnent les heures, ça a suffi et puis on a inversé la grosse cloche et la petite cloche et ça faisait plus le même son et ça a perturbé un peu tout le monde, hein. Quand on demandait aux gens : « Oui, ça a changé... ».

Marie-Claude : Puis c'était plus aigü et il y avait une espèce de bruit après, un peu.

Jérémy : Et là vous parlez d'un moment où sur les cloches qui ont changé vous vous êtes rendus compte du changement donc elles sont réapparues en fait...?

Patrick : Et on les a fait remettre comme elles étaient avant, à peu près, oui.

Jérémy : Est-ce que ça arrive que la cascade justement change pour une raison...?

Valérie : Oui, les jours de pluie, effectivement, elle est beaucoup plus forte.

Patrick : Les jours de pluie, elle fait un bruit d'enfer, hein.

Marie-Claude : C'est le débit qui n'est pas le même.

Patrick : Elle fait un bruit terrifiant parce qu'en plus, il y a les pierres qui roulent dedans à ce moment-là. Et en général c'est plein de brume et tout donc on ne la voit pas mais on l'entend faire du bruit.

Thomas : Ah oui, vous ne la voyez pas ?

Philippe : Or le débit, les conditions

atmosphériques, vous les sentez dans les sons ou non ? Il y a du brouillard, il y a de la pluie, il y a du vent... Le vent, oui, je pense que c'est venu plusieurs fois.

Patrick : Le vent oui.

Valérie : Le vent oui. Quand il vient du vallon de la Selle. Mais on l'entend quand même.

Patrick : Mais avec le vent c'est surtout qu'on la voit. Parce qu'elle bouge, hein, quand il y a du vent, elle se déplace, deux-trois mètres à droite, deux-trois mètres à gauche.

Philippe : Vous êtes chez vous, vous ne voyez pas la cascade mais vous entendez : « Tiens aujourd'hui, il y a du vent. ».

Patrick : Ah oui.

Benjamin : Oui. Et puis, peut-être même, hier il a plu et elle est plus grosse quoi.

Marie-Claude : Mais dans une ambiance plus brumeuse, elle... Le bruit est plus sourd.

Patrick : Oui plus... Comme quand il neige, aussi, hein. Quand c'est enneigé autour, là, comme ce matin, c'est vrai qu'on ne l'entend pas pareil, oui. Elle est plus floconneuse, elle est plus...

Philippe : Floconneuse... Bercé...

Patrick : Mais « bercé » je ne dirais pas que ça berce, moi, non. Ça fait...

Laurence : Dorine, tout à l'heure, tu disais que... Tu as dit : « on dort super bien, du coup ».

Dorine : Ah mais moi je dors super bien quand je dors en bas, hein. Oui, c'est vraiment le truc de bercer, quoi. Et... Oui, je n'arrive pas trop à expliquer pourquoi. Mais c'est toujours un endroit où je dors bien.

Laurence : Et la cascade, par contre, non.

Dorine : Bah non mais moi, je n'entends pas la cascade, quand on est en bas, c'est le Vénéon. Du

coup, ça berce vraiment, je trouve. Après, on entend les variables, voilà, de débit quoi. On sait si il est gros ou pas, le matin. Mais après je dors toujours très bien.

Thomas : Oui, il y a peut-être un effet aussi de n'entendre que ça, finalement et il n'y a pas de bruit qui perturbe.

Dorine : Oui mais par-contre, j'ai habité cinq ans au pont de Catane, à Grenoble, à côté de la rocade, je dormais trop mal. Et pourtant c'est les mêmes... De ce que tu dis, c'est les mêmes sons... Mais c'est moins agréable.

Thomas : Oui ce n'est pas tout à fait les mêmes. Moi aussi, j'ai habité à côté d'une route, je dormais très mal aussi mais parce que des fois t'entends des camions passer, des fois t'entends des voitures. Enfin ce n'est pas régulier comme, je pense, peut l'être le Vénéon.

Philippe : On s'endort plus facilement dans un train qui roule que dans un train qui est arrêté.

Lucille : Oui. Moi, ce que j'entends, enfin j'ai l'impression, c'est qu'en fait, on s'acclimite, on s'habitue uniquement à un bruit qui berce ou qui devient comme une berceuse : que ce soit le Vénéon, que ce soit la cascade mais que dès qu'il y a une modification, c'est ça qu'on perçoit. Comme les cloches, si vous dites : « On ne les entend plus », et le jour où elles changent, là on les entend mieux.

Patrick : Effectivement, on les entend de nouveau.

Dorine : Oui, il faut réadapter son oreille à chaque fois, en fait.

Lucille : Voilà, c'est qu'une habitude, une acclimatation, si je peux appeler ça comme ça, voilà, un son et voilà, comme près d'une route, s'il y a un camion ou quelque chose de plus fort qui passe, bah on l'entend. Mais... Question d'habitude. J'ai l'impression.

Laurence : Quand ça brise l'habitude, là on le remarque.

Lucille : Comme on s'est habitué à un train, ou à

tout, enfin, quand on habite près d'une gare. On dit : « Bah je ne l'entend plus. ». Parce qu'en fait, on l'entend mais on s'y fait, on n'y prête plus attention, je pense.

Anthony : Oui mais du coup ça veut dire qu'il y a peut-être plus qu'une habitude, qu'il y a aussi une forme de...

Dorine : D'association... ?

Anthony : D'attention à son environnement au sens d'amour de cet environnement, d'être bien dans cet environnement-là et que le son est un des éléments de cet environnement qu'on aime.

Lucille : Oui, j'allais dire l'inverse parce qu'on, je ne sais pas, on ne sélectionne pas des sons, enfin le cerveau ne les entend plus parce qu'ils sont trop réguliers, enfin trop fréquents ou... On fait abstraction de ça parce c'est trop courant. C'est vrai ? Plutôt ?

Thomas : Je ne sais pas, vous n'avez jamais entendu, dans la vallée quelqu'un qui parle, qui dit : « Ah, ces bruits-là, j'en peux plus, ça fait dix ans que j'habite là. ».

Benjamin : Non, pas au bout de dix ans. Au bout de deux jours, oui.

Laurence : Oui des gens qui disent : « C'est insupportable, je ne peux pas rester. » ?

Dorine : Oui. Qu'ont pas dormi.

Valérie : Et après il y a peut-être l'effet de l'altitude aussi quand on n'est pas habitué, donc... Il y a peut-être un double... Voilà, ça peut être autre chose aussi.

Patrick : Mais je pense qu'au bout d'un moment, le bruit du Vénéon n'est plus signifiant pour nous donc on l'élimine et il est là mais on l'élimine pour entendre le reste et...

Dorine : Oui, on se focalise peut-être justement. Vu qu'il est fort aussi, on doit prêter attention à... aux personnes qui parlent et donc on est plus aiguë sur d'autres choses plutôt que sur le torrent, comme

on revient sur les trucs où on prêtait plus attention à certains bruits. Vu qu'il prend beaucoup de place. C'est peut-être ça en fait.

Thomas : Et ça vous a fait bizarre les bruits qu'on vous a montré ? Je ne sais pas, de la cascade ou par exemple, enfin ce bruit du lac, du Vénéon. Est-ce que ça vous a... Vous l'avez reconnu ou pas ?

Patrick : Pour moi, ils m'ont tous paru très fort. Même si c'était les vrais sons, même si c'est des vrais niveaux. Dans la vie de tous les jours, je ne le sens pas comme ça.

Philippe : Est-ce qu'on apprécierait le paysage ? Là on dit : « On accepte ce bruit, moi je vois qu'on accepte ce bruit parce que ça fait partie de ce qu'il y a tout autour. » Est-ce qu'on verrait le paysage, on l'apprécierait de la même façon s'il était sans bruit ?

Lucille : On le connaîtrait sans bruit donc on l'apprécierait sans bruit.

Patrick : Et l'hiver, il est sans bruit et on l'apprécie aussi.

Anthony : Oui mais j'avais l'impression, dans ce que vous disiez, que l'hiver finalement, vous entendiez la turbine et j'avais l'air de comprendre que vous préféreriez entendre la cascade, finalement, non ?

Patrick : Bah la turbine est beaucoup moins forte quand même.

Valérie : Disons que c'est un « ronron » plus régulier mais si on le compare à la cascade, oui il y a quand même une différence. Deux amplitudes quoi en fonction du débit, du vent...

Jérémy : Et ça vous est déjà arrivé, en randonnée, ou en voyage, de passer quelque part et de vous dire : « Ah ça, ça me rappelle le Vénéon. » ? C'est peut-être anecdotique si ça se trouve...

Valérie : Non.

Patrick : Non, moi, je dirais non.

Benjamin : En naviguant sur d'autres rivières, moi j'ai du mal dire que c'est le Vénéon. Je peux parler du mouvement d'eau ou une personne qui nagerait sur

un endroit calme mais pas forcément dire que ça va être à cet endroit-là, quoi.

Anthony : ça pourrait être ailleurs, quoi.

Thomas : Oui tu reconnais un type de bruit, ou...

Benjamin : Oui voilà.

Marie-Claude : Ah tu pourrais te dire que c'est ailleurs que sur le Vénéon ?

Benjamin : Oui si... Enfin si on n'était pas obligé de parler du Vénéon, oui... Enfin, je ne sais pas, hein, c'est comme ça que je le vois.

Thomas : Bah, oui moi je le vois un peu comme ça aussi et puis je fais pas mal d'écoute acoustique, en plus sous l'eau. Et les bruits sont un peu différents, mais c'est pareil, on peut reconnaître plus des types de rivières et se dire : « moi voilà cette rivière je la sens bien, c'est plus un grand fleuve ou un torrent, enfin je... » Voilà, à l'écoute, au bruit qu'il fait depuis l'intérieur, c'est pareil je peux reconnaître. Par contre, dire c'est le Vénéon plutôt que la Romanche...

Patrick : Et, est-ce qu'on peut reconnaître les types de roche de la rivière : une rivière où c'est des schistes, une rivière où c'est des granules comme ici, est-ce qu'on sent une différence ?

JuL : Eh bien justement, au début de l'été j'ai rencontré un audio-naturaliste, c'est-à-dire quelqu'un qui enregistrerait les bruits de la nature et quand je lui ai fait écouter ça, je lui ai parlé de cet enregistrement qu'on a fait ici il m'a dit : « ah oui bien sûr, c'est caractéristique des massifs granitiques, ce genre de sons-là. Dans le Vercors, il n'y aurait pas du tout ce genre de bruit. »

Philippe : Il n'y a pas que la roche.

JuL : Il n'y a pas que la roche, bien sûr. Mais bon, quand il m'a dit : « ah oui ça c'est Bourg d'Oisans, ça ! »...

Philippe : Oui. C'est facile, tu lui avais dit où c'était. Mais sur l'hydrophone, il y a des endroits où on n'est pas allé parce que ce n'était pas... Calcaire et

granit, on fait la différence mais les bouts d'argile ou les marnes, les matériaux argileux... Ce n'est pas intéressant, ça. On n'arrivera pas à les reconnaître, à les distinguer, à les étudier. C'est des savonnettes...

Benjamin : Parce que c'est vrai que quand tu parlais de la spéléo, tout à l'heure, dans le Vercors, tous les petits ruisseaux qui coulent en souterrain, c'est vrai que ça peut être reconnaissable, quoi.

Lucille : Il y a peu de ruissèlement, en fait.

Laurence : Si mais souterrains.

Benjamin : Oui souterrain et puis il y a des échos et puis il y a...

Lucille : Oui ça devient plus très sûr.

»

Séquence n°4 :

Bruits sous-marins de différentes rivières

[Guide pour la discussion]

- Objectif : Faire appel à l'imaginaire et au langage de chacun (comment décrire ce que l'on entend ?), puis relier l'image au son.
- Déroulement en trois phases :
 - Écoute globale et réactions
 - Écoute détaillée (au casque) et discussion extrait par extrait
 - Écoute avec visualisation et discussion extrait par extrait
- Montage de la séquence :
 - (1) Domeynon, à l'étiage.
 - (2) Vénéon, aval du barrage de plan du Lac, 22 Août 2013.
 - (3) Vénéon, à la passerelle, 30 Juillet 2013.
 - (4) Guiers, 12 Novembre 2013, amont de la retenue.
 - (5) Rhône, 26 Mars 2014, mesures à la dérive, aval du barrage de Pougny.

«

Maude : Disons, moi je pensais entendre des séquences où on était enfin sous l'eau, où on entendrait des cailloux rouler, des choses comme ça. Ça va être ces séquences-là ? Ah bon.

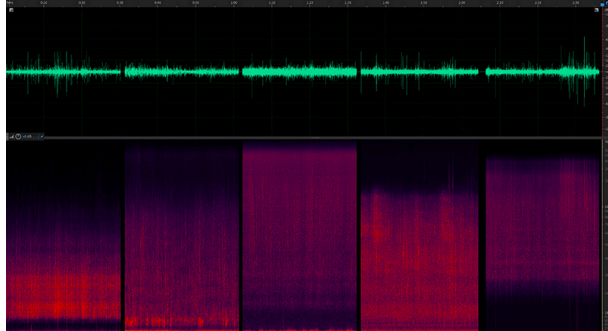
Patrick : Sous l'eau, moi aussi. On s'était dit : « C'est le gars avec ses tubes » donc il va nous montrer les... On va entendre un petit peu.

Lucille : On croyait tous ça, je crois.

Thomas : Désolé.

[Écoute de la quatrième séquence - 2min 35s]

http://cressound.grenoble.archi.fr/son/rap091/AUSENVI_EER_sequence_4.mp3



Spectrogramme de la séquence 4

Patrick : La dernière on dirait une friteuse. Oui, la dernière. Une friteuse, oui.

Maude : De la viande qui frit dans une poêle.

Philippe : Ah, l'imaginaire !

Laurence : Ok, friteuse.

Maude : La deuxième séquence, un remplissage d'une bouteille d'eau mais, je veux dire, il y en a beaucoup qui s'écoule à côté, aussi.

Lucille : J'allais dire du feu, moi. Il y a toujours des trucs qui crépitent.

Thomas : Du feu ?

Patrick : Qui crépite, oui.

Lucille : Sur la deux, un peu dans tous d'ailleurs.

Patrick : A un moment, j'aurais dit un chercheur d'or qui fait une battée, là. En lançant les cailloux qui roulent dans son machin.

Lucille : De la pluie fine, de la pluie moyenne, de la pluie...

Guillaume : Toutes les sortes de pluie ?

Lucille : Toutes les sortes de pluie et toutes les sortes de feu.

Benjamin : Ah oui, je voyais ça, oui. Mais par contre, ça pleut sur différents supports : sur les cailloux, sur de l'eau.

Maude : Enfin oui, la quatre, moi, je voyais bien un ruissèlement d'eau sur de la roche, quoi.

Benjamin : Oui, sur les premiers, oui.

Patrick : Moi, si je reviens à mon chercheur d'or, là, de proche en proche, les cailloux sont de plus en plus petits. Donc il brasse son machin et puis, les gros cailloux sortent et puis voilà, ils sont de plus en plus petits, ceux qui restent.

Philippe (à Thomas) : Juste que tu as fait des progrès. L'installation IDF est vachement bonne.

Thomas : Oui ?

JuL : Des progrès dans la cuisson du steak ?

Thomas : Et il y a d'autres images, comme ça qui vous viennent de ces bruits ? La pluie, la poêle à frire ? D'autres choses qui vous ont...

Dorine : Des branches qui cassent, moi, du coup ça revient avec le feu, un peu et oui le crépitement, oui. Il y avait ça. Mais aussi...

Lucille : Mais sur le support, le rapport à la pluie qui tombe sur différents supports, moi c'était ça aussi, des fois, j'ai l'impression que c'est presque métallique.

Jérémie : Oui. Peut-être même, plus dure que de la pluie, genre de la grêle mais légère, quoi. Enfin... Enfin, oui, c'est bizarre comme image, mais...

Dorine : De la grêle légère.

Patrick : Des petits grêlons alors.

Benjamin : Oui, j'ai entendu ça aussi. De la petite grêle.

JuL : Du grésil.

Benjamin : Les flocons de neige.

Dorine : Oui qui font mal, là.

Laurence : Le crachin. Ah non, ça c'est la pluie.

Thomas : Oui. Bon tout ça, ce sont des enregistrements qui ont été fait sous l'eau.

Maude : Ah c'est sous l'eau ça ?

Marie-Claude : Oui, mais au début, en tout cas, on pensait...

Patrick : C'est sous l'eau ça ?

Benjamin : Imméré ?

Thomas : Oui.

Philippe : Tu as fait vachement de progrès parce qu'on n'entend plus l'eau.

Patrick : On n'entend plus l'eau.

Philippe : Mais, il n'y a pas que le Vénéon, là.

Thomas : Non, voilà, il n'y a pas que le Vénéon, là. Il y a différents cours d'eau.

Marie-Claude : Même quand on croit que c'est de la pluie, là, c'est sous l'eau ?

Thomas : Oui.

Benjamin : Alors c'est sous l'eau ou sous le lit de la rivière ?

Thomas : C'est dans l'eau.

Benjamin : Dans l'eau, immergé ?

Thomas : Oui.

Benjamin : D'accord.

Lucille : Et alors, ça rappelle quand on plonge et qu'on entend les poissons qui mangent.

Philippe : Ah oui, les poissons.

Lucille : Et on les entend bien quand on fait de la plongée, ça fait des drôles de bruits, des : « tacatacatac ».

Thomas : En mer ?

Lucille : Oui. Ou en lac, peut-être, je ne sais pas. Mais en mer, oui c'est sûr, mais...

Laurence : On les entend ?

Lucille : Ah oui, oui, très bien même.

Marie-Claude : Et on entend un bruit de fond qui s'arrêtent à des moments.

Laurence : Oui, du vent, non ?

Thomas : Du vent ?

Laurence : Je ne sais pas.

Marie-Claude : C'est du vent ?

Patrick : Bah non, sous l'eau, on ne peut pas entendre le vent.

Benjamin : C'est des courants, hein.

Laurence : On entend des grosses basses, parfois.

Marie-Claude : Oui.

Patrick : Oui ou des courants de... du sable, des trucs comme ça qui passent, quoi.

Thomas : Peut-être.

Patrick : Par contre les branches qui cassent, dans l'eau c'est pas possible.

Dorine : Non mais du coup c'est les cailloux qui se tapent entre eux, non ?

Patrick : Ah il faudrait vraiment qu'il y en ait beaucoup pour qu'ils se tapent comme ça les uns sur les autres. Ce serait un torrent de boue, là. C'est plus de l'eau.

Marie-Claude : Mais c'est quand même assez doux. Ce n'est pas vraiment aux endroits où ça brasse bien

dans le Vénéon ?

Thomas : Oui c'est assez doux. Alors il n'y a pas que le Vénéon, il y a d'autres rivières. Il y a différents types de rivières.

Benjamin : Est-ce qu'il y a des rivières type le Rhône ?

Thomas : Oui, mais c'est pendant l'été. Ce n'est pas en crue.

Patrick : Donc les cailloux, ils se cognent pas les uns les autres, ce n'est pas ça qu'on entend alors ?

Guillaume : Bah si.

Maude : Ce serait plus fort, moi je pense. Enfin je pense, j'imagine mais ça serait...

Patrick : Ce serait plus fort s'ils se cognaient ?

Benjamin : Moi, j'imagine ça plus fort aussi, oui.

Guillaume : Ça dépend de la taille aussi...

Thomas : Plus fort ou pas... là les niveaux, je ne sais pas du tout s'ils sont réalistes ou pas.

Anthony : Et c'est impossible à savoir ?

Thomas : Non.

Philippe : Ils ne se cognent pas les uns les autres. Ils cognent sur le fond.

Patrick : Ils cognent sur le fond, ils cognent sur le micro ?

Philippe : Non, sur le fond : « tchk tchk tchk ».

Benjamin : Sur le fond de la rivière, ils ricochent.

Patrick : Ils ricochent ? Ah oui, ils tombent, ils tombent sur le fond.

Philippe : Ils sautent.

Thomas : Oui, ils sautent. C'est de la saltation.

Marie-Claude : Et quand ça fait comme la pluie,

alors c'est...

Patrick : C'est qu'ils sont petits.

Thomas : Oui.

Marie-Claude : C'est le sable ?

Thomas : Du sable, il y avait la petite, la grosse, la moyenne.

Marie-Claude : Il n'y avait pas des grosses pierres, oui ?

Thomas : Non, il n'y avait pas des blocs.

[Écoute quatrième séquence - premier extrait]

Benjamin : C'est dans l'eau, ça ? Je n'ai jamais entendu ces sons. On dirait un petit ruisseau ou un truc comme ça.

Thomas : Oui, oui, là c'est dans l'eau.

Philippe : Mais il n'y a pas de cailloux.

Patrick : Là pour moi, il n'y a que le bruit de l'eau. Le bruit de l'eau il roule sur les cailloux, comme ça, mais les cailloux, ils ne bougent pas. C'est les gros cailloux qui ne bougent pas.

Philippe : Oui, là il n'y a pas de cailloux. Il y a du bouillon, il y a...

Lucille : Ça ressemble beaucoup à l'extérieur, alors.

Thomas : Ah, oui ? Vous avez la sensation que ça ressemblait...

Lucille : Oui.

Maude : Oui.

Benjamin : Bah là on sait que c'est de l'eau, quoi.

Patrick : Là, on reconnaît vraiment de l'eau, oui.

Maude : On reconnaît le bruit de l'eau, de l'eau qui s'écoule, en fait.

JuL : Donc que ce soit au-dessus ou au-dessous, elle

fait le même bruit ?

Maude : Voilà.

Thomas : Mais pourtant, tout à l'heure, on avait plusieurs types de bruit. Ça vous rappelle quel type de bruit ?

Patrick : L'eau un peu calme. Genre celle du Carrelet, par là.

Lucille : Oui, voilà. Le clapotis du petit ruisseau.

Marie-Claude : Le ruisseau plutôt.

Benjamin : Oui le ruisseau, oui.

Philippe : On est plus proche de la source, on n'est pas dans le... loin.

Patrick : À la limite, ça fait plus le bruit de l'eau que les autres.

Philippe : Voilà, mais ce n'est pas le bruit de l'eau.

Patrick : Dans ma tête, c'est ça le bruit de l'eau.

Thomas : D'accord.

Philippe : Ça fait : « glouglou », quoi.

Patrick : Oui, voilà, ça fait : « glouglou ».

Jérémie : Ça c'est ce qu'on pourrait entendre si on plongeait la tête sous l'eau ? Ou pas ?

Thomas : Je ne sais pas si on entendrait ça. Là, c'est un micro qui est dans l'eau, je ne sais pas, l'oreille si elle fonctionne pareil dans l'eau. Après, c'est ça. Dans l'air, on peut comparer ce qu'on enregistre et ce qu'on entend.

Dorine : Et aussi, c'était dans un ruisseau aussi ?

Thomas : Oui, là c'est un ruisseau qui ressemble un peu au Vénéon mais il n'y a pas de cailloux parce qu'il n'y a que des gros et ils ne bougeaient pas, j'étais les pieds dans l'eau.

Lucille : On disait quoi ? On disait : « quand on met

la tête dans l'eau, on n'entend jamais ça. ». Mais on n'est peut-être pas, sous l'eau, dans des conditions comme ça. Enfin ou dans des torrents, je ne pense pas qu'on entende des trucs comme ça.

Thomas : Ce n'est pas évident, hein. Moi j'ai essayé, un peu.

Lucille : ça paraît étonnant, hein ?

Laure : Mais là, est-ce qu'on peut imaginer que le bruit qu'on entend, en fait, c'est le bruit qui est produit par le courant qui touche la surface du micro ? Ou pas ?

Thomas : Ça, ça va plutôt être équivalent au bruit du vent qui touche le micro.

Guillaume : Mais, là par exemple, le bruit qu'on entend, c'est un bruit qui est filtré, quand même, ou pas du tout.

Thomas : Ah non.

Guillaume : C'est 100% rendu micro.

Thomas : Oui, je mets le micro dans l'eau et j'enregistre le maximum que je peux en fréquences.

Philippe : C'est les bruits de surface ou c'est les bruits de cailloux... contre les blocs qui ne bougent pas ?

Thomas : Ah, non, c'est plutôt les bruits de surface.

Patrick : Oui, ça ressemble aux bruits d'eau.

Philippe : C'est les vagues, c'est les vagues. Il y a du bruit de turbulence, comme tout à l'heure, on avait l'eau qui cascadaît sur un caillou et il y a les tourbillons autour des cailloux.

Laure : Mais ça veut dire que quand tu enregistres ça, tu es à combien de la surface ?

Thomas : Là, il y avait cinquante centimètres, et j'étais au milieu de l'eau. Donc je suis assez proche.

Laure : Ah, oui donc t'es pas bien profond, en fait.

Thomas : Je ne peux pas aller beaucoup plus profond. En général dans les rivières, il n'y a pas beaucoup de profondeur. Donc je suis assez proche de la surface, effectivement. Comme à l'inverse quand JUL vient écouter avec son micro très proche du cours d'eau, on a entendu des bruits un peu comme ça, tout à l'heure. Donc ça ressemble plus à ça.

[Écoute quatrième séquence - deuxième extrait]

Patrick : On a l'impression qu'on jette des graviers dans l'eau. Un gamin jette des graviers dans l'eau.

Marie-Claude : C'est là qu'on entend un bruit de fond. On entend un bruit sourd, derrière.

Thomas : Très grave ?

Laurence : On entend des fréquences graves derrière : « Frrrrr ».

Marie-Claude : Oui, très grave. Comme profond.

Laurence : Oui, moi ça me fait penser au bruit du vent dans la cheminée chez ma grand-mère. Quand on fait du feu et que ça tire, ça fait : « Frrrrr ».

Marie-Claude : Oui, oui, oui. C'est ça, oui.

Benjamin : Ah, le tirage !

Marie-Claude : C'est du vent ? Là ? Oui ? Ou pas ?

Thomas : Vous l'avez tous entendu, ça ? C'est du vent, non, parce qu'on est dans l'eau.

Marie-Claude : Oui mais justement, c'est quand même le vent qui brasse l'eau.

Thomas : C'est l'eau qui passe autour du micro. Enfin, je suppose.

Benjamin : Oui, c'est les turbulences de l'eau autour du micro ?

Marie-Claude : Oui ?

Thomas : Oui.

Benjamin : d'accord.

Patrick : Et à côté, il y a les petits cailloux qui tombent. Enfin ou qu'on jette et qui font : « tac, tac, tac, tac. ».

Laurence : Donc c'est le vent de l'eau, en fait.

Benjamin : Oui, c'est les nappes.

Marie-Claude : Mais ça fait trois bruits, presque, distincts : L'eau, les cailloux et ça. Moi je trouve, oui.

Thomas : Ah oui, trois bruits ? Oui.

Lucille : Il y a un frottement, de quelque chose. Enfin un craquement...

Patrick : Un craquement, un craquement. Ça fait : « tac, tac, tac. ».

Philippe : Alors, vous avez l'impression qu'ils tombent ?

Patrick : Qu'on jette des cailloux dans l'eau, oui.

Thomas : Et un... Tu disais un... ?

Lucille : Un frottement, oui, peut-être plutôt des choses qui se froteraient ensemble.

Thomas : Plutôt grave, aigu ou c'est...

Lucille : C'est clair, enfin, c'est un peu aigu, quoi. En fait, c'est plus comme des petits gravillons qui se froteraient, qui rouleraient mais pas qui tomberaient.

Dorine : Ça se sent qu'il y a du mouvement autour, que ça brasse.

Laurence : Ce n'est pas un lac.

Dorine : Il y a un déplacement de matière, voilà.

Patrick : Il y en a peut-être qui viennent taper sur le micro, en fait « tac, tac, tac. ».

Thomas : Mais dans celui-là, je ne crois pas.

Philippe : Et puis, effectivement, on entend bien l'eau.

Thomas : L'eau, les « glouglous » ?

Philippe : Alors l'eau, le grave, plus le mouvement d'eau, tout ça tous ensemble et puis après... Le crépitement des graviers.

Thomas : Les petits graviers. On a les trois bruits. Bon c'est... effectivement, quand j'analyse ces signaux, je les analyse un peu comme ça : trois bruits. Le bruit du vent entre guillemets...

Marie-Claude : Le bruit des pierres et le bruit de l'eau.

Thomas : Oui.

Laure : Et ces bruits de cailloux, là, c'est quoi, c'est le bruit des cailloux qui frottent sur le sol de la rivière en gros ?

Thomas : Oui, on suppose, c'est des cailloux qui se déplacent.

Laure : Mais ce n'est pas des cailloux qui se tapent les uns contre les autres ?

Thomas : Tu veux dire qu'ils vibreraient, comme ça et qui...

Laure : Qui sont en train d'être dans le courant, et qui du coup se... Oui.

Thomas : Oui, c'est ça, nous, on ne sait pas, voilà. Ça se déplace.

Philippe : Il y a beaucoup plus de probabilité pour que deux cailloux qui se déplacent tapent sur le fond plutôt que deux cailloux qui sont en train de se déplacer se bisouillent dans l'eau.

Laure : Ça dépend si c'est chargé ou pas, je ne sais pas.

Thomas : Non mais effectivement, on pense que c'est des cailloux qui se déplacent au fond. Après, je ne saurais pas dire si c'est un caillou qui bouge tout seul et qui fait tous ces petits « clic, clic, clic » ou

plusieurs cailloux qui bougent chacun de leur côté ou si c'est pleins de cailloux en même temps qui bougent et qui avancent tous ensemble.

Laure : Tu n'as pas repéré des sons de cailloux qui se choquent entre eux et de cailloux qui se choquent contre le fond ?

Patrick : C'est ça qui nous intéresserait. De savoir s'il y a beaucoup de cailloux qui bougent.

Thomas : Oui. Voilà, c'est un mélange de tout ça et...

Benjamin : Et moi, j'ai une question, c'est à propos de la taille des cailloux qui bougent...

Thomas : Je ne sais pas, peut-être que tu peux m'aider. Là, c'est dans le Vénéon, c'était dans une période de l'été, c'était fin juillet cette année. Il y avait pas mal d'eau, il y avait...

Benjamin : C'était où ?

Thomas : Là, c'est à la valve du barrage, en période de chasse, tu sais quand ils ouvrent les vannes du barrage.

Patrick : Là, il y a de tout, il y a toutes les tailles parce qu'ils les ont rassemblés pour faire un gros tas, pour pouvoir le chasser donc il y a de tout. Il y a des gros, des petits, des très petits, des très gros.

Valérie : Mais quand vous avez pris votre son, vous n'avez pas pu observer ce qu'il se passait sous vos pieds, non ?

Thomas : Ce n'est pas évident, parce qu'en sortie de barrage, c'est dangereux. Et aller dedans, c'est vrai que c'est assez difficile. C'est pour ça qu'on les écoute...

Philippe : Ici ce qu'on entend ?

Maude : On ne dirait pas les gros.

Marie-Claude : Ils n'ont pas l'air d'être énormes.

Philippe : Ils sont petits carrément. C'est petit.

Benjamin : Oui, ça n'est pas très gros.

Philippe : Est-ce que tu as une idée de la distance d'écoute ? Parce qu'on en entend beaucoup mais on entend ceux qui sont près, on en entend qui sont loin, aussi. Et tout en même temps. C'est pour ça qu'il y en a beaucoup. Pour moi, là, t'entends à deux-trois mètres, un peu plus. Mais c'est des petits.

Laure : Du coup, moi j'avais juste une question parce que quand on parle de la taille des cailloux, quand toi tu disais qu'on entend, des fois la nuit, qu'il y a des galets qui se choquent dans le Vénéon. Et du coup, ils font quelle taille ceux-là ? Quand vous les voyez ?

Enfin quand on les entend de l'extérieur, c'est qu'ils sont vraiment gros, ou... ?

Benjamin : Sur les grosses crues...

Valérie : Oui.

Dorine : Je pense qu'ils font la taille de...

Benjamin : C'est des blocs qui font la taille de la table, et qui bougent.

Dorine : Oui.

Laurence : Enfin déjà déplacer des trucs comme ça..., ça pèse son poids !

Dorine : Oui.

Benjamin : Mais parce qu'en fait, je posais cette question-là au niveau de la dimension de... parce que quand, sur le Vénéon, quand l'eau, elle est claire là, à cette période-là, donc on imagine qu'il y a la rivière qui passe au-dessus d'un caillou, un relief, et juste à l'aval, il y a tous ces petits grains de sable qui sont en suspension et qui restent, je ne sais pas si vous avez déjà vu ça mais du coup ils sont en suspension, ils n'ont pas de trajectoire vraiment définie : est-ce que ça, c'est enregistrable ?

Thomas : Le sable, oui, ça peut être enregistrable mais à des fréquences qui ne sont pas audibles pour nous.

Benjamin : D'accord.

Maude : Mais toi, tu pourrais les voir.

Thomas : Moi, je n'ai pas l'équipement pour. Parce que je n'enregistre pas assez les hautes fréquences. Mais il y a des gens en mer qui mesurent du sable par l'acoustique.

Benjamin : Ah oui, le relief du sable en mer.

Thomas : Voilà, le déplacement des dunes, des choses comme ça.

Philippe : Sinon on peut les enregistrer en les faisant choquer. Quand ils se choquent sur un barreau et notamment, on a des enregistrements où on avait le micro qui était au bout d'une perche et l'enregistrement est pollué par les chocs sur la tige en alu qui prenait de la...

Benjamin : D'accord.

Philippe : Mais il y a d'autres moyens de mesurer ces sédiments en suspension. C'est intéressant.

Benjamin : D'accord. Et du coup on n'a pas écouté la suite mais... Peut-être qu'il va y avoir des enregistrements avec des plus gros.

[Écoute quatrième séquence - troisième extrait]

Patrick : On a l'impression qu'ils sont plus gros.

Valérie : Oui et puis ils s'entrechoquent plus...

Philippe : C'est plus gros. Quoi qui est plus gros ?

Benjamin : Le diamètre.

Maude : Et puis, l'impression qu'il y en a plus aussi.

Patrick : Oui, oui. Qu'il y en a plus.

Philippe : Et ce n'est pas le Vénéon.

Thomas : Si, si, c'est le Vénéon.

Philippe : Ah !? Ou alors t'as fait des progrès d'enregistrement avec tes...

Thomas : Non, c'est que ce n'est pas au même

endroit, il y a des endroits qui sont faciles à enregistrer puis il y en a qui sont difficiles comme celui qu'on a vu avant où on a beaucoup d'eau, on entend le vent. Et puis il y a des endroits où on arrive à moins entendre le bruit de l'eau et le vent. Comme quand on se balade au bord du Vénéon, il y a des endroits plus calmes. Donc là, ça c'est au niveau de la passerelle qu'on entend tout ça, là où on a mis la station.

Donc oui on a l'impression qu'ils sont plus gros, effectivement. On les entend mieux, déjà. Alors, les tailles des cailloux, nous c'est quelque chose qui nous intéresse. A savoir quelle taille de cailloux est transportée par le Vénéon. Et à quel moment. A quel moment quelles tailles sont transportées ? Donc on voit, avec le son, on peut peut-être avoir une idée et après il reste encore à comprendre exactement en fonction de...

Patrick : Et vous faites une analyse taille/débit ? Avec tel débit, il y a des gros, avec tel autre débit, c'est des petits ?

Thomas : Voilà. Après, c'est ça qu'on aimerait faire, effectivement. C'est, à partir du son qu'on écoute. Pour savoir quand est-ce que les gros sont transportés, quand est-ce qu'on a des petits qui transportent et puis, voilà, sur toute la saison, quand est-ce que le Vénéon, il transporte. Est-ce qu'il ne transporte que pendant les crues ?

Patrick : Tout le temps.

Thomas : Tout le temps ?

Patrick : Tout le temps, oui.

Thomas : Là, j'ai enregistré presque tout l'été.

Patrick : Tout le temps mais pas forcément tout le temps la même chose.

Benjamin : Moi je ne dirais pas toute l'année.

Patrick : Ah oui, oui, oui, quand il y a de l'eau, oui.

Thomas : Oui, quand il y a de l'eau.

Patrick : Pas l'hiver.

Philippe : Et le matin, il y en a aussi ?

Thomas : Je ne sais pas, je n'ai pas encore regardé mes données.

Benjamin : C'est vers dix heures, onze heures du soir, à peu près les pics.

Thomas : Oui, c'est ça, oui.

Benjamin : Et le matin, c'est le niveau d'eau bas, le matin.

Philippe : Et ça passe du simple au double ? Oui, quand même ?

Benjamin : Oui, il y a des jours où ça peut passer du simple au double.

Philippe : Parce que le bassin versant est grand.

Benjamin : Oui.

Patrick : Les glaciers sont loin, donc le temps que ça arrive...

Philippe : Et comme il y en a à différentes distances, c'est ce qu'on dit.

Benjamin : Oui, ça n'arrive pas tout d'un coup.

Laurence : Oui, ça s'étale.

Philippe : Mais effectivement, on arrive à savoir si c'est des gros ou si c'est des petits. Sauf que quand la profondeur est plus faible, le caillou ne fait pas le même bruit que quand la profondeur d'eau est plus grande.

Patrick : Ah oui. C'est lié à la profondeur d'eau et pas seulement à sa taille alors.

Philippe : Non parce qu'on n'entend pas que le caillou. On entend le son direct et puis toutes les réflexions.

Benjamin : Les échos.

Patrick : Mais il n'y a pas une fréquence qui est différente selon la taille des cailloux ? Avec des sons plus graves quand ils sont gros, plus aigus quand ils

sont petits ?

Philippe : Oui. Mais c'est le mode de propagation qui est différent.

Thomas : Oui, en fait c'est ça, oui, bien sûr.

Benjamin : Est-ce que quand l'eau est transparente et qu'elle va transporter trois graviers et quand elle est chargée en sable, en tout ça, en farine, là. C'est...

Laurence : Est-ce que ça change la propagation du son ?

Patrick : Selon que l'eau est claire ou qu'elle ne l'est pas ?

Thomas : Ça c'est des choses qu'on veut essayer de comprendre, ici, dans le Vénéon.

Philippe : Moins que prévu.

Thomas : On ne sait pas.

Benjamin : Ah, celà a moins d'incidence que prévu ?

Thomas : Non, on ne sait pas.

Philippe : Moi, intuitivement, je disais : « il y a un effet coton » et puis, là... On ne sait pas.

Thomas : Non, on ne sait pas. On ne sait pas comment ça marche. Et c'est des tests qu'on veut faire ici, sur le Vénéon. Donc on va envoyer des sons dans l'eau.

Des fois, vous allez peut-être me voir, là-bas.

Dorine : La tête dans l'eau ?

Thomas : Non. Mais on va essayer, voilà, dans différentes conditions. Alors après, en crue, c'est difficile d'aller faire des manip donc je ne sais pas si on va y arriver. Mais l'idée, c'est de savoir quand elle est chargée, quand elle n'est pas chargée, est-ce qu'on a une différence ? Est-ce qu'on entend la même chose ? Ou pas.

Laurence : Et envoyer un son, ça consiste en...

Thomas : C'est un haut-parleur qu'on met dans

l'eau.

[Écoute quatrième séquence - quatrième extrait]

Patrick : Ils sont plus petits, ceux-là.

Benjamin : Oui, il me semble que c'est du sable, déjà.

Patrick : Ils sont plus cristallin, là c'est carrément du sable.

[Écoute quatrième séquence - cinquième extrait]

Laure : Là, ça a quelle taille, ça ?

Dorine : ça fait cristallin. C'est...

Thomas : Alors moi j'estime qu'elle est de l'ordre de cinq millimètres, un centimètre maximum.

Patrick : Oui c'était déjà des graviers, ce n'est pas du sable.

Thomas : Oui, oui.

Laure : Et là, on en a entendu qui tapent au micro, non ?

Thomas : Oui, oui. Les très forts, c'est ça ?

Patrick : « Toc ».

Laure : Un peu sourd, quoi.

Philippe : Mais c'est toujours le Vénéon, ça ?

Thomas : Non, là ce n'est plus le Vénéon. Alors, je ne sais pas, peut-être qu'il y a des moments où le Vénéon, c'est comme ça.

Benjamin : C'est quelle rivière ?

Thomas : Là il y a le Guiers, en Chartreuse.

Philippe : Qui est Calcaire.

Thomas : Et le Rhône au niveau de Pougny, c'est à la frontière franco-suisse.

Benjamin : Donc il transporte beaucoup de matériau à ce niveau-là.

Thomas : Il y a des barrages quand même donc tout ne passe pas mais apparemment il y a du caillou quand même !

Philippe : C'est surtout beaucoup plus large et plus profond.

Thomas : Oui, aussi, on entend très loin.

JuL : C'est le dernier ça ?

Thomas : Oui.

JuL : Oui parce que moi je regarde les spectrogrammes en même temps et il est vraiment très particulier par rapport aux autres. Il n'y a aucune basse fréquence.

Philippe : Parce que c'est large et on est beaucoup moins gênés par l'eau.

Thomas : Non, je ne suis pas d'accord.

Philippe : Tu n'es pas d'accord ? Ah oui mais non tu fais des progrès. J'en étais resté au micro où... J'étais venu dans le Vénéon il y a quelques années, c'était impossible, il y avait trop de bouillon. Mais je n'avais pas la même technique.

Thomas : Effectivement, on n'entend plus ce bruit sourd. En fait, bon... Oui ?

Jérémy : C'était une question mais... Ça, le bruit sourd, c'est la réverbération... ?

Patrick : C'est l'eau qui frotte sur le Micro. Et ça, ça peut s'enlever puisque c'est tout le temps... c'est constant donc on peut l'éliminer, non ?

Thomas : Oui, oui mais là je ne les ai pas enlevés. Je n'ai rien fait.

Patrick : Oui mais après vous allez les enlever pour analyser, non ?

Thomas : Oui, pour analyser on va les enlever. Mais oui, ce qui vous fait dire ça, c'est comme le bruit du

vent qu'on entend parfois quand on fait du vélo ou même quand il souffle. Moi, ça me fait penser à ça. Et là, en fait, on ne l'entend pas, je peux expliquer pourquoi : on a fait les mesures à la dérive donc sur un bateau. Donc là, on est à la vitesse de la rivière.

Benjamin : C'est possible juste d'écouter, vite fait, la différence entre un quand tu es statique par rapport à l'eau et...

Thomas : Oui, tu peux mettre les deux derniers, c'est le Guiers et le Rhône.

[Deuxième écoute du quatrième extrait]

Benjamin : Donc là, tu es sur la berge ?

Thomas : Oui, mais je suis dans un endroit bien choisi, quand même : derrière un rocher.

[Deuxième écoute du cinquième extrait]

Laure : Et du coup, c'est pour ça qu'on n'a pas de vent ?

Patrick : Oui, on entend une différence.

Laurence : Oui, il n'y a pas le courant.

Thomas : Oui, en fait on est à la vitesse du courant quand on mesure donc on n'a plus de vent, en fait, c'est comme si on allait à la vitesse du vent, c'est plus difficile.

Benjamin : C'est comme une montgolfière et un parapente.

Thomas : Oui, peut-être, oui. Je n'ai jamais fait de parapente.

Benjamin : En montgolfière, tu n'as pas de vent.

Dorine : Alors qu'en parapente si, vu que tu vas plus vite.

Jérémie : Ah oui, en montgolfière, tu n'as pas de vent ?

Benjamin : Tu te déplaces en même temps que le vent.

Laurence : Et les petits « tac, tac » à la fin, c'est les...

Thomas : Je ne sais pas, c'est des grains, peut-être, sur le micro. C'est des bruits qui saturent, c'est pour ça qu'ils font des bruits un peu bizarres.

Laurence : D'accord, oui donc ça peut être des trucs qui tapent sur le micro.

Thomas : Oui.

Philippe : Et en spectre, tu les voyais... Il est plus bas le deuxième ?

Thomas : Alors on peut vous montrer ça parce que vous ne savez peut-être pas ce que c'est. C'est vrai que c'est intéressant de voir le son aussi. C'est assez pratique.

Benjamin : Oui, c'est peut-être plus facile à interpréter aussi.

Thomas : ça guide en tout cas, bon... Après, il y a des choses aussi qu'on représente. Bon alors, on peut peut-être juste expliquer



[Projection pour montrer le spectrogramme]

JuL : Donc là, horizontalement vous avez le temps, et verticalement ce sont les fréquences. Là en-bas c'est les basses fréquences, ici en-haut c'est les hautes fréquences.

Les couleurs, du noir au jaune clair, ça indique l'intensité, ça veut qu'il y a de l'énergie à cette

fréquence. Donc ici on a beaucoup d'énergie, c'est jaune, à cette fréquence qui est basse.

Thomas : Voilà, en gros ça va, ici de dix herz à dix kilos-herz. Nous, on peut entendre jusqu'à à peu près vingt kilos hertz. Jusque là. Et donc, ce qu'on voit un peu là, tout à l'heure, on parlait de bruits sourds, de bruits de vent, c'est plutôt donc tout ce qui est en bas, en basses fréquences, les bruits graves.

[Ré-écoute du premier extrait avec visualisation]

Thomas : Donc, ce qu'on entend essentiellement, c'est tout ce qui se passe ici.

[Ré-écoute du deuxième extrait avec visualisation]

Thomas : Donc, ça c'est le Vénéon à l'aval du barrage. En fait on est dans le courant. Et on a les trois types de bruits. La basse fréquence, ici, on a le « glouglou », et vous voyez, les petites impulsions, là, c'est les cailloux.

[Ré-écoute du troisième extrait avec visualisation]

Thomas : ça c'est le Vénéon, au niveau de la passerelle.

Patrick : Il n'y a plus de « glouglou ».

[Ré-écoute du quatrième extrait avec visualisation]

Thomas : Donc là on était dans les graves et là on monte dans les aigus avec toujours un peu de bruit, des turbulences.

Philippe : C'est marrant parce que le vent de l'eau est très coloré ici et finalement, on l'entend peu.

Thomas : Oui parce que ça c'est... Le matériel n'est pas forcément capable de faire entendre les très basses fréquences.

JuL : Oui, là on est en dessous de quarante hertz.

[Ré-écoute du cinquième extrait avec visualisation]

Jérémie : C'est les enceintes ou l'oreille qui n'est pas capable ?

Thomas : C'est les enceintes.

Laurence : Sinon on les entendrait, par contre. Au casque on les entend quand même ?

Thomas : On y est sensible.

Benjamin : Tu peux les ressentir parce que c'est les basses ça ?

Thomas : Oui. Le son, on l'entend et on le sent aussi.

Benjamin : On voit bien en concert. D'accord.

JuL : Voilà, c'est que tout ce qui est, plus ou moins en dessous de quarante hertz, souvent, ce n'est pas des sons qu'on capte avec les oreilles, c'est surtout le corps qui va être mis en vibration. Enfin...

Benjamin : C'est des basses ?

JuL : Voilà.

Benjamin : D'accord.

Thomas : Donc moi je travaille énormément à partir de ces représentations du signal pour analyser les sons.

Voilà. Pour tout ce qui est son, on a fait un peu le tour de tout ce qu'on voulait vous proposer. Vous avez des questions ... ?

Patrick : Apparemment il reste du travail.

Thomas : Oui.

Anthony : Il y a plein de choses dont on n'est pas sûr...

Thomas : Oui, beaucoup de choses, oui.

Lucille : Comment avez-vous assemblé vos séquences ? Enfin est-ce qu'il y avait, pour vous, une thématique ou c'était un peu au hasard ? A part la dernière qui n'est que sous l'eau.

Thomas : Oui, il y avait des thématiques. La première c'était de travailler sur le bruit. Le bruit

blanc, le bruit de la rivière parce qu'en fait, on s'est rendu compte en se baladant tout le long du Vénéon et en faisant attention à ce qu'on écoutait qu'on écoutait un peu tout le temps la même chose : ce « pchhhhh ». Après, on s'est aperçu qu'il était un peu différent d'un endroits à un autre. On a donc voulu faire un travail là-dessus. Et en fait c'est un bruit qu'on retrouve un peu partout, dans tous les environnements. Il y a le bruit de la route qui ressemble un peu, les bruits de machines, les bruits de la télé et puis c'est pour ça, aussi que j'en ai fabriqué un, aussi parce qu'on utilise beaucoup ces modèles-là dans le signal, ces modèles de bruits. On sait un peu les fabriquer et voilà. Donc dans la première séquence, le thème c'était le bruit coloré. La deuxième c'était se repérer dans la vallée et surtout par rapport aux éléments extérieurs : donc on avait les cloches, les camions, les oiseaux. Et c'était se déplacer dans la vallée et aussi par rapport à la rivière. Quand on est proche, quand on est loin, quand on la traverse. Cette idée-là. La troisième séquence, elle était plus axée sur la diversité des bruits de l'eau parce que finalement il y a beaucoup de diversité dans tout ce qu'on a pu entendre aussi. Quand on prend du recul, on ne voit pas trop cette diversité mais quand on va s'approcher, qu'on regarde les objets. Par exemple la vagues, le petits truc dans les cailloux, voilà, on arrive à avoir une diversité de sons. Et puis la dernière, sous l'eau. Voilà. Ça va là ?

Philippe : Non, si, c'est très bien.

Thomas : Est-ce qu'il y a des réactions spécifiques ?

Valérie : Disons, l'expérience, elle a été intéressante dans la mesure où quand je vais aller sur le terrain, maintenant, faire des balades ou des trucs, je vais essayer d'écouter différemment ce que j'entends, surtout au niveau du bruit de la rivière ou de la cascade. Pour essayer, justement, de retrouver ce que j'ai pu entendre. Dans la mesure où ma mémoire me permettra de conserver ce que j'ai entendu aujourd'hui.

Laurence : Pour moi, je n'avais jamais travaillé avec le son, la première fois qu'on est venu, nos deux spécialistes du son nous ont fait écouter : on avait les micros, & les casques. Et c'est vrai que moi, je n'écoute plus pareil. Et on s'est aperçu, au fur et

à mesure qu'on faisait du terrain, que quand on marchait, on faisait : « Ah, il y a une bosse, non ? Il me semble que j'ai entendu une bosse. ». Enfin, effectivement, ça donne une attention et du coup, on se rend compte qu'on entend plein de choses...

Jérémie : Sans s'en rendre compte.

Valérie : Ou qu'on n'entendait peut-être pas forcément avant d'avoir fait ce type d'expérience.

Laurence : Ou qu'on ne pensait pas pouvoir entendre, aussi. Des trucs où on dit : « Ah ben en fait, si, je les entends ». Alors que si on m'avait dit, d'autres fois : « Tu entends la basse dans le Vénéon ? » euh, bon écoute, non...

Laure : Tu peux les entendre mais tu ne les écoutes pas forcément.

Laurence : Oui, c'est ça.

Laure : On ne fait pas forcément attention, au point de se dire : « Attends, qu'est-ce que j'entends, là ? »

Anthony : En tout cas, si c'était une expérience réussie pour vous, je crois que pour nous, elle était très riche.

Valérie : Moi je trouve ça enrichissant parce que c'est vrai qu'on ne s' imagine pas du tout, tout ce qu'on a pu entendre. C'est...

Anthony : Pour nous, de vous écouter, c'est aussi très enrichissant.

Valérie : C'est mettre aussi des mots sur ce qu'on entend. Ce qui est assez marrant, puisque chacun exprime les choses différemment. Alors je ne sais pas si c'est cohérent d'un individu à l'autre par rapport à ce que vous avez noté.

Benjamin : On peut se faire quand même bien avoir !

Anthony : Pour nous, on ne cherchait pas forcément de la cohérence, si vous voulez.

Valérie : Non mais sans vous dire : « Est-ce que les gens entendent la même chose ? Est-ce que les gens

réagissent de la même façon au son ? Et cætera ». On voit bien d'un individu à l'autre, d'une expérience à l'autre c'est pas la même chose ou c'est en fonction du vécu qu'on a.

Thomas : Oui.

JuL : Moi, ce que j'ai entendu, ce soir, de très intéressant, c'est que plusieurs points de vues différents donnent une cohérence auquel l'un ou l'autre n'aurait pas pu penser seul. Le rapprochement de tel commentaire avec tel commentaire, tiens, ça créé une réalité, quelque part...

Laurence : Il y a plein de fois où c'est en discutant, l'un lançant un truc, l'autre réagissant... que, finalement, vous arriviez à formuler quelque chose qui se rapprochait de façon très proche de la réalité mais c'est dans la discussion...

Anthony : La dynamique collective.

Laurence : Oh, mais c'est beau.

Patrick : Enfin, ça montre aussi qu'on connaît bien les illusions d'optiques, les triangles, les machins et les illusions sonores, pareil quoi.

Lucille : J'allais dire, je pense qu'on est... Encore une fois, conditionné à... Enfin du moins, à ce qu'on a l'impression d'entendre, et conditionnés à plusieurs choses : déjà ce qu'on connaît donc on y est lié, la représentation qu'on se fait des choses. Comme on disait tout à l'heure, la machine à laver, moi je n'aurais peut-être pas pensé à ça parce que la mienne elle ne fait pas du tout ça. Ou on a l'impression qu'il nage...

Valérie : Elle ne fait pas le même bruit que la mienne, la mienne elle est plus ancienne.

Lucille : Voilà. La façon de nager enfin donc du coup la représentation qu'on a des choses. De ce qu'on nous dit aussi parce que du coup je pense que... Enfin la première séquence, on s'est tous dit : « Faut qu'on entende de l'eau. » Donc on s'est focalisés sur ce qu'on voulait entendre. Et puis, à la limite, sur ce qu'il y a autour après ces éléments qui peuvent donner... Enfin qui peuvent nous aider

après à nous aiguiller comme dans la deuxième on était au-dessus de l'eau ou en-dessous de l'eau ou, voilà, les camions, voilà on est à tel endroit ou à tel endroit.

Donc au final ce n'est que du conditionnement. Pas que ça mais beaucoup quand même.

Guillaume : ça doit beaucoup dépendre aussi des gens qui sont auditifs ou visuels. Ils doivent avoir une perception totalement différente des choses.

Lucille : Je me dis : « quand on est aveugle, on est dans un autre monde, au final qui doit être vraiment très différent. ».

Patrick : Oui on a du mal à analyser les sons sans images en fait.

Laurence : Oui. On a beaucoup réfléchi... On s'était posé la question : « Est-ce qu'on montre des images ? En même temps ? ».

Patrick : On aurait filmé l'endroit où vous preniez, je pense que ça aurait changé...

Valérie : Oui, je pense que ça aurait changé la discussion.

Laurence : C'est une vraie question : « Est-ce qu'on met de l'image ? Qu'est-ce que ça fait ? ».

Mais alors justement, transition parfaite : Donc Laure, pendant qu'on était sur le Vénéon a fait un film qui mêle l'image et le son et qui recoupe pas mal d'endroit qu'on a visité ce soir. Et on vous propose de le lancer, soit en parallèle de l'apéro soit... par exemple, ça peut être pas mal.

Anthony : Oui. D'accord.

Lucille : Ce qui serait peut-être marrant, je ne sais pas si vous l'avez déjà fait mais de mettre un film, des images puis des ...

Laurence : Des sons différents ? Oui, voilà.

Lucille : Voir si ça choque les gens.

Guillaume : Oui.

Laurence : Oui mais on a décidé au début d'enlever les images parce qu'on ne pouvait pas tester vingt-sept milles hypothèses et que c'était déjà très compliqué de voir comment est-ce qu'on allait parler d'un truc comme ça. Mais effectivement, ça vaudrait le coup après, de tester, sur une image qui n'a rien à voir, enfin le chalumeau. Comment est-ce qu'on entend le bidule quand on voit autre chose ? Mais il y a un truc aussi dans le fait qu'on ait enlevé l'image c'est que... Moi, par exemple, il y a un truc qui m'intéresse dans le son c'est que c'est 3D c'est-à-dire que ça peut nous arriver sans qu'on le voit, justement. Et que du coup, il y a quand même une dimension qu'on perçoit aussi des sons sans les voir enfin sans voir, sans être forcément face à quelque chose. Et on identifie ces sons-là donc il y a aussi cette dimension mais on...

Thomas : Mais on peut se tromper.

Laurence : Mais on peut se tromper.

Thomas : Plus qu'avec l'image.

Laurence : Et puis on est quand même dans un contexte. C'est-à-dire que quand je suis chez moi, je sais que ça ne peut pas être un bruit d'avion. Enfin ou alors...

»

Quelques mots de conclusion

Cette session d'entretien collectif sur écoutes réactivées s'est poursuivie par un apéro convivial & des conversations « à bâtons rompus » hors micros, pour se terminer par de multiples échanges de remerciements réciproques.

Une conséquence inattendue de cette rencontre, qui excède le cadre stricto sensu de la recherche mais illustre peut-être la notion de don - contre-don de Marcel Mauss : à l'issue de cette soirée Marie-Claude, l'hôtesse des lieux demanda aux chercheurs de lui offrir une composition sonore basée sur ces sons d'eau du Vénéon, pour diffuser à ses clients lorsqu'ils sortent du hammam...

http://cressound.grenoble.archi.fr/son/rap091/AUSENVI_28_Bande_Son_cordee.mp3



← 7.3 km 3h45
← 1.7 km 0h55
LES DEUX ALPES
VENOSC
LE PUY
OBP 504

← 0.6 km 0h25
← 0.2 km 0h10
← 0.1 km 0h05
VIERGE DU COLLET
ST CHRISTOPHE - parking
St Christophe - cimetière
OBP 528
OBP 523
OBP 525

VENOSC 3h35 8.3 km →
VALLON DE LA MARIANDE 3h45 6.3 km →
L'ALPE DU PIN 2h35 2.8 km →
OBP 528

PLAN DU LAC 1h35 3.7 km →
PONT DES GRANGES 0h35 0.9 km →
Sous l'Ancienne École 0h05 0.1 km →

Pont du Diable 0h15 0.6 km →
OBP 527

- 4 -
Pistes d'analyse

4A – Enjeux du projet

Auscouter l'environnement

Anthony Pecqueux

Mesurer, comprendre et surveiller la rivière

Philippe Belleudy

4B – Terrain / arpentages

Philosopher sur le terrain ?

Céline Bonicco-Donato

Une infinité de nuances de bruits colorés

juL McOisans

Le Vénéon comme médiation du rapport à l'environnement.

Anthony Pecqueux

4C – Analyses de l'écoute collective réactivée

À la recherche des paramètres

Thomas Geay

Entendre les espaces et les temps du torrent : contextualisation de l'écoute

Laure Brayer

Le Vénéon distordu

Jérémie Faivre

Les phases de l'expérience connaissante ou l'émergence de l'expérience esthétique.

Céline Bonicco-Donato

Auscultar l'environnement

Anthony Pecqueur
10 mars 2015

Les problématiques à l'origine de ce PEPS⁷ sont somme toute assez banales, comme le constat d'un contexte de questionnement vif sur les relations entre sociétés et environnement. En effet, les frontières nature/culture apparaissent de plus en plus poreuses, et la prise en compte de l'environnement – dans toutes ses composantes : écologique, sociale, urbaine, construite, naturelle... – devient cruciale dans de nombreux domaines : l'aménagement du territoire, la gestion des risques, les activités de loisirs, etc. Les conséquences à tirer de ce constat peuvent commencer à dessiner des pistes plus originales. Notamment : la situation où une expertise isolée serait à même de dire le « tout » d'un phénomène, d'en tracer les limites et d'assurer sa prise en charge n'est plus possible. Comment prêter une attention resserrée aux phénomènes sans les catégoriser trop précocement, c'est-à-dire en optimisant le temps consacré à l'exploration collective, à l'intelligence mutuelle, à la définition de solutions innovantes et partagées?

Une attention resserrée aux phénomènes

C'est dans ce cadre que nous avons cherché, à partir de méthodes différentes et surtout en croisant les disciplines (architecture, anthropologie, hydrologie, sciences de la terre, sociologie, urbanisme, etc.), à examiner les différentes manières d'auscultar l'environnement – que ce soit pour agir sur l'environnement urbain ou se fondre dans un environnement familier. Sans donner a priori plus d'importance à l'une ou l'autre de ces activités : toutes participent de l'auscultation et par là sont susceptibles de donner consistance à des êtres dignes d'existence, dont il resterait à tracer les contours.



*L'auscultation, vue par Wilhelm Busch.
Extrait de Buzz a Buzz or The Bees, selon l'édition du Project Gutenberg*

En reprenant la métaphore issue de la clinique médicale (l'auscultation), nous avons voulu mettre l'accent sur ce moment antérieur à l'identification des causes et destiné à une exploration volontairement élargie des phénomènes. S'intéresser à de telles pratiques revient à revisiter, depuis l'angle de l'écoute et à partir des apports croisés des sciences humaines et sociales et des sciences de la terre, un long débat philosophique : la question des liens entre perception et action, au-delà d'une simple (et donc insuffisante) succession temporelle (il y aurait d'abord la perception, puis seulement l'action – selon le schéma behavioriste un peu caricatural, stimulus / réponse). Au-delà également d'une seule superposition entre ces deux dimensions, tout aussi problématique, où une perception serait forcément une action.

Ce projet s'intéresse ainsi à différentes pratiques d'auscultation de l'environnement, conduites de manière privilégiée à partir de la dimension sonore de l'environnement, pour au moins deux raisons. D'une part, différents travaux (et tout spécialement au sein du CRESSON) ont montré depuis une trentaine d'années l'intérêt de la dimension sensible/sonore pour explorer le rapport des sociétés à l'espace et à l'environnement. Dans ce cadre, certaines propositions récentes ont ouvert la question de la place de la dimension sonore de l'environnement dans la conduite de l'action, en tant qu'affordance des événements. D'autre part, les approches acoustiques de l'environnement se développent aussi au sein des sciences de la

⁷ Projet Exploratoire Premier Soutien, financé en 2014 par le CNRS (Mission à l'interdisciplinarité) et l'Université de Grenoble Alpes.

terre, comme la mesure des flux de charriage par acoustique passive dans les cours d'eau, technique développée au sein du LTHE.

Partager des perceptions

Dans ce cadre général, trois enjeux partagés, transversaux ont rapidement émergé. Le premier a trait au statut de la dimension sonore par rapport aux autres sens dans le cours du diagnostic sensible : si chacun a des arguments pour justifier de son intérêt pour le son, sa place relative par rapport à la vue, à l'odorat, au toucher, par exemple, reste peu explorée précisément. Dans un contexte nécessairement intersensoriel d'auscultation de l'environnement, la clarification de cette place – lui accorder ou non une spécificité, etc. – demeure de première importance.

Ensuite, la question du langage (du langage ordinaire aux catégories d'analyse) renvoie aux procédures employées pour faire d'un phénomène acoustique perçu un élément signifiant, partageable avec d'autres. Cela représente un enjeu déterminant tant pour l'ethnologue soucieux de rendre compte des activités des acteurs que pour l'hydrologue susceptible de rendre publiques certaines des émissions sonores de la rivière. Cela questionne la difficile corrélation entre l'évidence d'une perception et sa traduction dans le langage ordinaire, son partage avec d'autres (c'est toute la problématique de l'école d'Oxford et ses successeurs, de Wittgenstein à Cavell, en passant par Austin et Ryle).

Comment passer de l'écoute experte (qu'elle soit le fait de professionnels ou d'amateurs) qui reconnaît d'oreille la signature sonore d'un phénomène, à sa caractérisation partageable ? L'importance des métaphores dans l'auscultation clinique (tel un bruit abdominal « râpeux » ou « mat » selon les médecins) illustre cette difficulté et l'enjeu de trouver le langage qui permettrait, sinon de saisir, au moins de rendre compte de manière satisfaisante de

la diversité du sensible⁸.

Enfin, en conséquence à cela, un troisième enjeu transverse concerne l'hypothèse que le langage qui sous-tend l'auscultation peut favoriser de nouvelles modalités d'action dès lors qu'il est moins admis dans sa dimension normative (i.e. élaboré par et pour les experts) et davantage adossé à des processus collectifs d'élaboration. Un langage en prise avec l'auscultation de l'environnement, ménageant une plus grande proximité avec un phénomène observé en situation, ouvre la possibilité d'un pilotage selon des valeurs émergentes et favorise la formulation de réponses innovantes ; c'est notamment le pari à l'œuvre du côté des hydrologues pour la session in vitro (voir ci-dessous).

Un dispositif de recherche interdisciplinaire

Si le sensible reste matière difficile à exprimer par le langage, il contribue à occasionner une forme d'égalisation des conditions, qui permet de mettre (relativement) en suspens l'opposition savoirs experts / profanes. Sur ces bases, nous avons expérimenté deux dispositifs méthodologiques complémentaires, pour une enquête autour du Vénéon, torrent de montagne situé dans l'Oisans (38). Nous avons choisi ce site dans la mesure d'une part où un hydrologue du projet y menait déjà des mesures subaquatiques pour ERDF, qui dispose de nombreuses installations hydrauliques dans cette vallée ; et d'autre part où cette dernière permettrait de poser toutes les questions de recherche listées ci-dessus.

⁸ Dans un contexte général de « plurivers », au sein duquel chaque intervention / prélèvement / tentative de représentation ne peut constituer qu'un appauvrissement, qu'il s'agit d'assumer ; voir William James, Philosophie de l'expérience. Un univers pluraliste, Paris, Les empêcheurs de tourner en rond, 2007 : « Le terme 'et' traîne à la suite de chaque phrase. Quelque chose s'échappe toujours. 'Jamais complètement' doit être rattaché aux meilleures tentatives pour atteindre la globalité. Ainsi, le monde pluraliste ressemble plutôt à une république qu'à un empire ou un royaume », p. 212.



Le Vénéon depuis la Bérarde, fin de la route, début de la montagne (Photo: A. Pecqueux)

Le premier dispositif méthodologique, « Ausculter in vivo », consiste en une ethnographie sensible dans la vallée du Vénéon, spécialement auprès d'individus qui ont un rapport de pratique(s), régulier, au torrent : pratiquants de loisirs d'eau vive, pêcheurs, gardes du Parc National des Ecrins qui sillonnent la vallée et ses glaciers, gestionnaires d'ouvrages... Cette enquête vise à explorer de quelles manières ils « écoutent » voire « entendent » le torrent ; dans quelle mesure cela participe de l'orientation de leurs pratiques et activités ; ainsi que les façons dont ils partagent (ou non) ce rapport sensible à la rivière. Elle interroge aussi les autres dimensions sensorielles, afin d'éclairer comment l'écoute s'en distingue et/ou s'articule avec elles : on écoute sans doute en même temps qu'on observe la couleur de l'eau, la texture de l'écume occasionnée par le débit, qu'on respire certaines odeurs (humidité, terre, vase...), etc. Il s'agit, dans la lignée des parcours commentés (Thibaud, 2001), des go along (Kusenbach, 2003), voire de la méthode des itinéraires (E. Pasquier, J-Y Petiteau, 2001), d'accompagner les pratiques par des entretiens réalisés in situ avec les acteurs. Parallèlement et de façon complémentaire à ces entretiens, nous avons également procédé à des enregistrements sonores réguliers tout au long du Vénéon, ce dont rend compte la carte ci-après.

Cette perspective revient à chercher à approfondir ce que le sociologue Eric Doidy désigne comme le « sens de l'eau », à savoir un régime de familiarité

avec l'eau, qui ne dépend pas de savoirs formalisés mais de gestes, de pratiques, de tâtonnements successifs, qui permettent d'« éprouver son environnement par l'exploration, la plus étroite proximité » (Doidy, 2003, "L'espace public en contexte : concertation et médiation en milieu rural", in Claudia Barril, Marion Carrel, Juan Carlos Guerrero et Alicia Marquez (dir.), Le public en action. Usages et limites de la notion d'espace public en sciences sociales, Paris, L'Harmattan, p. 206). Le but est alors de saisir l'attention à la rivière sous ses différentes dimensions : l'attention perceptive bien sûr, mais aussi l'attention au sens de préoccupation pour la rivière, à travers la question du travail du care à l'œuvre ici (Marie Garrau, Care et attention, Paris, PUF, 2014).



Carte des enregistrements sonores le long du Vénéon

Le second dispositif méthodologique, « Ausculter in vitro », vise à questionner les modalités de partage de la dimension sonore de l'environnement, et celles du(des) langage(s) ad-hoc et/ou disponibles pour les acteurs. Pour cela, nous avons testé un dispositif expérimental basé sur l'écoute réactivée (Augoyard, 2001), et qui consiste à soumettre à la discussion en focus-groupe un ensemble d'éléments audiovisuels enregistrés sur le terrain. Nous avons mobilisé pour cela des enregistrements sonores et vidéographiques réalisés in situ, des enregistrements subaquatiques, ainsi que d'autres captés dans d'autres contextes (urbains, etc.) voire créés ad-hoc. Les personnes rassemblées pour s'exprimer sur ces auditions étaient des habitants ou professionnels de la vallée, souvent issus de l'enquête in vivo. Ce laboratoire de l'écoute et de son explicitation langagière a été piloté par Thomas Geay, l'hydrologue du projet réalisant des mesures subaquatiques dans le Vénéon et utilisant les outils de traitement du signal, dans la mesure où ce laboratoire (nous en faisons l'hypothèse) devait lui servir à comparer ses propres procédures de compte-rendu d'analyses auditives de la rivière avec celles déployées par les acteurs soucieux de la rivière. Entendent-ils les mêmes choses que lui ? Sont-ils capables de « s'entendre collectivement sur ce qu'ils entendent », et de le rendre partageable pour des tiers ? Mais encore : cette enquête collective pouvait-elle faire émerger de nouveaux critères pour guider ses propres mesures, toujours tâtonnantes ? Il y répondra dans un prochain billet.



Un laboratoire de l'écoute in situ: chercheurs en SHS et en Sciences de la Terre à l'écoute des sons des cailloux du Vénéon (Photo: A. Pecqueux)

Pour conclure

Dans l'immédiat, pour clore la présentation de ce projet qui se pense avant tout comme un chantier de recherche, c'est à dessein que j'ai employé les termes de « laboratoire de l'écoute » ou d'« enquête collective » pour désigner cette dernière expérimentation. En effet, cela rejoint l'idée de Michel Callon d'un « site de problématisation et d'investigation » (2012), suscité par les sciences à partir du constat d'une inadéquation entre leur prétention et la réalité de leur opération. Ou, pour reprendre ces magnifiques termes « récents » d'Isaac Joseph quand il lie l'observation comme méthode et la réalisation d'une communauté d'enquêteurs (l'extension de l'enquête à des « non-scientifiques », ce qu'il appelait à la fin de sa vie « l'ethnographie coopérative ») :

L'observation est une arme pour une critique politique de l'activité scientifique, une arme dont les performances sont jugées publiquement, qui reproduit la communauté scientifique et y englobe constamment de nouveaux acteurs : indigènes, informateurs, collègues, commanditaires, journalistes, etc. C'est parce qu'elle présuppose un travail de coopération dans l'exploration, l'exposition et l'interprétation des résultats que l'observation est une arme contre les délices

du corporatisme disciplinaire et académique.
(Joseph, 2015)⁹

Un des objectifs d'une expérimentation comme celle que nous avons menée dans le Vénéon serait donc de réussir non seulement à écouter le torrent et les cailloux (comme le font les collègues hydrologues), mais aussi de les faire parler, ainsi que de faire parler l'écoute elle-même.

Mesurer, comprendre et surveiller la rivière

Philippe Belleudy
30 avril 2015

Mais pourquoi sont-ils tous venus écouter la chanson du Vénéon ? À l'origine de cette histoire il y a les ingénieurs, ceux qui enferment la rivière entre des digues, ceux qui prennent les graviers dans son lit pour construire nos maisons, ceux qui détournent son eau pour lui faire produire notre électricité. Et puis ensuite sont venus les ingénieurs qui cherchent à réparer les erreurs des précédents, ceux qui réparent les ponts qui s'écroulent, ceux qui essaient d'empêcher les rivières de déborder, ceux qui tentent de faire revenir le brochet dont on a détruit l'habitat.

Mais c'est compliqué... ils ne savent pas l'équation du brochet, ni l'équation du caillou qui fait la frayère du brochet, ni celle du gravier qui entoure le caillou qui fait la frayère du brochet, et encore moins l'équation de la plante avec un nom latin qui est retenue par le gravier qui entoure le caillou qui fait la frayère du brochet. Et même s'ils connaissaient ces équations, ils auraient besoin du *petit a* qui est le paramètre de l'équation qui explique comment la plante résiste au courant (la plante qui porte un nom latin, qui...qui...). Et puis il faudrait la connaître, la vitesse de ce fichu courant qui fait bouger le gravier dans lequel la plante a ancré ses racines.

Alors pour chercher toutes ces équations qui se mordent la queue, pour trouver à chacune la valeur du *petit a* et du *petit b* qui permet de calculer x et de savoir s'il est plus grand qu' y , et si le gravier qui retient les racines de la plante va être entraîné par la vitesse du courant, l'ingénieur et le chercheur laissent enfin un moment leurs équations pour comprendre et pour mesurer la rivière, son courant, ses plantes, ses graviers et ses cailloux.

9 « Enquêter avec la main et par la vue, enquêter au cœur des transactions corps-milieu. (...) Nous explorons la ville avec nos mains, nos pieds, nos oreilles et nos yeux, dans un ordre de rencontres et d'événements pratiques et sensibles. En enquêtant sur notre environnement, nous le transformons et nous nous transformons nous-mêmes. Nous créons des postes d'observation, au sens où nous secouons la confiance naturelle sur laquelle repose notre rapport corporel aux choses et où nous perturbons l'engrenage de nos habitudes, ces schèmes incorporés qui assurent l'unité de l'organisme et de l'environnement ; mais en allant plus loin dans cette pratique réflexive, nous montons des équipes collectives d'enquêteurs, coopérant au sein d'observatoires-laboratoires ».

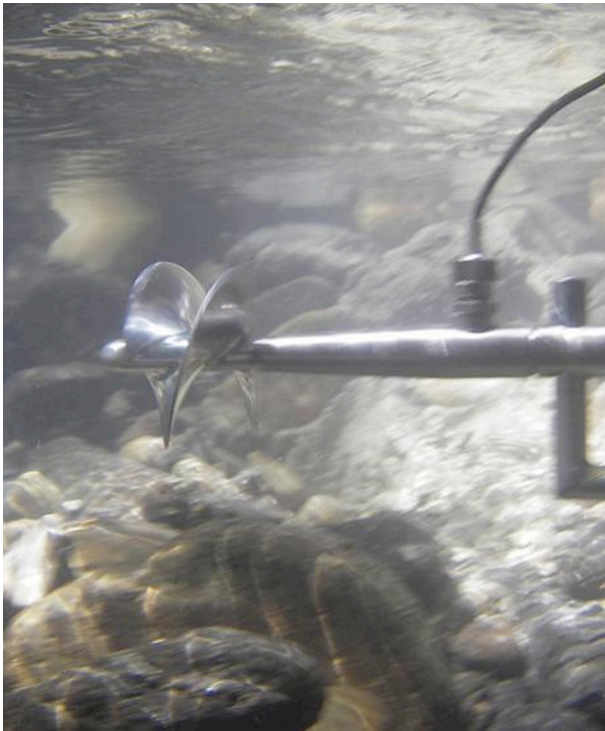


photo 1 : Mesure de la vitesse en rivière avec un micro-moulinet

Quand le courant est calme, la mesure est facile : on entre dans l'eau et on va mesurer la profondeur de la rivière, on plonge une hélice et on mesure la vitesse du courant (photo 1). On va herboriser pour reconnaître la plante avec le nom latin.



photo 2 : jeune pousse de *Populus Nigra* (à moins que ce ne soit *Salix Alba*)

Mais quand la rivière est en crue elle est moins accueillante et devient dangereuse. C'est à ce moment-là qu'elle se transforme, que l'érosion détruit le pont, que le courant emporte la plante, le gravier et le caillou.

« De l'autre côté du fleuve on appela
– Antonio!

Antonio écouta.

– C'est toi, Matelot?

– Oui, je veux te voir.

– Le gué a changé de place, cria Antonio.

– Je viens à cheval, dit le Matelot.

Et on l'entendit pousser à l'eau un gros tronc d'arbre.

Il doit arriver à peu près aux osiers, pensa Antonio, avec ce nouveau détour du gué le courant doit se balancer par là.

– Oh! cria Matelot.

Il était déjà arrivé.

Ça porte dur, dit-il, et ça flotte sans toucher. Méfie-toi, ça s'engraisse bien depuis deux jours.

– Oui, dit Antonio, ça travaille surtout par le dessous. Écoute.

(...)

Il mit sa main sur le bras de l'homme. Ils restèrent

tous les deux immobiles.

Du fond de l'eau monta comme une galopade de troupeau.

Le gué voyage, dit Antonio. Viens te chauffer. »

Jean Giono, *Le chant du monde*,
Ed. Gallimard, 1934

Comment mesurer là où on ne peut pas entrer, là où les instruments ne pénètrent pas ?

Le médecin a répondu à cette question en écoutant les bruits du corps avec un stéthoscope. Le sismologue écoute aussi les bruits de la terre et ses vibrations avec un géophone. Il s'agit en fait de deux techniques similaires où l'on ausculte (écoute + analyse) des signaux de pression émis par le milieu étudié. L'analyse est celle de l'expert, avec ou sans l'intermédiaire d'un enregistrement ; le médecin entend le souffle au cœur et le sismologue localise l'épicentre du tremblement de terre.

On a aussi appris à interpréter la réponse du corps ausculté à des signaux externes, en médecine depuis le rudimentaire dites 33 ! jusqu'à la fabrication des images par l'échographie. Ce sont aussi les méthodes de l'exploration géophysique, où le signal est parfois acoustique (des ondes de pression, provoquées par exemple par un choc), mais souvent aussi une sollicitation électrique ou électromagnétique (toujours des ondes, mais d'un autre type et à des fréquences beaucoup plus élevées). Ces méthodes permettent le diagnostic sans ouvrir le corps pour voir la tumeur en médecine, sans besoin de la tarière pour localiser la cavité souterraine en géophysique.

Et l'ingénieur qui réfléchit se demande : "Cette rivière, peut-on l'ausculter, connaître ce qui se passe sous la surface en écoutant ses bruits ? Ça la chatouille ou ça la gratouille ? Parle-t-elle ?"

« L'eau, quand elle coule, n'est jamais silencieuse. Les ruisseaux babillent, les cours d'eau gazouillent et un fleuve plus grand et plus large raconte des choses plus profondes et plus complexes. Les grands fleuves s'expriment sur une fréquence très basse, trop basse pour l'oreille humaine, même pour l'oreille

des chiens qui sont incapables de saisir les mots qu'ils prononcent; le Fleuve du Temps racontait ses histoires sur la plus basse de toutes les fréquences, et seule une oreille d'éléphant pouvait en percevoir les chants. »

Salman Rushdie, *Luka et le Feu de la Vie*,
trad. Gérard Meudal, Ed. Plon, 2010

Le gravier et le caillou font aussi leur musique, c'est décrit par Giono dans l'extrait cité plus haut « Du fond de l'eau monta comme une galopade de troupeau ». L'aventurier Baudolino qui tente de traverser le Sambatyon perçoit une grande variété de sons et de timbres :

« Là, par une fente, presque une blessure entre deux monts, on voyait le Sambatyon prendre sa source : un bouillonnement d'arène, un gargouillement de tuf, un égouttement de boue, un cliquetement d'éclats, un grondement de limon qui s'encaillotte, un débordement de mottes, une pluie d'argiles peu à peu se transformaient en un flux plus constant qui débutait son voyage vers quelque immense océan de sable. (...) »

Umberto Eco, *Baudolino*,
trad. Jean-Noël Schifano, Grasset, 2000

Peut-on pour de vrai mesurer la taille des graviers et des cailloux qui roulent au fond de la rivière à partir du paysage sonore enregistré au fond de l'eau ? localiser et quantifier leurs déplacements ? L'ingénieur et le chercheur peuvent-ils donner une valeur au paramètre petit a de l'équation qui décrit le mouvement de ces cailloux qui font la frayère du brochet ? Voilà pourquoi nous sommes venus écouter la musique du Vénéon. (D'accord, il n'y a pas de brochets dans le Vénéon, mais c'était un exemple...)

photos : Philippe Belleudy, extraites de l'album
« Rivières ».

Philosopher sur le terrain ?

Céline Bonicco-Donato

4 avril 2015

Lorsque Anthony P. m'a proposé de faire partie de l'aventure AUSENVI, j'étais à la fois enthousiaste et perplexe. Enthousiaste, à l'idée de quitter mon bureau pour voir « sur le terrain » les notions sur lesquelles je travaille d'une manière abstraite, dans une perspective d'histoire de la philosophie : l'enquête, la situation ou encore l'environnement. Mais aussi perplexe, dans la mesure où je me demandais de quelle aide je pourrais être pour l'équipe dans cette recherche : y a-t-il un sens à développer une perspective philosophique dans le cadre d'une enquête sociologique et une telle démarche peut-elle contribuer à enrichir cette dernière ?

S'il ne m'appartient pas de répondre à la seconde question, je souhaiterais dans ce billet partager mon expérience dans la vallée du Vénéon, que j'ai moins vécue comme une expérience de transfuge que d'hybridation où la philosophie reçoit en retour du terrain. Le changement de plan disciplinaire ne m'est pas tant apparu comme une trahison que comme l'occasion de déplacer ou encore de moduler certains concepts, en les voyant reprendre chair dans le sensible. Alors que Platon déclarait dans le *Timée* qu'il faut sauver les phénomènes, il n'a eu de cesse de le faire en subsumant les mille et une nuances du sensible dans des formes dont l'intelligibilité avait pour contrepartie la généralité et l'aridité. Comme si l'on ne pouvait sauver sans dénaturer, et que le sensible ne pouvait pas être pensé en et pour lui-même, mais seulement comme manifestation empirique d'une idée.

Alors que l'activité philosophique consiste à créer des concepts, selon la célèbre formule de Gilles Deleuze et Félix Guattari dans *Qu'est-ce que la philosophie ?*, cette construction s'avère le plus souvent entachée par un idéalisme qui recouvre le sol rugueux des phénomènes d'un revêtement aussi lisse qu'opaque.

Or, la recherche AUSENVI m'a permis d'entrevoir comment dépasser cet écueil sans renoncer pour autant à une authentique démarche philosophique s'efforçant de penser à et de réfléchir sur. Construire des concepts en les déployant et en les modifiant au gré de leurs figures sensibles, plutôt que de les défigurer en les arrachant à l'expérience.

Avant d'énoncer les principaux résultats de cette philosophie sur le terrain, je ne peux résister à citer Nietzsche qui écrit dans *Le gai savoir* que la condition pour philosopher fut pendant longtemps d'avoir « de la cire dans les oreilles » et qu'« un philosophe authentique n'entendait plus la vie, en tant que la vie est musique » et même « niait la musique de la vie ». Si AUSENVI se propose de montrer comment les habitants de la vallée du Vénéon entendent leur rivière, cette recherche m'a également donné à comprendre comment philosopher en se débouchant les oreilles !

L'enquête que nous avons menée au mois de juin 2014 a non seulement confirmé mais aussi enrichi deux perspectives philosophiques sur lesquelles je travaille : l'analyse pragmatiste de l'action et la compréhension de la notion de milieu développée par la philosophie de la vie et de la médecine.

1/ Confirmation et enrichissement de l'analyse pragmatiste de l'action

Traditionnellement dans l'histoire de la philosophie, l'analyse de l'action repose sur un double dualisme : d'une part une distinction stricte entre le sujet et son environnement, où ce dernier est compris comme un cadre qui fait obstacle à l'action mais dont l'on peut se libérer par sa volonté, d'autre part une hétérogénéité radicale entre le corps et l'esprit, où le second commande au premier par l'intermédiaire de la volonté qu'il éclaire. Cette analyse a été remise en cause au XX^{ème} siècle par le pragmatisme américain qui a aboli ces dichotomies en dénonçant leur caractère artificiel. Il a, en effet, montré que l'on ne peut pas concevoir le sujet en position d'extériorité et de suprématie par rapport à son environnement mais qu'il faut au contraire envisager une transaction, un ajustement entre les deux où chacun interagit avec l'autre. Il a

également récusé la distinction entre la perception intellectuelle et l'action en les intégrant dans un seul et même processus. Selon la formule lapidaire et implacable de Dewey : « percevoir, c'est reconnaître des possibilités non encore atteintes », pour autant que lorsque « quelqu'un s'approche d'un objet éloigné, il l'aborde en se référant à ce qu'il va faire quand il l'atteindra. (...) Les phases ultérieures de l'acte sont déjà présentes dans les phases initiales, pas seulement au sens où elles seraient prêtes à être déclenchées, mais aussi au sens où elles servent à contrôler le déroulement du processus dans son ensemble ». En ce sens, il n'y a pas lieu de distinguer deux phases, l'une cognitive et l'autre pratique : toute représentation est déjà grosse d'un usage possible. Nous ne nous formons pas des images mentales neutres mais saisissons des indices ou des prises dans l'environnement.

L'élément remarquable de l'analyse pragmatiste de Dewey et de Mead consiste ainsi à souligner que dans la perception humaine, les stimuli sont sélectionnés en fonction des intérêts du sujet percevant. Le même environnement peut déclencher des impulsions et des réponses différentes, pour autant que chaque individu sélectionnera les stimuli appropriés pour leur expression ou le choix d'objets et de propriétés auxquels il doit répondre. Un tel prélèvement perceptif est affaire de sensibilité bien sûr, mais aussi d'attitudes, de dispositions ou encore d'habitudes.

Une telle analyse se voit non seulement confirmée par notre enquête dans la vallée du Vénéon mais aussi enrichie par sa confrontation avec le sol rugueux des phénomènes qui viennent la complexifier. Confirmée, dans la mesure où les entretiens des différentes personnes interrogées révèlent qu'elles ne perçoivent pas la rivière de la même manière, selon ce qu'elles sont appelées à y faire, leur expérience et leurs habitudes. Loin de vivre l'environnement comme un extérieur de l'action, elles le présentent comme un support ou encore une ressource avec lequel elles se coordonnent et négocient pour agir selon leurs dispositions et habitudes. Ainsi Benjamin, le

kayakiste, perçoit-il tout ce qui fait sens, pour lui, dans sa pratique du sport d'eau vive. Il appréhende le Vénéon comme un élément avec lequel il doit faire corps pour cheminer avec lui. Il va donc être attentif à tous les indices qui peuvent l'aider à naviguer : ceux qui indiquent les obstacles présents dans la rivière, sa vitesse, son débit, etc.



De manière différente, mais selon la même logique, Mélanie, la saisonnière du Club Alpin Français, pêcheuse à ses heures perdues, « lit » pour sa part la rivière, selon son expression même, comme le lieu où vivent les poissons. Le débit du cours d'eau ne l'intéresse pas en tant qu'il va permettre à son bateau d'aller plus ou moins vite et de risquer ou non de se renverser (Benjamin parle dans cette perspective des « vagues sympas à utiliser ») mais comme signe de la présence ou non de poissons, pour autant que ces derniers affectionnent le calme. Mais les idées théoriques ne gagnent pas seulement à être confrontées à la « vraie vie » pour être étayées. Lorsque les concepts reprennent chair dans le sensible, ils s'en trouvent également affinés. En effet, la théorie pragmatiste pense l'action de manière relativement monolithique, alors que les entretiens réalisés font apparaître une palette de nuances qui dessinent un spectre beaucoup plus large que ne le laissent entendre les développements théoriques. De manière générale, se dégage des différents récits l'idée que l'action dans un milieu naturel, quelle que soit la fausseté de cette représentation, n'est pas la même que celle se déroulant dans un milieu anthropisé : les personnes

interrogées insistent sur le fait que l'on apprend peu à peu à « entendre », « écouter », « lire », la rivière, qu'il existe une forme d'apprivoisement et de réconciliation avec un milieu dont on est initialement éloigné. Une certaine fierté, assortie de gêne, ressort de l'ensemble des entretiens : d'un côté, la satisfaction de pouvoir rendre compte d'un savoir-faire qui est rarement sollicité en tant que tel, d'autre part, une forme de pudeur à expliciter ce qui constitue leur quotidien et qu'elles n'ont pas l'habitude d'analyser comme tel. Mais cette action dans un milieu naturel revêt elle-même des visages subtils, engageant des rapports au monde très différents : de la pratique ludique et sportive de Benjamin, à la surveillance prudente du gardien du refuge du Carrelet qui guettent les indices de crue, jusqu'à l'expérience initiatique où un ancien garde du parc, Daniel, raconte que lorsqu'il voit jaillir la source du Vénéon, il assiste « à la naissance de quelque chose ».



Les différents entretiens découpent ainsi une petite partie du vaste spectre des actions humaines qui ne peut s'éprouver que dans le sensible et qu'aucune analyse seulement conceptuelle, et par définition même généralisante et donc simplificatrice, ne pourra donner à voir et à entendre.

De la même manière, la notion de perception se voit considérablement affûtée par ses occurrences sensibles. En effet, sa compréhension dans la tradition pragmatiste, que ce soit chez Peirce, James, Dewey, ou encore Mead, comme une sélection de stimuli dans l'expérience appropriés pour l'action,

écrase fatalement la variété des procédures de choix et la nature des stimuli retenus. Elle présente, certes, l'avantage de rompre avec la tradition kantienne qui introduit une séparation artificielle et arbitraire entre perception et expérience en pensant la première comme une synthèse simplement subjective d'intuitions sensibles, pouvant éventuellement donner naissance à un jugement d'expérience objectif, lorsqu'elle est à son tour subsumée sous des concepts a priori. Mais si la définition générale donnée par le pragmatisme se trouve suffisamment accueillante pour rencontrer toutes les perceptions en les réinsérant dans le mouvement continu de la vie, elle gomme par là-même leur singularité. A cet égard, nous ne résistons pas une fois de plus à citer Nietzsche : « comme nous avons rendu tout ce qui nous entoure clair, libre, facile et simple ! (...) Le langage peut bien, ici comme ailleurs, rester prisonnier de sa balourdise et persister à parler d'oppositions là où il n'y a que des degrés et un subtil échelonnement complexe ». Justement, les entretiens réalisés permettent, chacun à leur manière, de dissiper cette prétendue évidence véhiculée par la langue philosophique et la clarté de ses concepts. Dans le langage oral, par nature même moins précis et rigoureux que sa version écrite et conceptuelle, apparaît la complexité de la corrélation entre l'expérience passée, la pratique et les indices retenus : les récits singuliers et les images personnelles pluralisent les manières d'expérimenter et de sentir le monde, et font sinon éclater les catégories trop massives, du moins les fissurent en montrant leurs ramifications sous-jacentes. Ainsi la couleur, élément mentionné à de nombreuses reprises par les personnes interrogées mais qui est employé parfois de manière impropre pour désigner non seulement la teinte de la rivière mais aussi son degré de clarté, peut être remarquée dans le cadre d'un rapport simplement contemplatif au paysage, manifestant une certaine sensibilité esthétique, dans celui de l'encadrement d'activités sportives où l'on doit gérer l'appréhension d'un groupe, dans celui de la confirmation de son appartenance à un « pays », ou encore dans celui d'une activité saisonnière comme marqueur du temps qui passe.



Dans le premier cas, la couleur est caractérisée en termes très sensoriels (Daniel met l'accent sur son aspect « translucide », sur le « régal visuel »), dans le second, ce qui compte c'est la clarté ou l'opacité dans la mesure où cette dernière est un facteur anxiogène pour les vacanciers faisant leur stage de kayak (Benjamin insiste sur l'aspect « impressionnant » de l'eau noire du Vénéon lorsqu'il charrie plus de matériaux), dans le troisième, c'est la nuance qui est importante (grise ou marron) pour autant qu'elle indique où a éclaté l'orage et atteste ainsi de l'enracinement d'une famille dans la région (après avoir précisé que sa famille habite dans la vallée depuis cinq générations, Michelle explique comment elle sait rien qu'à la couleur de l'eau où a éclaté l'orage), dans le quatrième, la couleur crème est perçue comme la marque de l'acmé de la saison estivale pour autant qu'elle indique la fonte des neiges du glacier (la propriétaire de l'hôtel du Vallon précise ainsi qu'« à partir du mois d'août quand y a plus de neige et que ça attaque le glacier on le voit tout de suite parce que l'eau n'est plus turquoise »). Bien évidemment, la perception du « bruit » révèle la même complexité, et peut-être l'accentue encore : le Vénéon peut « claquer », « gronder » ou encore « craquer », on l'entend « rouler des pierres » ou encore « dégueuler », il « berce » ou il empêche de dormir. De manière remarquable, les différents bruits blancs de la rivière ne sont pas seulement perçus comme des nuances variées mais

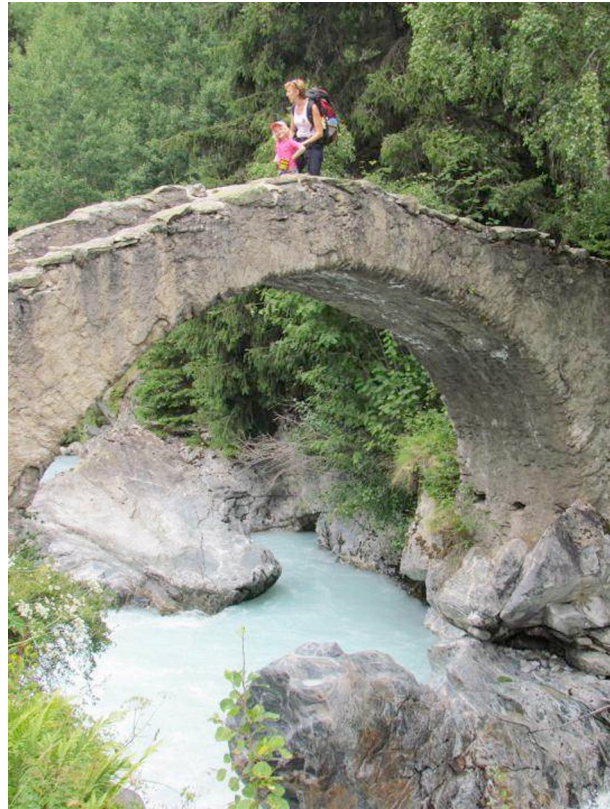
revêtent des significations différentes en raison des impulsions hétérogènes des différents individus. Et ces significations s'expriment dans un idiome personnel, très sensible, donnant à entendre les degrés et l'échelonnement complexe de la vie et de ses manifestations dont parle Nietzsche. S'il est juste de dire que le même stimulus peut déclencher des réponses différentes, il faut également ajouter que ce stimulus lui-même est vécu différemment en fonction de la sensibilité de l'agent qui l'expérimente, de ses attitudes, de ses dispositions et de ses habitudes.

2/ Confirmation et enrichissement de l'analyse de la notion de milieu, issue de la philosophie de la vie et de la médecine de Jakob von Uexküll et Kurt Goldstein.

Retraçant les étapes historiques de la formation du concept de milieu dans La connaissance de la vie, Georges Canguilhem insiste sur l'importance des études de psychologie animale de Jakob von Uexküll ainsi que celles de pathologie humaine de Kurt Goldstein. Ils ont, l'un et l'autre, contribué à renverser le paradigme dominant, développé notamment par Jean-Baptiste de Lamarck, selon lequel le milieu est l'ensemble des conditions extérieures pesant de manière surplombante sur le vivant qui doit s'y adapter, pour l'appréhender, au contraire, comme l'ensemble des excitations ayant valeur et signification de signal pour l'organisme, de telle sorte que c'est moins le milieu qui fait le vivant que l'inverse. Tous deux insistent sur l'idée que l'environnement est le produit d'une sélection au sein de ce qui nous entoure, réalisée en fonction de nos intérêts. Ainsi pour que le milieu ait une influence sur l'individu, il ne suffit pas qu'il produise une excitation physique, encore faut-il que celle-ci soit remarquée et que l'on y fasse attention. « Si le vivant ne cherche pas, il ne reçoit rien. Un vivant, ce n'est pas une machine qui répond par des mouvements à une excitation, c'est un machiniste qui répond à des signaux par des opérations ».

Autrement dit, le milieu n'agit pas sur l'individu s'il ne l'intéresse pas, ou plus exactement on ne parlera de milieu que pour désigner les sollicitations sensibles qui intéressent l'individu, les signaux qui font sens pour lui. Mais alors, si le milieu est un tel prélèvement électif, il faut dire qu'il constitue le monde de l'individu, selon l'étymologie même du terme allemand, Umwelt, que l'on peut traduire par monde ambiant.

Une nouvelle fois, une telle perspective se voit confirmée par notre recherche. En effet, le même cadre géographique (Umgebung) - la vallée du Vénéon - est vécu de manière très différente par les différentes personnes rencontrées. La rivière de montagne est appréhendée comme un réseau d'informations qui ne sont pertinentes qu'en fonction des normes d'appréciation du sujet qui agit et doit s'ajuster à lui en raison de ce qu'il est appelé à y faire, ce qui permet de comprendre la diversité des témoignages recueillis, l'accent mis sur tel ou tel stimulus et surtout sa qualification, et permet d'affirmer que l'environnement (Umwelt) des différents agents est spécifique et singulier. Mais au-delà de la simple vérification, notre enquête permet également de mettre au jour les mille et un visages de ce réseau d'informations : tour à tour moyen de circulation, outil de dépassement de soi, écosystème naturel dans lequel viennent se loger d'autres vivants, ou encore catalyseur des humeurs (« Quand ça va pas, je vais au Vénéon. On a l'impression que les soucis s'en vont avec le courant »). La sélection des indices et leur caractérisation se fait selon des valeurs qui expriment elles-mêmes la complexité du rapport au monde de l'homme : rapport utilitaire, esthétique, initiatique, etc. Les entretiens ne permettent donc pas seulement de vérifier que l'environnement, loin d'être une donnée objective et neutre, constitue une construction sous-tendue d'affects, mais ils permettent de révéler la complexité de la base pulsionnelle et instinctive qui irrigue l'expérience, et permet à Nietzsche d'affirmer que toute perception est déjà interprétation ou encore perspective sur le monde .



Alors, quel sens y a-t-il à philosopher sur le terrain, à vouloir confronter des perspectives développées dans l'histoire de ma discipline de formation à la vie quotidienne de gens ordinaires ? D'une part, pouvoir entendre et pas seulement écouter les différents témoignages en conceptualisant dans un autre langage, plus technique et spéculatif, différents récits dont le caractère banal ne doit pas masquer la profondeur de ce qu'ils nous révèlent de la perception, de l'action et de notre rapport à l'environnement. D'autre part, et c'est là le point le plus important pour moi, comprendre que l'« être-au-monde », expression employée par Martin Heidegger pour penser la spécificité du Dasein parmi les autres vivants, ne peut se penser qu'à l'épreuve du sensible qui apparaît comme la seule à même de nous en révéler la richesse et la complexité. S'arrêter seulement à la première perspective, celle de la philosophie montrant le caractère fondamental des miettes de

la vie de tous les jours, serait commettre une grave erreur en érigeant cette discipline en position de surplomb. Que la philosophie permette de traduire « la vie » ne doit pas oublier que cette dernière, en retour, s'avère toujours trop complexe pour être totalement enfermée dans des théories et des concepts généraux. Elle les déborde en obligeant, discipline salutaire s'il en est, à nuancer, raffiner, complexifier ou encore amender. Penser, oui, mais sans se contenter de synthétiser les données de l'expérience, en acceptant, au contraire, l'idée que les variations du sensible ne soient pas un obstacle mais donnent un excès de sens.

Une infinité de nuances de bruits colorés

JuL McOisans
25 mars 2015

Je me place pour une fois du point de vue de l'acousticien (ou, plus précisément, de la phénoménologie acoustique), davantage habitué à écouter & étudier les phénomènes sonores dans leurs dimensions architecturales (de quelques cm à quelques m), voire urbaines (jusqu'à quelques centaines de m) & qui se retrouve soudain confronté à la dimension d'une vallée de montagne (pas loin de 30km de longueur...).

Des premières écoutes exploratoires jusqu'aux ultimes réactivations, impossible d'échapper à cette évidence : le son du Vénéon ne correspond pas à l'imaginaire qu'on pourrait s'en faire a priori. Loin de l'image délicate & bucolique qu'on attendrait d'une petite rivière de montagne, on a ici, du haut en bas de la vallée, un grondement puissant & continu.

ILLUSTRATION SONORE :

Au lieu-dit le pont romain, confluence du Vénéon & de la Muene, son mesuré à 80dBA

http://cressound.grenoble.archi.fr/son/rap091/AUSENVI_b01_pontROMAIN_confluence.mp3



A l'écoute des enregistrements, les gens interrogés évoquent « le son d'une autoroute », « d'une turbine », « du Crrrrrshhh de télé », « le bruit d'un chalumeau, d'une machine à laver » ou « une pluie battante sur une route »...

En acoustique, pour décrire ce genre de sons, on dispose des notions de bruit « blanc », « rose » ou « coloré » : des sons composés de la totalité

des fréquences audibles, de plus ou moins égale intensité (voir http://fr.wikipedia.org/wiki/Bruits_colorés pour leurs définitions précises).

Or, ces évocations à connotation industrielles ou urbaines, & le fait même de parler de bruit (le bruit étant, dans le langage commun, la perception négative d'un phénomène sonore), créent une sorte de dissonance cognitive avec la perception pastorale & hédonique qu'on a globalement de cette vallée. C'est autour de cette apparente contradiction que j'aimerais ici esquisser quelques pistes de réflexion : une première d'ordre local & une autre plus exo-disciplinaire (de la psychophysologie à l'ethnomusicologie).

Le piège dans lequel on peut tomber assez aisément, lorsqu'on arpente la vallée pour y prélever des échantillons sonores de la rivière Vénéon, & qu'on a constaté la permanence de ce bruit, c'est d'en conclure un peu rapidement que «c'est partout pareil». Or l'analyse comparative de ces échantillons montre qu'au contraire, il n'y en a pas deux identiques. Certes on a partout affaire à ce même bruit coloré, mais on constate alors l'infinie variété de ces colorations .

ILLUSTRATION SONORE :

Montage de 17 enregistrements du Vénéon pris depuis le glacier jusqu'à sa confluence avec la romanche

http://cressound.grenoble.archi.fr/son/rap091/AUSENVI_01_17_variations_bruit_coloré.mp3



Je rappelle ici que, en acoustique des salles, on utilise le bruit blanc pour «mesurer» la «couleur» d'un espace, c'est-à-dire : on émet la totalité des fréquences audibles à une égale intensité & on enregistre le retour de chacune, plus ou moins réverbérée, atténuée, déformée, retardée, différenciée... par l'espace de propagation. Là, tout au long de la vallée, non seulement la

source (l'émission — le son de la rivière elle-même) n'est pas un bruit uniformément blanc, mais elle est, de plus, à chaque endroit, à chaque pas, à chaque instant modulée par un espace dont la complexité topométrique excède l'entendement humain. & donc le mesurage scientifique.

C'est pourtant à partir de cette incommensurabilité des bruits colorés in situ que peuvent s'ébaucher des questionnements qui, au-delà de l'acoustique physique, nous entraînent vers les méandres de la psycho-perception, tant culturelle que neuronale.

Notons pour commencer que, si on ne se cantonne plus à prélever des échantillons sonores à certains points fixes, mais qu'on se met à cheminer dans la vallée, cette variabilité de propagation des différentes longueurs d'ondes qui constituent le son de la rivière, devient immédiatement perceptible : qu'on s'en éloigne ou s'en rapproche, qu'on passe derrière une butte ou un rocher, qu'on traverse un bosquet ou un village, ou simplement qu'on se tourne face ou dos au torrent, le filtrage de ces fréquences change & évolue sans cesse, de manière subtile, infinitésimale, mais néanmoins sensible dès lors qu'on y prête attention.

C'est d'ailleurs un phénomène si commun, base de notre faculté auditive d'orientation dans l'espace, que, justement, on y prête rarement attention. Cette inattention de l'écoute est par ailleurs assez bien étudiée, que ce soit à travers la dimension de l'« ouïr » schaefferien, celle de l'« écoute flottante » psychanalytique ou plus prosaïquement celle de l'effet de « gommage » ou de « synecdoque » du *Répertoire de effets sonores*.

Sur place, la plupart des habitants interrogés le reconnaissent : ce son omniprésent, permanent & puissant ne constitue ni une gêne ni un plaisir, on en prend conscience seulement dans les situations exceptionnelles de forte crue ou à l'inverse lorsque l'hiver la glace vient le faire taire. Est-ce à dire qu'il n'aurait aucun effet sur nos comportements ? Peut-être pas.

Une petite remarque, plusieurs fois incidemment itérée par diverses personnes lors des enquêtes :

« on y dort bien », « ça me berce », « j’y ai fait des rêves »... a orienté ma curiosité vers des domaines où on s’intéresse aussi à ces bruits colorés.

En psychophysiologie, quelques expérimentations cliniques ont été menées, tendant à montrer l’influence de cette sorte de bruits sur la qualité du sommeil et/ou la faculté de concentration et/ou l’apaisement post-traumatique . Je n’en sais guère plus, si ce n’est que ces recherches semblent suggérer des corrélations entre les ondes (sonores) qui nous parviennent de l’extérieur et les ondes (cérébrales) qu’émettent nos neurones & synapses au cours des différents cycles d’activité de notre cerveau (veille, concentration, endormissement, sommeil, rêves...).

ILLUSTRATION SONORE :

Exemples d’ondes alpha entre 300 et 309/312 Hz

http://cressound.grenoble.archi.fr/son/rap091/AUSENVI_b03_test_ondes_alpha.mp3



Le fait que les bruits utilisés dans ces expériences soient souvent référencés comme «bruit de la mer» laisse entendre qu’il y aurait peut être aussi une dimension psychoculturelle à ces effets mais la dimension proprement psycho-acoustique constitue elle-même tout un champs de recherche à explorer...

L’autre domaine vers lequel cette petite remarque récurrente sur l’apaisement que celà procure d’être baigné dans un flot brownien d’ondes sonores a entraîné ma curiosité, est plus délicat à aborder. J’ai retrouvé très peu de références précises & me base principalement sur quelques souvenirs, quelques anecdotes pour suggérer quelques hypothèses & ouvertures :

En musique & musicologie on s’intéresse assez peu à ces bruits blancs / roses / colorés, on est plutôt préoccupé à organiser ou étudier des ensembles

de sons «pré-découpés» (en notes, en fréquences de résonance de tel ou tel instrument, lui-même savamment mis au point par parfois des siècles de cultures, de pratiques & d’ajustements). Il existe pourtant un instrument qui produit ce type de son, communément utilisé aussi bien dans les orchestres classiques que dans la musique pop/rock/jazz & en musique traditionnelle (qu’on pense au pipe-band celtique ou aux fanfares provençales). Il s’agit bien sûr de la caisse-claire. tchk !

Mais c’est plutôt vers d’autres contrées, aux confins de pratiques musicales & sociales, voire spirituelles que j’aimerais tendre l’oreille :

Le bâton de pluie est un tube de bois rempli de coquillages qui, lorsqu’on le renverse, produit un bruit analogue à la pluie. Il est utilisé aussi bien en Amérique qu’en Afrique qu’en Mélanésie, à la fois comme instrument de musique que comme régulateur du tour de parole. chhhhhhh...

ILLUSTRATION SONORE :

Bâton de pluie

http://cressound.grenoble.archi.fr/son/rap091/AUSENVI_b04_baton_de_pluie.mp3



Pour rester dans notre sujet, notons qu’au Chili on l’appelle « cascades ».

Passons ensuite sur tous les idiophones de type maraca, basés sur le même principe, pour évoquer un étrange petit instrument, très commun, même si « chez nous » il est plutôt considéré comme un outil à calmer les bébés que comme un instrument de musique :

ILLUSTRATION SONORE :
Hochet - Aphina 2003

http://cressound.grenoble.archi.fr/son/rap091/AUSENVI_b05_Hochet_athina2003.mp3



La plupart des cérémonies chamaniques commencent par le son du hochet, dit-on, pour « purifier l'atmosphère ». « Le cliquetis qu'émet le hochet détend l'esprit en douceur et diminue l'activité cérébrale, abaissant ainsi la barrière qui se trouve entre la perception du monde matériel et les domaines des réalités spirituelles. En clair il sert de pont entre les mondes (c'est pour cela que le son du hochet est si agréable aux bébés). On le voit l'étude des sciences occultes nous amène vers des considérations pas très éloignées de celles des sciences neuronales... tch-tch-tch-tch-tch...

Revenons maintenant vers notre rivière de montagne en faisant un petit détour : plusieurs amis sud-américains m'ont fait part d'une pratique chez certains peuples andins & amazoniens consistant à aller passer du temps près d'une rivière & de l'écouter jusqu'à être capable d'en entendre un nouveau chant. Et ce n'est que lorsque qu'on a mémorisé ce chant qu'on peut revenir au sein de la communauté pour le chanter. Cela peut paraître anecdotique mais si on se souvient qu'on parle ici du son d'une rivière qui, acoustiquement, est formé de toutes les fréquences perceptibles, il me semble tout à fait crédible que l'esprit puisse y entendre & y discriminer certaines pour en former une combinaison sous forme de chant. chhhhhhhhhhhhh...

ILLUSTRATION SONORE :
Tirée d'une autre recherche¹⁰ : un artiste sonore, avec d'autres références, pratique ce même exercice près d'une rivière de montagne.

http://cressound.grenoble.archi.fr/son/rap091/AUSENVI_b05_bardo_ben.mp3



Pour terminer je voudrais évoquer sous forme de devinette une dernière occurrence de ce bruit coloré, encore plus commune que toutes celles mentionnées jusque là : savez-vous quel son produit l'onomatopée qu'on utilise pour intimer l'ordre à quelqu'un de se taire &/ou de se calmer (parfois accompagné du geste de poser son index sur la bouche) ?

10 arch/art Bardonecchia-2004 : <https://aau.archi.fr/cresson/cres-s-o-u-n-d/archart-bardonecchia-audio/>

Le Vénéon comme médiation du rapport à l'environnement

Anthony Pecqueux

Ce texte vise à lancer quelques pistes pour rendre compte des écoutes familières d'un torrent de montagne, le Vénéon (Oisans, 38). Par « écoutes familières » sont désignées les différentes écoutes qui, à des titres divers (activités professionnelles, demeure à proximité, etc.), sont indexées à des expositions sonores prolongées à cette présence continue et puissante (texte de juL McOisans ici) que peut représenter un torrent de montagne. Ces éléments sont issus d'un projet pluridisciplinaire reflétant des préoccupations communes (de sociologues, géographes, architectes, philosophes, hydrologues et spécialistes en traitement du signal) autour de la thématique générale d'« Ausculter l'Environnement ». Le terrain principal de ce projet, la vallée du Vénéon, a été choisi du fait qu'il était déjà l'objet d'investigations de la part des hydrologues et spécialistes en traitement du signal, à savoir des mesures acoustiques subaquatiques pour EDF, qui possède de nombreuses installations d'énergie hydraulique dans cette vallée.

Pour eux, les problèmes posés par ce terrain concernent d'une part la capacité à rendre partageables des alertes « sonores » autrement que par des représentations visuelles de type sonagramme, i-e la recherche d'un langage qui ne soit pas celui du spécialiste du son, mais du spécialiste de la rivière, « sa » rivière et son écoute ; et, d'autre part, à partir de ces écoutes habitantes, informées, la recherche de nouveaux critères pour leurs propres investigations. Sur le terrain, deux phases différentes ponctuent l'investigation : la première, plus ethnographique, et la seconde plus hydrologique, même si des croisements se font à chaque fois. Je vais essentiellement rendre compte de la première, basée sur une enquête qualitative, tout à la fois ethnographique et sonore (voire d'ethnographie sonore) au bord du Vénéon. C'est-à-dire cherchant à la fois à « ausculter » (comprendre) les sons du Vénéon, et à se laisser guider dans cette compréhension par les principaux

intéressés, habitants et professionnels qui y sont exposés toute l'année ou presque¹¹.

1/ « LIRE » LE TORRENT

Le premier constat est sonore, à savoir le constat d'un « bruit blanc », ou mieux : d'un « bruit rose » ou « coloré » ; c'est-à-dire un son massif, présent continuellement ou presque et se signalant comme tel, et qui par là rend difficile la perception des multiples variations / distinctions dans l'environnement sonore qui pourtant coexistent (ne peuvent manquer de coexister) avec ce son massif (voir à nouveau le texte ici de juL McOisans qui fait le point sur ces notions). Dans ce contexte de « bruit coloré », comme celui d'un tel torrent (et des nombreuses cascades qui s'y jettent), et c'est le second constat : les repères ne sont pas spécialement auditifs, et d'autant moins que, pour le coup, ils nécessiteraient une oreille particulièrement entraînée, capable de discriminer divers niveaux d'informations dans « un gros brouhaha » (voir *infra*). C'est pourquoi d'autres modalités sensorielles entrent en ligne de compte et fournissent des repères primordiaux, notamment pour des *personnes impliquées en pratiques avec la rivière*. Ce sont essentiellement des repères visuels : l'interprétation de la couleur de l'eau, un point dépassé sur la rive qui signale une montée des eaux (pour les gérants des campings situés au bord du torrent), la reconnaissance des différents types de vagues et leur signification (pour les kayakistes ; les « grosses » vagues signalant un obstacle, les vaguelettes signalant une faible profondeur, etc.).

11 Il faut savoir que la vallée vit selon une certaine saisonnalité, puisque le lien avec La Bérarde n'est pas assuré l'hiver : la vie tout au long de l'année ne se déploie que jusqu'à Saint-Christophe-en-Oisans ; à Bourg-d'Arud, des remontées mécaniques font la liaison l'hiver avec la station des Deux-Alpes. Voir : Cribier Françoise, 1961, « De Venosc aux Deux-Alpes : une station à double saison », Revue de géographie alpine, Tome 49 n°2, p. 293-318. Pour une perspective historique plus générale sur cette vallée : Zuanon Jean-Paul (avec Gerbaux Françoise), 1995, Chronique d'un « parc oublié ». Du parc de la Bérarde (1913) au parc national des Ecrins (1973), Grenoble, Revue de géographie alpine (n° hors-série) / Parc national des Ecrins / Office national des forêts.

Ainsi, lire le torrent¹² est le principal instrument ordinaire pour écouter le torrent et comprendre ses variations. Céline Bonicco-Donato nous a déjà offert un aperçu de telles opérations dans son texte « Du non-cognitif au connu... ».

Portraits de lecteurs auditeurs du Vénéon

Il y a évidemment dans toute la vallée de nombreuses pratiques, variées, qui ont un rapport plus ou moins étroit avec le Vénéon. Je vais dresser quatre portraits, mais j'aurais pu également parler des alpinistes estivaux par exemple, comme ce gérant bénévole (pour quelques semaines) du Club Alpin Belge de La Bérarde : « Oui on l'entend [le Vénéon]. C'est joli, c'est frais, mais bon voilà, sans plus. C'est du décor » ; voire, « pire », le Vénéon est évité par de nombreux alpinistes-randonneurs :

« Déjà quand il n'y a que ça d'eau [geste indiquant le haut de la cheville], j'ai déjà fait ça les torrents quand il n'y a que ça d'eau, pour tenir droit il faut déjà être costaud ! Alors, non... voilà mon approche du Vénéon... je l'évite ! »

Il faut aussi compter avec toutes ces personnes qui ont un rapport de seule résidence à proximité, tel ce couple venu s'installer à Bourg d'Arud l'an dernier au moment de leur retraite :

« Le Vénéon on l'entend tout le temps ; d'ailleurs mon mari est content d'avoir le double vitrage ! Moi, ça ne me gêne pas, j'ai l'habitude, je suis d'ici. Quand il y a des orages on entend charrier : les rouleaux qui passent sur les gros cailloux, ça fait beaucoup de bruit ! »

Alpinistes-randonneurs comme seuls résidents à

proximité ont des relations assez distantes avec le torrent – dont l'eau, qui atteint au maximum onze degrés au cœur de l'été, est interdite pour la baignade par arrêté préfectoral. Mais dès qu'on entre dans un rapport de pratiques, les choses deviennent moins simples ou plutôt s'enrichissent. Par exemple, Marie-Claire, la cinquantaine, gère depuis 24 ans le club de sports d'eaux vives du Vénéon, ce qui fait qu'elle vit en camping, au bord du Vénéon de mai à octobre :

« Et ce bruit c'est gênant ?

– Ben moi j'aime bien ça ! ça berce, non non c'est agréable d'être au bord de l'eau »

Hôtelière aux Etages : faire « découvrir son pays »

Murielle, la cinquantaine également, a grandi dans cet hôtel, que ses parents ont repris voilà trente-cinq ans, et dont elle a pris la suite ; elle est obligée de le vendre à la fin de cette saison car il n'est pas aux normes actuelles. Si elle n'a pas d'activité spécifiquement liée à la rivière, elle en apprend beaucoup de son fils kayakiste, comme elle en apprenait de son père, pêcheur invétéré. Son hôtel, en bord de route, est à moins de cent mètres du Vénéon. Comme tous nos interlocuteurs ou presque, Murielle a une théorie sur les variations de couleur du Vénéon, ce qui est la première et la plus partagée des pratiques de lecture du torrent afin de rendre compte de cette eau généralement si turquoise – notamment comparée à l'autre rivière toute proche, dans la vallée voisine, la Romanche, qui est beaucoup plus foncée –, et de rendre compte de ses variations possibles, notamment après des orages et autres perturbations :

« A partir du mois d'août quand y a plus de neige et que ça attaque le glacier on le voit tout de suite parce que l'eau n'est plus turquoise, elle est crème ; il a plus du tout la même couleur (...). Tous les jours il change de couleur (...) Turquoise en fait je crois que c'est la roche qui est dessous et le fait que ce soit très froid »

12 Cette expression est dérivée d'une formule voisine, « lire la rivière », qui est issue du milieu de la pêche. Elle est employée par l'écrivain Michel Winthrop (2006, La pêche à la mouche : comprendre et prendre, cité par Gramaglia Christelle, 2009, « Passions et savoirs contrariés comme préalables à la constitution d'une cause environnementale. Mobilisations de pêcheurs et de juristes pour la protection des rivières », Revue d'anthropologie des connaissances, Vol. 3 n° 3, p. 406-431) : « Lire une rivière, c'est lire les rivières ». Par là, Winthrop évoque des savoirs forgés dans la proximité mais non réductibles à un seul environnement.



Au-delà de cette compétence de lecture des couleurs, Murielle manifeste une forme d'attention à son environnement en général, et au Vénéon en particulier. En effet, l'entretien commence directement, de notre fait, sur le « bruit du Vénéon » :

« Qu'est-ce que c'est que vivre avec un torrent de montagne ? Le bruit... »

_ Berçant, berçant ! Pas perçant, berçant !

(...) Le Vénéon va me manquer par contre...

_ C'est quoi qui va vous manquer ? le bruit ?

_ Le bruit ?! Mais je l'entends pas !

_ C'est pas un bruit pour vous, c'est un son ?

_ C'est même pas un son, ça fait partie... c'est comme le vent dans les arbres, voilà j'entends... c'est pas quelque chose qui me dérange, j'ai toujours connu. (...) Y a des clients qui veulent pas être côté Vénéon parce qu'ils sont trop dérangés par le bruit du torrent. Par contre y a des clients qui demandent qu'à être de ce côté-là. Après le client qui va demander à être de l'autre côté c'est la même personne qui va demander à ce qu'on bousille le coq parce qu'il fait du bruit, à ce qu'on arrête la cloche de minuit à 7h le matin... ! Après, on vient dans des endroits comme ça, faut prendre aussi ce qu'y a. Je peux comprendre que ça dérange. Moi je l'entends juste 2-3 jours quand je reviens en début de saison, sinon après je l'entends plus »

Je reviendrai sur ces propos dans le prochain billet ; pour le moment, il suffit d'en relever l'esprit général : un refus catégorique de qualifier comme « bruits » les sons du Vénéon, au profit d'une inclusion comme

élément de son environnement, « berçant » qui plus est. Egalement, une critique explicite des clients qui ne parviennent pas à « prendre aussi ce qu'y a » avec cet environnement pris dans sa globalité ; en creux, c'est bien son propre rapport à ce dernier qui en ressort d'autant mieux, comme dans cet autre extrait de l'entretien :

« A l'heure d'aujourd'hui j'ai l'impression qu'on est plus prestataires de service que personne qui accueille et qui fait découvrir son pays ; ça me dérange... les gens prennent plus le temps de discuter ; c'est pas important pour eux de savoir pourquoi le Vénéon il est comme ça, pourquoi le ciel est de cette couleur, pourquoi la montagne est comme ça le matin, pourquoi elle est comme ça le soir »

Ce qui est important pour Murielle, ce à quoi elle tient est désormais tout à fait clair. Au sein de cet environnement auquel elle est tant attachée, le Vénéon tient donc un rôle de premier plan et l'accompagne au quotidien, pour les bons comme les mauvais moments : « Quand ça va pas, je vais au Vénéon. On a l'impression que les soucis s'en vont avec le courant ».

Moniteur de kayak : dialoguer par signes et savoir lire les signes de la rivière

Sammy, vingt-cinq ans, fils de Marie-Claire, est moniteur de kayak au club familial : il a grandi dans un kayak, et dans le Vénéon. Il possède de plus une connaissance tout à la fois praxéologique et théorique de la rivière du fait de son Brevet d'Etat et de son B.T.S. « Gestion et maîtrise de l'eau » : il a en effet un vocabulaire technique et des connaissances précises sur le débit, la pente, le milieu naturel d'une rivière, etc. S'il règle beaucoup de ses comportements et décisions sur son « feeling », son « expérience » (comme choisir les lignes d'eau à prendre en fonction des types de clients), il ne peut le faire d'oreille ou de voix :

« Au niveau auditif ça fait quand même un gros brouhaha... donc on peut pas se référer à l'auditif, ça va être du visuel oui. Là, même d'ici on entend que la rivière elle court, heu... si, d'ici on va entendre qu'y a un peu plus de vagues en amont qu'en aval ; je sais

pas si vous arrivez à le percevoir ? »

Manifestement, il est capable de distinctions auditives qui nous sont parfaitement étrangères... Tout comme à ses clients, avec qui il doit développer un dialogue par signes quand ils sont en activité, sur le torrent. Deux principaux gestes des bras le caractérisent : le premier, pour les déplacements, signale une ligne d'eau à respecter ; le second, bras en croix, intime l'ordre de s'arrêter. Cette communication minimale suffit à une bonne gestion du parcours, qui inclut en outre systématiquement une halte à mi-chemin, au bord d'une cascade, ce qui permet d'éventuels ajustements de vive voix.

En termes d'opérations de lecture du torrent, un des enjeux pour Sammy est de se baser sur les vagues pour en interpréter le relief du torrent, ses éventuels dangers :

« Une vague c'est parce qu'y a un obstacle, un rocher, un relief, donc ça crée la vague à l'aval du relief, et les grosses vagues qui sont au milieu de la rivière c'est plutôt sympa, faut aller les chercher. Des petites vaguelettes, des petits moutons, (...) on fait attention à ces endroits-là parce que ça veut dire qu'y a pas beaucoup d'eau. Avec la couleur d'eau on le repère ! Avec d'autres niveaux d'eau où le Vénéon justement va charrier un peu plus de matériaux, ça devient blanc. Donc on fait plutôt attention au relief de l'eau »

Sur le plan sonore, si le Vénéon peut donc gêner la communication sur l'eau, pour le reste son bruit est définitivement rangé comme élément de l'environnement qu'on ne remarque plus avec l'habitude – ce qui n'est pas le cas de tous ses collègues moniteurs, surtout les nouveaux :

« Ben oui je l'entends plus... après chaque début d'été quand je reviens, je l'entends. Jibé [un autre moniteur] qui vient d'arriver, qui connaissait pas la vallée, donc le soir oui quand on est au bord de la rivière il l'entend beaucoup »



Enfin, au fil de l'entretien, Sammy manifeste une forme d'attention générale et spéciale à son environnement, objet de ses préoccupations tant écologiques (les conséquences du barrage sur la végétation, sur l'ensablement de la rivière), que politiques, urbanistiques (par rapport aux permis de construire accordés ces derniers temps à Saint-Christophe, et l'architecture qui s'y déploie, selon lui de manière un peu sauvage).

Garde du PNE : une approche naturaliste

Troisième type de pratiquant du Vénéon, Jean-Marc est tout jeune retraité de son emploi de garde du Parc National des Ecrins, qu'il a occupé avec passion et surtout une grande liberté pendant trente-cinq ans (puisque la seule contrainte ou presque est d'assister à deux réunions d'équipe par mois à la maison du parc de Bourg d'Oisans). Il a rempli trois missions principales dans toute la vallée du Vénéon : 1/ la surveillance du respect des règles du parc (auprès des chasseurs, promeneurs, etc.) ; 2/ l'inventaire et le suivi de protocoles sur le milieu naturel ; et enfin 3/ l'animation et la médiation (notamment scolaire). Concrètement, il interagit avec le Vénéon au printemps pour la mise en place des passerelles pour les promeneurs, et à l'automne pour leur retrait. Son secteur pour cela était celui des glaciers du Chardon et de la Pilatte, à savoir le glacier source du Vénéon – qui selon lui a perdu presque quatre cent mètres de front en vingt ans (un des points photographiques d'observation du glacier qu'il avait institué en 2000 n'est plus d'actualité aujourd'hui).

D'ailleurs, c'est surtout la mission naturaliste qui

l'a intéressé, par inclination personnelle tant pour le milieu naturel qui est devenu le sien (alors qu'il est originaire de Bretagne et Touraine) que pour ce qu'il appelle le « régal visuel, esthétique », à savoir rester des heures dans la nature à la scruter avec des jumelles... Le protocole qui l'a alors mis le plus en lien avec le Vénéon et l'eau de la vallée a trait à l'observation des fronts glaciaires : donc une certaine eau, approchée de manière essentiellement visuelle (par des photos constats, mesures, etc.). Du coup, cette focalisation influence même son interprétation des orages les plus spectaculaires dans la région, qu'il soupçonne d'être liés à une vidange glaciaire (c'est-à-dire une rupture de poche d'eau).

Mais cette approche est aussi, indissolublement, affective :

« Aller là où l'eau sort du glacier, c'est vraiment... on assiste à la naissance de quelque chose... C'est quelque chose d'intangible »

En quelque sorte, Jean-Marc est un esthète naturaliste qui pratique beaucoup la montagne, mais qui se refuse par exemple à l'alpinisme pour ne pas « déflorer les choses » par l'appropriation d'un sommet : « si j'ai le paysage ça me suffit amplement ». Par ailleurs, il connaît un rapport globalement assez distancé avec le Vénéon, qu'il n'entend pas depuis là où il habite (un petit hameau autour de Saint-Christophe, où c'est la cascade proche qu'on entend), pas plus qu'il ne le voit directement de là.

Garde de refuge : tendre l'oreille mais surtout ouvrir les yeux

Dernier portrait de pratiquant du Vénéon : Didier, la trentaine, est le garde du refuge du Carrelet pour la deuxième saison. Il s'agit du premier refuge à partir de la Bérarde, accessible au bout d'une petite randonnée familiale d'une heure trente maximum ; c'est donc plus un refuge de passage, ou pour une nuitée familiale, mais donnant par contre accès à de nombreux autres refuges moins facilement accessibles. Lors de l'entretien, on (les enquêteurs) ne cesse de le questionner sur ce qu'il entend d'oreille du Vénéon et de son environnement sonore ; lui ne cesse de répondre en superposant indices sonores et visuels, bref : audio-visuels. Il n'y a finalement que quand il est enfermé dans le refuge en cas d'orage

qu'il ne peut s'empêcher d'entendre, et qu'il ne peut qu'entendre :

« C'est pas une gêne [le son du Vénéon], après c'est comme la pluie, quand y a une grosse pluie, tu vois le toit c'est de la tôle, quand tu dors ça tape, bon après ça peut te gêner mais bon... nous on le sait »

Car pour ce qui concerne la plupart des autres situations, il est le plus souvent dans l'incapacité de caractériser s'il entend ou voit d'abord, ou les deux (surtout dans un cadre hors-situation d'activité comme celui de l'entretien, même s'il a lieu au refuge) :

« On l'entend d'abord... après on a un peu du mal à se rendre compte, parce qu'on est habitué aussi... après ça dépend de tout aussi, des fois les nuages, aussi en fonction des vents (...) tu regardes la cime et tu sais tout de suite d'où vient le vent... ça c'est des trucs que tu observes tous les matins, moi je sais que si les buissons sont penchés comme ça c'est le vent du sud, puis y a aussi le vent froid qui vient du glacier »

Au-delà des spectacles en audio-vision que constituent les orages de montagne l'été, d'autant plus au bord d'un torrent, Didier ne s'estime pas particulièrement incommodé par le bruit du Vénéon, qu'il finit d'ailleurs par évaluer positivement :

« Ah ben c'est comme le train quand tu habites au bord d'une voie ferrée, ça te fait chier pendant un an et puis après ton oreille s'habitue...

_ Toi ça te faisait chier au début ?

_ Non, regarde c'est un bruit pas très fort, c'est régulier... moi j'aime bien ce bruit... après c'est un bruit de fond qui est constant, ça me dérange pas du tout... »

2/ « ENTENDRE » LE TORRENT « COMME » UNE BERCEUSE

Selon ce dernier extrait, « un bruit de fond » donc : soit, presque un retour au constat de départ de bruit rose. L'autre qualification de ce bruit par Didier, « comme un train », ouvre d'autres perspectives. Elle entre en résonance avec des qualifications rencontrées plus

tôt : « berceuse... berçant... ça me berce... ». Ainsi, l'enjeu pour nombre d'acteurs ne serait dès lors plus seulement de « lire le Vénéon », mais de parvenir à « l'entendre comme », en l'occurrence l'entendre comme une « berceuse ».

Pour comprendre cela, le récent travail d'Alessandro Arbo sur les préoccupations musicales de Wittgenstein me sera d'une aide précieuse. Arbo y montre la centralité, pour Wittgenstein, de l'expérience comme exercice perceptif ; c'est-à-dire – et ce point est fondamental – le refus de la tentation de l'interprétation (ou du psychologisme ; voir p. 25 ou p. 167*sqq*), au profit de la seule description, sans cesse remise au travail. Ce point ne concerne pas la seule méthode philosophique : il vaut plus largement, notamment pour l'usage des sens¹³. Précisément, la description en question porte sur le résultat de l'expérience et l'un des effets recherchés est de tenter de *faire apparaître l'aspect* : un aspect nouveau, ou tout simplement l'aspect de ce qui est difficilement reconnaissable à première vue – première écoute. La discussion d'Arbo sur l'« entendre comme » est dérivée du « voir comme » (c'est-à-dire voir une même figure tantôt comme un canard, tantôt comme un lapin) du célèbre § xi de la seconde partie des *Recherches philosophiques*.

« Entendre comme »

Répéter l'expérience (musicale) revient à pouvoir progressivement la décrire à partir 1/ de critères partagés (du fait d'un contexte et de règles ; voir p. 96 à propos du « caractère public – observable et partageable – de nos jugements ») ; 2/ et à partir d'un déclic qui se produit soudainement et qui fait

13 Parmi d'autres, Arbo cite ces trois extraits centraux de Wittgenstein à ce propos : « Les gens qui demandent sans cesse 'pourquoi' sont comme des touristes plongés dans leur Baedeker au pied d'un édifice et qui (...) sont empêchés de simplement le voir », cité p. 25-26, in *Remarques mêlées*, p. 102. « Nous attendons à tort une explication, alors que la solution de la difficulté est une description, (...) Si toutefois nous séjournons en elle », cité p. 170, in *Fiches*, § 314. Enfin : « 'Ne rien chercher derrière les phénomènes, ils sont eux-mêmes la doctrine' (Goethe) », cité p. 297, in *Remarques sur la philosophie de la psychologie* (1), § 889.

apparaître l'aspect. « L'apparition de l'aspect est liée à notre aptitude à parcourir, suivre et regrouper ce qu'on est en train de voir ou d'écouter ; et celle-ci est accrue par l'expérience. Cependant, l'apparition de l'aspect a lieu d'un seul coup, lorsque, après peut-être de multiples tentatives, nous arrivons à voir (ou à entendre) » (p. 151). En cela, si l'« entendre comme » n'est pas une interprétation, il n'est pas pour autant uniquement perceptif, également en partie « cognitif » : « 'L'écho d'une pensée dans la vision' » (Wittgenstein, *op.cit.*, 2 §XI). Dire que l'on « entend x comme y » revient donc à faire le compte-rendu d'une expérience musicale, censé en manifester la compréhension que l'on a.

Il en résulte une situation tout à la fois intersubjective et normative qui caractérise l'« entendre comme » : intersubjective au sens où il s'agit d'un jeu de langage adressé à autrui, à qui l'on demande d'entendre tel passage « comme... » ; sa grammaire est donc celle des phrases à la deuxième personne de l'impératif. Et une situation normative au sens où elle oriente (plus ou moins implicitement) vers la « bonne » écoute de ce passage. C'est là une différence avec « voir comme » qui signale plutôt l'ambiguïté d'une figure (pouvant être saisie tantôt comme ceci et tantôt comme cela) ; ici, c'est plutôt la bonne écoute qui est visée. *In fine*, l'entendre comme consiste donc à « *concrétiser et rendre publique l'expérience de la compréhension musicale* » (p. 242), spécialement quand quelqu'un ne saisit pas un aspect essentiel pour nous.

« Ce qui nous permet d'entendre la plainte n'est pas un organe des sens, mais la maîtrise d'un tel concept : c'est ainsi que nous reconnaissons, dans les sons, une plainte – non pas la plainte d'une personne réelle, mais une plainte telle qu'elle peut se manifester en musique, ou, plus précisément, dans un genre de musique qui nous est familier » (p. 118-119). Cette citation d'Arbo, qui problématise le passage de l'audition à son compte-rendu langagier (et la nécessaire maîtrise des concepts qui en est concomitante), permet de faire la transition entre ces aspects liés à l'écoute musicale, et la situation qui me préoccupe : l'écoute d'un torrent, d'un son quotidien, non musical. Que serait une berceuse telle qu'elle se manifesterait par le bruit d'un torrent ? L'écoute

des sons quotidiens (non-musicaux a priori) implique pour Wittgenstein une grammaire différente : non forcément liée à la saisie d'une unité comme dans la musique ; et plus affaire d'habitude que de déclic pour ce qui concerne l'apparition de l'aspect. De plus, il me semble qu'on peut ajouter une troisième différence : l'absence accrue de critères partagés pour rendre compte de l'expérience (perceptible ne serait-ce que dans la demande de Sammy si nous entendons la différence de vagues entre amont et aval depuis notre point d'écoute, alors que nous n'avons pas la moindre expérience de comment sonnent ces différentes vagues). Ces trois différences signalent assez toute la difficulté qu'il y a à rendre compte d'une opération telle qu'« entendre le Vénéon comme une berceuse ».

« Le Vénéon me chante une berceuse »

Pour aller plus loin : si dire que l'on entend le Vénéon comme une berceuse, c'est chercher à faire en sorte que l'interlocuteur l'entende également comme tel, cela revient également à reconnaître que le Vénéon « nous parle », c'est-à-dire selon la perspective radicale de David Abram à faire valoir un rapport à l'environnement rehaussé. Abram est intéressé par la compréhension d'un fait qui lui semble quelque peu oublié dans nos formes de vie contemporaines : « l'entre-accordage des sens humains à la nature environnante (...) lié à un mode primordial de perception-participation » (Abram, 2014, p. 50-51). Pour le présent propos, je me contenterai de souligner sa perspective générale et son lien avec les questions soulevées dans les limites de ce texte.

Tout à la fois philosophe et anthropologue, ce chercheur iconoclaste s'appuie sur une lecture serrée de la phénoménologie et sur de nombreux exemples issus de la littérature anthropologique pour faire valoir une perspective animiste et écologique – en un certain sens des deux termes. Cette dernière postule un lien primordial entre humains et non-humains – au premier rang desquels la nature –, lien fondé sur une perception impliquant à un haut degré d'acuité les différentes modalités sensorielles, et fondant une forme intense de participation active à l'environnement. Son commentaire des expériences

synesthésiques selon Maurice Merleau-Ponty en est un exemple parlant (p. 168sq), notamment à propos de la lecture comme expérience où l'œil et l'oreille sont simultanément mobilisés par le contact avec un texte : « La perception directe, préreflexive est intrinsèquement synesthésique, participative et animiste. Elle nous donne accès aux choses et aux éléments qui nous entourent non comme à des objets inertes, mais comme à des sujets expressifs, des entités, des pouvoirs, des puissances » (p. 176).

Comment l'indique le titre de son livre, cette perspective conduit Abram à soutenir que les éléments naturels « parlent » (même s'ils parlent un peu moins actuellement – ou plutôt que nous écouterions selon lui un peu trop d'autres non-humains : téléphones, ordinateurs...). Les éléments naturels nous parlent si nous savons (apprenons, cherchons à, etc.) les écouter. Refuser de les écouter conduit dès lors à une atrophie de l'expérience : « En niant que les oiseaux et les autres animaux aient leurs propres styles de discours, en affirmant que la rivière n'a pas de véritable voix et que le sol lui-même est muet, nous étouffons notre expérience directe. Nous nous coupons des significations profondes de nos mots, séparant nos paroles de ce qui les porte et les nourrit » (p. 335).

Cela signifie que dans une pleine expérience d'un torrent comme le Vénéon, il n'est pas totalement farfelu de penser que ce dernier puisse parler, voire chanter une berceuse. A ce propos, il n'est pas anodin que les différentes expressions d'« entendre comme » liées au Vénéon aient fait porter la compréhension de ses sons du côté d'un répertoire « humain », un répertoire de sons produits par des activités humaines : la berceuse ou le train. Seule la pluie déroge à cette règle, mais voilà bien un élément naturel habitué à « parler », à être généralement compris dans nos jeux de langage comme ayant une activité langagière et/ou sonore proche des activités des humains. Ce que cette perspective contribue donc à réaliser, c'est à intensifier le brouillage nature / culture, « humain » / « non-humain » ; à en refuser les dichotomies faciles pour mieux interroger la porosité des distinctions et les interactions réciproques.

Pour résumer ce que les travaux d'Abram peuvent ajouter à l'« entendre comme » wittgensteinien :

on comprend en quoi une telle opération intervient comme un déclic, après de nombreuses scrutations / auscultations de notre environnement, et correspond ainsi à une participation plus intense à ce dernier, plus symbiotique. Parler de déclic ici, de préférence à habitude, vise à marquer une différence qualitative d'expérience entre simplement ne plus être gêné par le Vénéon car on s'y est habitué, et l'entendre comme une berceuse.

On rejoint là également quelques unes des réflexions de Roger Scruton sur la philosophie de la musique de Wittgenstein, notamment quand il caractérise la connaissance en première personne (*first person knowledge*), qui serait une prémisse indispensable à l'« entendre comme » et sa grammaire de la deuxième personne de l'impératif. Il faut en effet que la personne prête à s'adresser à l'impératif à une autre ait quelques assurances à propos de ses propres connaissances. Une connaissance en première personne pour Scruton n'est pas la connaissance d'un fait mais une connaissance par accointance, issue d'une familiarité avec un fait (Scruton, 2003, p. 72¹⁴). En ce sens, entendre le Vénéon comme une berceuse ne se réduit à une seule habitude (finir par l'entendre comme une berceuse, voire chercher à s'en convaincre), mais inclut aussi toujours une attention, au double sens de perception et de *care* : bref, d'une perception travaillée qui est aussi une attention morale (voir à ce propos les travaux de Sandra Laugier, par exemple : Laugier, 2008)

Et c'est cette forme d'attention globale à l'environnement qui est adressée à l'interlocuteur quand on lui demande d'entendre le Vénéon comme une berceuse. Elle est notamment adressée à nous (enquêteurs), dès que nous employons le mot bruit, mais aussi à tous ceux qui utilisent ce terme, se plaignent du « son » du Vénéon¹⁵. Aux clients de l'hôtel qui veulent qu'on tue le coq ou qu'on arrête les cloches ; bref : à tous ceux qui ne veulent pas « prendre aussi ce qu'y a dans des endroits comme

ça » (*loc.cit.* ; cela était particulièrement prégnant chez Murielle ; voir *supra*). On voit là le double aspect normatif et intersubjectif de l'opération : il s'agit de se défendre (McEvoy, 1995) contre nos allégations péjoratives, de nous convaincre.

Ce type de jeux de langage renvoie évidemment à d'autres proches, comme ceux qui fondent les débats sur les préférences culturelles. Scruton (*op.cit.*, p. 75-77) évoque celui où une personne aime le dernier tube à la mode, et l'autre le déteste ; qui a compris le tube ? Ou plutôt : les deux personnes disent l'avoir compris, et l'aimer ou le détester précisément du fait de sa compréhension. Pour saisir une telle situation, Scruton nous dirige vers la thématique wittgensteinienne de l'expression faciale et de sa reconnaissance. Par exemple, pour rester dans le même ordre d'idées que le débat autour du tube, prenons « le mécontentement sinistre sur le visage de la pop-star adolescente », qui est objet d'identification pour les uns et d'allergie pour les autres : « Ce n'est pas qu'ils comprennent l'expression différemment ; c'est plutôt qu'ils la comprennent de la même manière, et y réagissent différemment » (p. 75). En ce sens, ceux qui entendent le Vénéon comme une berceuse et ceux qui en sont indisposés entendent bien le même Vénéon : c'est leur réaction à (ou leur entre-accordage avec – pour reprendre l'expression d'Abram) leur environnement qui diffère.



14 Voir en outre les travaux de Laurent Thévenot sur le régime de familiarité (1994), et ses prolongements à propos de situations impliquant des rivières chez Eric Doidy (2003) et Christelle Gramaglia (2009).

15 Il n'est pas anodin que Murielle refuse le terme « son » à ce propos (*supra*) : il n'a pas de sens dans un tel contexte, je m'en suis déjà expliqué ailleurs (Pecqueux, 2012).

Un intérêt mutuel

Pour conclure : on a pu voir qu'avec ces types de personnes impliquées en pratiques avec le Vénéon, on retrouve à partir d'opérations aussi singulières que celles de lecture du torrent ou de l'entendre comme une berceuse, les principales thèses d'Abram. A savoir : 1/ un rapport sensible à l'environnement qui est primordialement synesthésique ; parler « d'écoute » pour une « lecture » du torrent (et inversement) vise notamment à en rendre compte. En situation, pas de séparation des modalités sensorielles : l'attention fait feu de tout indice sensible. 2/ Et un rapport à l'environnement qui, avec ces pratiques, se trouve rehaussé, ce qui fait notamment qu'il ne se réalise pas parfois non sans une certaine défensivité ; bref : des perceptions valant pour de véritables participations à cet environnement et visant à y faire participer d'autres personnes.

A côté de ces écoutes habitantes, d'autres existent, notamment celles des hydrologues impliqués dans le projet : elles engagent d'autres formes d'équipement et d'expertise, à savoir plonger des microphones dans le torrent pour en mesurer les fluctuations. Ces écoutes, pour différentes qu'elles soient, n'en entretiennent pas moins des liens. Au moins celui-ci : elles s'intéressent mutuellement les unes aux autres, ce qui rappelle l'urgence de dépasser les clivages savoirs profanes vs. experts. Des habitants veulent entendre leur torrent subaquatique (voire en avoir une bande-son pour accompagner musicalement des séances de hammam !), et des hydrologues enquêtent auprès des écoutes habitantes pour débusquer de nouveaux critères et paramètres de mesure et d'analyse scientifiques : la berceuse pourrait-elle en être un ? Cela impliquerait de sortir des questions de risque et de perception / prévention du risque, pour s'ouvrir à l'ordinaire.

À la recherche des paramètres

Thomas Geay
24 février 2016

Qu'est-ce que la mesure par acoustique passive ? L'exercice de l'acoustique (dite passive) consiste à capter et inférer des informations provenant des ondes acoustiques. La matière première de l'acousticien est composée de signaux acoustiques, autrement dit une suite de chiffres représentant les variations de pressions au cours du temps. Les ondes acoustiques sont porteuses d'informations multiples : elles peuvent permettre de statuer sur la présence ou l'absence d'un objet sonore (par exemple : la pluie). Elles peuvent également contenir des informations sur les caractéristiques de cet objet (intensité de la pluie, tailles des gouttes). Enfin, les ondes acoustiques portent des informations sur l'environnement dans lesquelles elles sont propagées (la voix d'un chanteur ne sera pas entendue de la même façon dans une église ou en pleine nature). Le déploiement de stations autonomes d'acquisition nous permet de construire des bases de données sur du long terme et d'observer les fluctuations temporelles des signaux acoustiques (fluctuations journalières, saisonnières, etc.). De très grands volumes de données sont enregistrés et ne peuvent être traités par un opérateur. C'est pourquoi nous construisons des algorithmes permettant de traiter ces signaux de manière « automatique ».

L'auscultation d'un environnement est classiquement opérée par quatre objectifs majeurs :

- la détection (absence ou présence d'un objet sonore : est-ce que j'entends quelque chose ? oui/non)
- la classification de cet objet (quel type d'objet ? une pluie)
- sa localisation (à droite/à gauche, proche/loin)
- et enfin son dénombrement (un peu, beaucoup ? une pluie battante)

Afin de réaliser les algorithmes menant aux phases d'interprétation du signal, le traiteur du signal utilise des paramètres qui pourront caractériser le son et le différencier de l'ensemble des autres sons. Le monde des paramètres est infini mais nous ne pouvons tous les utiliser (la malédiction de la dimensionnalité¹⁶). Il faut alors trouver une manière de sélectionner ces paramètres. Pourquoi ne pas utiliser la forme vivante de l'algorithme, le cerveau humain, entraîné et évoluant au jour le jour ? Intuitivement, j'ai toujours écouté mes mesures acoustiques avant de les traiter et c'est cette même écoute que nous voulons observer dans le projet AUSENVI.

Au quotidien, nous captions et interprétons les sons, pour éviter les voitures dans la rue ou encore méditer au rythme de notre respiration. De la même manière que nos algorithmes de traitement analysent les signaux, notre cerveau interprète les stimuli captés par nos organes sensitifs, comme les sons portés jusqu'à nos oreilles. Bien que performant dans certains domaines, l'algorithme ne rivalise pas encore avec les capacités d'interprétations du vivant. Notre utilisation permanente de l'audition, au contact de nos intérêts, nous a permis de développer une grille d'analyse et d'interprétation complexe qui nous oriente dans nos perceptions et pratiques de l'environnement.

Questionnement

Lorsque nous nous sommes rencontrés pour discuter de ce que pourrait être AUSENVI, je sortais d'une réunion d'avancement de projet sur de la mesure par acoustique passive. Mes collaborateurs étaient ingénieurs en hydraulique, plus à l'aise avec les écoulements qu'avec les ondes acoustiques. Et ce sont eux qui doivent juger du bon déroulement de nos études. Comment les sensibiliser à notre travail d'acousticien ? Comment convaincre que tel ou tel signal représente bien tel ou tel phénomène ? Que tel ou tel paramètre représente telle ou telle caractéristique ? ...

Dans un premier temps, nous avons fait appel au sensible : faire écouter ce que l'on mesurait, faire écouter les traitements que nous appliquions à

ces signaux. Mais alors comment partager cette expérience ? Quel vocabulaire utiliser pour être percutant ?

« Alors vous entendez deux types de bruits. Le bruit impulsif, des cailloux qui ont une fréquence centrale de l'ordre de 10kHz avec des temps de montée rapides, de l'ordre de 0.1ms ». Ce n'est pas probablement pas la bonne voie... Et pourtant, c'est bien là une façon de percevoir les sons (fig. 1), avec un vocabulaire technique.

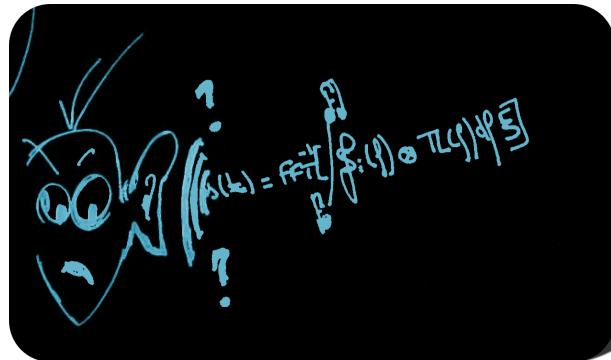


Figure 1 : Ma perception du son en tant que traiteur de signal (crédits : T.Geay).

Un vocabulaire construit par les outils mathématiques que j'utilise pour décrire et comprendre les sons, un vocabulaire adapté aux paramètres qui construisent mes algorithmes de traitement. Mais dans quelle mesure ce langage est-il partageable ? Quel est le vocabulaire non-expert utilisé pour parler de notre expérience auditive ? Est-il différent du vocabulaire de l'acousticien, du traiteur de signal et en quoi ?

De plus, comme le souligne le billet de Céline Bonicco-Donato¹⁷, il existe une interaction forte entre perception et « rapport (...) au monde ». Si mon rapport au monde est celui du traiteur du signal, ma perception n'est-elle pas limitée par mon savoir-faire de traiteur du signal ? Comment pourrais-je l'enrichir par l'écoute de tierces

16 Bellman, R.E. 1961. Adaptive Control Processes. Princeton University Press, Princeton, NJ.

17 Bonicco-Donato, Céline, "Philosopher sur le terrain?", Le Cresson veille et recherche. voir p.124 & seq..

personnes, ayant une autre expérience du monde ? C'est pour tenter de répondre à ces interrogations que nous avons choisi de confronter l'acousticien aux usagers quotidiens du son. Pour ce faire, nous avons choisi l'expérience de l'écoute réactivée¹⁸. L'exercice consiste à monter des bandes sonores qui seront exposées aux participants lors d'une séance d'écoute et de partage.

Quelle écoute à réactiver ?

L'environnement d'étude est la vallée du Vénéon, une vallée de montagne qui s'est développée autour de l'agriculture/élevage et autour du tourisme¹⁹ dès le début du XIX^{ème} siècle. Je vous renvoie au billet de Laure Brayer²⁰, pour une description sensible de cet environnement.

Plusieurs journées d'enregistrements ont été réalisées en parcourant la vallée depuis Bourg-d'Arud jusqu'au refuge de la Pilatte. Les enregistrements sonores ont été centrés sur les bruits générés par des objets liés à l'eau (rivières, cascades, rus, fontaines...). Quelques journées estivales à arpenter la vallée nous ont fait comprendre que le son du Vénéon (le cours d'eau) était omniprésent, sous la forme d'un bruit coloré²¹. Un bruit coloré est un signal aléatoire, contenant de la puissance dans une large gamme de fréquence. Autrement dit, un bruit coloré pourrait être le son d'une autoroute perçu à quelques kilomètres de distance. Ou encore, le son d'une radio qui ne capte pas. Quatre séquences sonores ont été construites.

Chaque séquence sonore est composée d'enregistrements de bruits ambiants, consécutivement exposés (fig. 2). Chaque enregistrement dure quelques dizaines de secondes. Ainsi, les séquences ont une durée de l'ordre de la minute.

18 AUGOYARD, Jean-François. *L'entretien sur écoute réactivée*. In : GROSJEAN Michèle, THIBAUD Jean-Paul (éds). *L'espace urbain en méthodes*. Marseille : Editions Parenthèses, 2001, pp.127-153.

19 Allix André. *La route de La Bérarde*. In: Revue de géographie alpine. 1922, Tome 10 N°3. pp. 445-457. doi : 10.3406/rga.

20 Brayer, Laure, « Entendre les espaces et les temps du torrent : contextualisation de l'écoute », voir p.126 & seq.

21 McOisans, JuL, « Une infinité de nuances de bruits colorés », voir p.109 & seq.

Chaque séquence a été pensée autour d'un thème :

- les bruits colorés (la rivière, le bruit gaussien, le bruit d'une autoroute au loin...)
- la rivière aux côtés de sons caractéristiques (cloches, voix, oiseaux, camions, mouvement)
- la diversité des sons de l'eau (une vision macroscopique : la vague, le remous, la goutte)
- les sons sous-marins de rivières (turbulences, vagues, charriage)

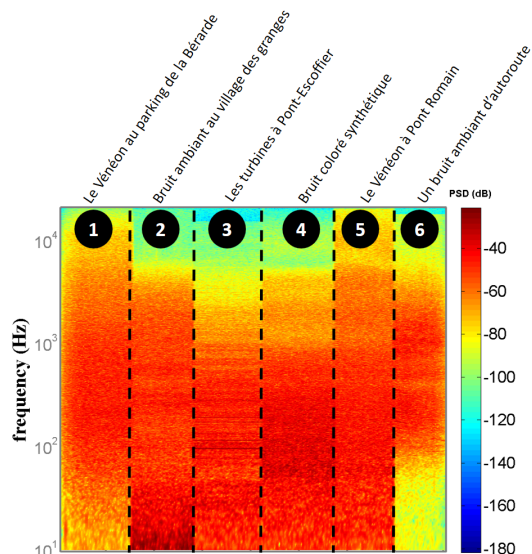


Figure 2 : Spectrogramme de la séquence 1. L'axe des abscisses représente le temps, l'axe des ordonnées représente les fréquences. La couleur représente la puissance (rouge=fort, bleu=moins fort). On observe les 6 extraits de bruits colorés construisant la séquence n°1 (crédits: T.Geay).

Le déroulement de l'expérience

Nous avons choisi des participants fortement liés à la vallée (habitants, maire) et plus particulièrement au cours d'eau du Vénéon (Syndicat de rivière, Gravière). Les participants à l'écoute ont reçu peu de consignes mais ils avaient tout de même une certaine connaissance du contexte. Ils savaient que nous étions universitaires, que nous allions parler de la rivière et des bruits générés par celle-ci. La

seule consigne était d'écouter une séquence sonore, et d'éventuellement noter des informations pour se rappeler des sons entendus.

Pour chaque séquence, nous avons réalisé une écoute entière de la séquence suivie d'une discussion sur les impressions des participants. Suite à cette discussion, une seconde écoute de la séquence est réalisée : extrait par extrait et donnant lieu à une discussion entre chaque extrait. Les discussions ont été enregistrées et retranscrites afin d'analyser le déroulement de l'écoute réactivée. Cela représente une centaine de pages.

Analyse de l'écoute réactivée

Il faut noter ici que cette expérience est nouvelle pour moi. Si j'ai l'habitude de réfléchir à partir de formules et suites de chiffres, ma matière première n'est jamais constituée de discours, de mots. Voilà peut-être ici ma première expérience interdisciplinaire.

Face à cette suite de mots, j'ai suivi mon intuition et utilisé un de mes savoir-faire : compter, ranger dans un tableau. Pour chaque participant, j'ai noté ce qui me paraissait pertinent (ce qui est probablement assez subjectif et limité par « mon rapport au monde », et mon « système de pertinence »). Après avoir noté ces informations, j'ai défini plusieurs groupes pour ranger ces mots (ou discours) dans un tableau. Voici les formes d'expression qui m'ont paru se dégager :

- 1• Description du son :
 - o Des onomatopées ou imitations : ça fait « boum boum », « kri kri ».
 - o Des formes d'expression relatives :
 - à la puissance (« fort », « calme »)
 - au temps (« continu », « des paquets », « constant », « régulier »)
 - au contenu fréquentiel (« grave », « aigu »)
 - à la texture / au timbre (« sourd », « fond mécanique », « cristallin »...)
 - à l'esthétique ou à l'appréciation (« désagréable », « agressif », « insupportable »)
- 2• Interprétation du son :
 - o Définition d'un objet sonore identifiable : le résultat ou l'objet sonore peut être décrit avec plus ou moins de précision (« c'est de l'eau » ou « Il y a plutôt un niveau assez bas et c'est de l'eau qui passe de cailloux en cailloux »). Les attributs associés à l'objet sonore reflètent comment le son est lié à certains processus physiques.
 - o Définition des lieux de l'écoute : on ne parle pas de l'objet sonore mais du lieu ou de la distance par rapport à laquelle on écoute l'objet (« restreint comme une gorge » ou « les pieds dans l'eau »).

		Total	Sous-total	Michel	Géraldine	Romain	Esther	Liliane	Claude	Robert	Lola
Interprétation	Objet sonore	116	99	36	13	15	7	1	12	11	4
	Lieu d'écoute		17	5			1	1	1	6	3
Description du son	Onomatopées	33	5	3					1 (applause)	1	
	Temporel		6	3 (saisonnalité/continu/régulier)	1 (rythmé)					2 (battements/régulier)	
	Fréquentiel		2	1 (grave/aigu)						1 (grave)	
	Texture		8	1 (sourd)		2 (sourd)		1 (fond mécanique)		2 (clair/nette)	2 (métalliques)
	puissance		10	3 (fort/calme/amplifié)	1 (fort)	1 (fort)	2 (fort/bas)	1 (puissant)			2 (fort/doux)
	Esthétique		2	1 (agressif)							1 (insupportable)

Tableau 1 : Formes d'expressions comptabilisées dans la retranscription de l'écoute réactivée (crédits : T.Geay).

Le tableau 1 montre le résultat de mon analyse de la séance d'écoute réactivée. On remarque que la forme principale de discours est liée à l'identification d'un objet sonore (le résultat de la classification). Le son n'est pas décrit par ses caractéristiques mais par le processus qui pourrait faire ce type de bruit. Le résultat de l'interprétation

est généralement fourni sans justification d'ordre auditive. Cependant, il peut être décrit de manière très détaillée, ce qui nous permet de comprendre l'influence de tel ou tel paramètre physique sur le son produit (la pente du cours d'eau, un débit faible ou fort, la présence de vent sur le bruit de la cascade). Si l'auditeur se doute que ce n'est pas forcément le bon objet sonore (en fonction du contexte probablement), il peut identifier un objet sonore en utilisant une métaphore : « ça sonne comme ». Se rapprocher d'une situation connue de tous permet de parler du son qu'il a entendu et de partager sa sensation auditive. Les participants semblent également sensibles à l'environnement dans lesquels ils écoutent, car de nombreuses remarques sont liées à l'espace dans lequel se trouve l'objet sonore (« dans un tunnel », « le Vénéon c'est large »).

Enfin, ce qui m'intéressait le plus est l'utilisation de caractéristiques des sons pour décrire les sons entendus. C'est ce vocabulaire qui me permettrait d'étoffer mon panel de paramètres. Je retrouve quelques attributs du son qui sont mathématiquement bien décrits (caractéristiques relatives à la puissance, aux variations temporelles et fréquentielles). J'ai également relevé des notions de sons « mécaniques » et « métalliques » et - par expérience - j'ai ma méthode pour les reconnaître.

Un bruit mécanique est lié aux sons générés par les machines tournantes (moteurs), il est généralement continu, décrit par l'existence de raies spectrales superposées à un bruit coloré. Un bruit métallique est généré par un choc sur un objet métallique. C'est donc un transitoire bref (car le métal est très dense) et qui sonne sur des fréquences pures (liées à la géométrie de l'objet). Sourd/clair/net me sont plus difficiles à interpréter. A quoi est-ce lié ? A la réverbération ? A la présence d'autres bruits qui gênent la perception ? Voilà de quoi réfléchir... Enfin, agressif / insupportable me semble trop subjectif pour être utilisable dans un algorithme... L'apport de cette expérience à mon travail Voilà quelques billes pour réfléchir à définir de nouveaux paramètres. Mais le résultat est moins quantitatif que ce que j'attendais. Est-ce lié à un

manque de vocabulaire pour décrire les sensations auditives ? Est-ce lié au jeu de l'inconnu dans lequel nous les avons projetés ?

J'ai l'impression que les participants ont plus essayé d'interpréter les sons que de les décrire, je retiens que ce qui traduit le mieux notre sensation auditive est l'interprétation que l'on en fait. Faire référence à un objet sonore connu me semble alors la meilleure solution pour décrire un son que vous n'auriez jamais entendu. C'est d'ailleurs ainsi que j'ai répondu à l'un de mes relecteurs d'article scientifique qui me questionnait sur la différence entre le bruit induit par la turbulence et le bruit des sédiments : « Et l'oreille humaine, peut-elle faire la différence ? ». Mais bien sûr ! Le bruit de la turbulence ressemble au bruit du vent qui souffle sur vos oreilles. Le son que font les graviers lorsqu'ils se déplacent dans la rivière ? On entend comme le crépitement d'un feu. Cette utilisation de la métaphore me sert presque quotidiennement lorsque je discute de mon travail et des sons que peu de personnes ont déjà expérimentés.

Il me reste encore un doute à lever. Je retrouve beaucoup de paramètres qui me permettent de construire mes algorithmes dans la description des sons que font les participants. Je me souviens : « j'ai noté ce qui me paraissait pertinent ». Mais quel est le biais de mon analyse de l'écoute réactivée ? Ai-je pu accéder à l'information que je n'avais pas déjà assimilée ?

A la veille (février 2016) d'une réunion sur une analyse collective de l'écoute réactivée, je suis curieux de ce que vont relever mes collègues. Leur grille d'analyse, leurs informations pertinentes... quelles seront-elles ?

Entendre les espaces et les temps du torrent : contextualisation de l'écoute

Laure Brayer
24 février 2015

Lorsqu'on arrive dans la vallée du Vénéon un premier constat s'impose, littéralement : celui d'être en relation directe avec le paysage, d'être au cœur d'un environnement plus large. Cette impression de sur-présence de l'environnement s'exprime d'abord sur le plan visuel.

Effectivement, il n'est pas nécessaire de porter le regard au loin pour prendre connaissance des montagnes alentours : ici la masse rocheuse s'impose, frontale, elle annule l'horizon et la hauteur des reliefs force d'une rotation la tête de celui qui les regardent, ses yeux allant ensuite courir le long des cimes.

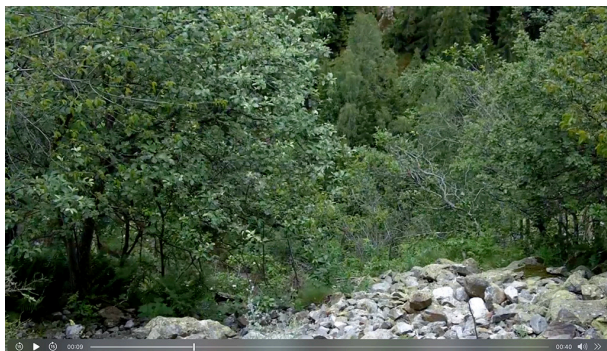


Figure 1 : Photogrammes issus d'un plan panoramique vertical du film *Le long du Vénéon* («notes» de terrain filmées), projeté aux habitants à la fin de la séance *in vitro* d'entretien collectif sur écoute réactivée (Cf infra).

http://cressound.grenoble.archi.fr/son/rap091/AUSENVI_L04_pont-romain.mp4



Cette barrière visuelle, étagée est constituée de plis et de replis épais dans lesquels on peut lire à la fois les mouvements de la matière vivante – éboulis, pierriers, chutes d'arbres dues à l'érosion ou aux intempéries, ou conquête de la végétation sur tel flanc rocheux – tout comme la lente croissance des roches – forces en présence dont le mouvement de poussée encore actif nous semble pourtant exister depuis la nuit des temps. Cette masse ne nous fait pas uniquement face : elle nous entoure. Lorsque l'on se tient à la Bérarde, c'est-à-dire à la fin du chemin carrossable, on se trouve tout autant au bout du monde que pris au centre d'un petit univers.

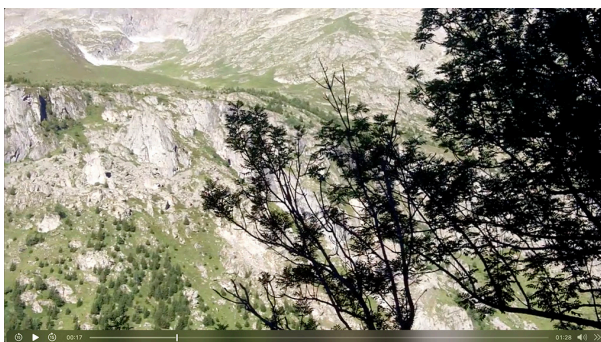


Figure 2 : Photogramme (illustration video)

http://cressound.grenoble.archi.fr/son/rap091/AUSENVI_L03_Lever-du-Jour-a-St-Christophe.mp4





Figures 3 et 4 : Photographies aériennes (Google Maps) sur lesquelles on identifie l'extrémité Sud de la route départementale 530 qui prend fin à la Bérarde, dernier village de la vallée du Vénéon. Le torrent éponyme prend naissance dans un glacier situé quelques kilomètres en amont.

Si c'est d'abord de façon visuelle que l'environnement se révèle lorsqu'on est dans cette vallée de haute montagne, il se manifeste de manière tout aussi franche par d'autres biais. Ici tout le système sensoriel et ses différentes modalités se trouvent stimulés de façon amplifiée. La peau est en contact avec des températures basses, avec le soleil – qui, se levant plus tard et tombant plus rapidement derrière les massifs montagneux, se trouve aussi plus brûlant à cette altitude (la couche atmosphérique filtrant moins les UV) et réverbéré par les surfaces enneigées –, avec le vent, la neige, la pluie... Se déplacer à pied sur le sol accidenté et rarement plat sollicite les muscles, les tendons, les os et les articulations, c'est-à-dire plus globalement l'ensemble des propriétés proprioceptives et kinesthésiques de l'organisme. Et concernant la dimension sonore, si l'écho du tonnerre renvoyé par les multiples parois s'abat au rythme des orages, c'est de façon quasi-constante (à part au plus froid de l'hiver) que le son de l'eau qui coule (Vénéon, cascades et autres affluents du torrent) enveloppe

inlassablement le visiteur d'un « grondement puissant & continu » (d'après l'expression de JuL McOisans dans *Une infinité de nuances de bruits colorés*).

Comme si, au cœur de cette vallée, tous les curseurs des facteurs d'ambiance (thermiques, aérauliques, lumineux, acoustiques, etc.) étaient poussés un peu plus loin que d'ordinaire ; amenant ainsi, au cours de l'exploration du terrain, les citadins que nous sommes – nous, enquêteurs – à soudainement percevoir que nous percevions, c'est-à-dire à remarquer la sollicitation active de l'environnement, comme une brèche dans nos habitudes perceptives.



Figure 5 : Photogramme issu des « notes » de terrain filmées. Sur la route menant à la Bérarde.

Cette relation avec l'environnement, aussi frontale et saisissante soit-elle lorsqu'on arrive dans les lieux, peut être vécue au quotidien selon différentes modalités et solliciter différentes échelles. Celles-ci orientent les éléments de réponses aux questions que nous nous posons à l'origine de ce projet, à savoir : Qu'entend-on lorsqu'on est en présence du Vénéon ? Peut-on parler du bruit (ou du son) entendu et de son écoute ? Et comment, lorsqu'on habite la vallée, en parle-t-on ? Le texte d'Anthony Pecqueux (Cf : « Lire » le torrent et « l'entendre comme » une berceuse), en traçant certaines figures de « lecteurs du torrent », fait l'hypothèse d'une écoute et d'une parole liées à une appréhension synesthésique et configurées par les pratiques et les rapports que ces « lecteurs » entretiennent avec

le Vénéon. Il relève, à la suite de David Abram, différents modes de perception-participation de l'organisme à son environnement. En allant dans le même sens, je souhaiterais proposer ici quelques rapides remarques liées, d'une part, au mode d'engagement à partir duquel le corps est en relation avec l'environnement et, d'autre part, à l'échelle des objets d'écoute (ou plus globalement des objets de perception et d'attention) qui en découle.

Il me semble que nous pouvons relever deux modes d'engagement principaux dans le rapport à la vallée et, plus spécifiquement, dans la relation au Vénéon :

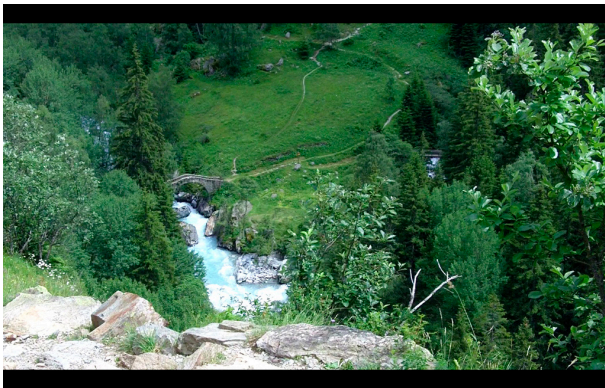


Figure 6 : Figure 4 : Le pont "romain" (Pont de la Lavey et la Raja). Photogramme issu des notes de terrain filmées.

- Le premier se caractérise par une forme de fixité et de distance : l'observateur considère le cadre environnant à travers l'idée de paysage moderne, en prenant le parti d'un rapport esthétique et distancié à l'environnement. L'environnement est alors appréhendé dans sa globalité, c'est-à-dire au travers d'une échelle large qui permet de penser l'espace comme composé d'entités identifiables importantes mais cependant peu détaillées et dont les contours demeurent assez flous. Il s'agit ainsi de l'échelle du cadre paysager dans lequel s'inscrit le Vénéon comme torrent distinguable (avec une source, un aval et un amont, une rive droite et une rive gauche). Dans ce mode d'engagement la montagne est considérée en premier lieu comme un

« décor »²² que l'on peut savourer (« c'est un petit paradis ici »). À cette échelle, la vue du Vénéon, de la « trajectoire de cette eau bleue, turquoise, translucide » est alors considérée comme « un régal visuel, esthétique ».



Figure 7 : Figure 5 : Rafting sur le Vénéon. Photogrammes issus des notes de terrain filmées.

22 Ici et par la suite, les propos cités en italique sont issus des différents entretiens réalisés auprès des habitants et des professionnels de la vallée (entretiens individuels ou entretien collectif sur écoute réactivée).

- Le deuxième mode d'engagement tient du mouvement et de l'immersion dans l'environnement, qui relève alors moins du paysage admiré que du territoire connu car parcouru. L'échelle n'est plus celle de la vallée : elle se veut maintenant plus resserrée, plus locale et détaille de petits lieux singuliers d'où jaillit l'eau sous différentes formes (sources, névés fondants, ruissèlements, petits rus au fond d'un pierrier) et souvent de façon éphémère (orage, fonte des neiges après une journée ensoleillée, etc.) et/ou cyclique (selon les saisons). Et si cette échelle ne permet pas l'appréhension du torrent dans sa globalité, elle précise néanmoins certaines caractéristiques d'un tronçon, d'une confluence, bref, d'une situation spécifique.

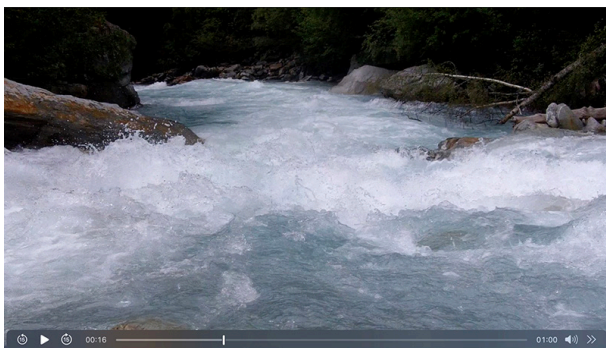


Figure 8 : confluence

http://cressound.grenoble.archi.fr/son/rap091/AUSENVI_L02_Confluence-Veneon-Muande.mp4



Ces différents rapports à l'environnement, qui ne sont d'ailleurs pas exclusifs l'un de l'autre – une même personne pouvant passer d'un mode d'engagement à l'autre –, ainsi que les deux échelles relevées, me semblent intéressants lorsqu'on considère l'écoute. Effectivement, si à grande échelle il est peut-être possible de qualifier la

physionomie d'une vallée (au moins d'en dresser le portait à grands traits), cela semble beaucoup moins aisé lorsqu'il est demandé d'entendre et de qualifier le son d'une vallée ou d'un torrent : on entend difficilement « le » bruit d'un torrent. Tout au plus celui-ci peut-il être qualifié de « *bruit de fond constant* ». À l'inverse, on entend plus facilement déjà une somme de configurations spatiales, matérielles, qui amènent l'eau à sonner ou à tinter de telle façon, lorsqu'elle rencontre tel élément et que ce son est réverbéré ici ou là par telle surface rocheuse : « *un clapotis d'eau sur les cailloux* », « *on entend l'eau qui ricoche* ». Ainsi, s'il est difficile pour les habitants de la vallée de décrire à brûle-pourpoint le son du Vénéon, cette opération de description sonore paraît moins délicate lorsqu'elle est associée à une mémoire située.



Figure 9 : Séance *in vitro* : entretien collectif sur écoute réactivée, à la Cordée, St-Christophe-en-Oisans.

La connaissance et la mémoire des lieux se sont révélées être des éléments primordiaux de l'écoute et des échanges lors de l'entretien collectif sur écoute réactivée initié par Thomas Geay, l'un des hydrologues de l'équipe et mené en novembre 2014 à La Cordée, point névralgique de la vie de la vallée. Cet entretien – séance *in vitro* et qui a eu lieu à la suite d'une première enquête qualitative *in vivo* – a réuni huit habitués de la vallée (habitants ou personnes ayant un rapport quasi-quotidien aux lieux car y pratiquant une

activité professionnelle). Ces participants étaient invités à réagir à la diffusion de plusieurs séquences sonores composées d'enregistrements réalisés principalement (mais non exclusivement) sur les rives ou à proximité du Vénéon. Au cours de ces exercices d'écoute nous avons pu remarquer que les participants étaient attentifs à des indices sonores permettant de spatialiser plus facilement la scène entendue. Ainsi, l'écoute de chants d'oiseaux (dont la présence renvoie à celle d'arbres) associés à une certaine intensité de la puissance de l'eau, permet à l'auditeur qui connaît la vallée de déterminer un ensemble de lieux d'enregistrement possibles répondant aux caractéristiques sonores entendues.

Ces indices recherchés sont souvent liés à la présence humaine et au territoire anthropisé (voix, cloches d'église, véhicules, etc.) ou à la présence animale (chants d'oiseaux, cris de grenouilles, etc.). Mais ils s'attachent aussi aux qualités du relief, à la matérialité et à la forme des lieux qui se trouvent ainsi particulièrement détaillés (vallée étroite, encaissée, qui « fait écho », ou, au contraire, sensation de « largeur de la vallée », l'espace étant alors qualifié d'« ouvert » ou de « plat ».). C'est encore une lecture hydrographique du lieu qui est à l'œuvre au cours de l'écoute : les qualités d'écoulement du torrent (s'« il est puissant mais pas tempétueux », c'est que l'enregistrement a dû être réalisé plutôt en amont), et tout ce qui pourrait y participer (« le petit affluent », « la cascade », « un petit bras », « un ruissellement ») fait l'objet d'attention.

Bref, l'écoute décontextualisée cherche à recontextualiser : elle est attentive à tout ce qui fait qu'un lieu sonne d'une certaine manière. Il en va ainsi des caractéristiques spatiales, mais aussi temporelles, puisque les sonorités du torrent varient selon les épisodes météorologiques, mais aussi au fil des saisons, selon les différents stades de la transformation de l'eau par exemple (à la fonte des neiges, « *Au mois de Juillet ça coule hein !* », ou, à l'inverse, lorsque la cascade est prise par la glace « *au mois de janvier, de janvier à mars elle ne coule plus* », ou encore « *Quand c'est enneigé autour [...]*

c'est vrai qu'on ne l'entend pas pareil, oui. Elle [la cascade] est plus floconneuse »).

À la suite de ces quelques considérations, j'aimerais revenir sur certaines questions à l'origine de ce projet interdisciplinaire de recherche, à savoir celle du partage possible de l'écoute entre habitants et hydrologues et celle de l'élaboration de nouvelles modalités d'actions liées à des processus collectifs. Lorsqu'on considère l'écoute habitante du Vénéon, on remarque donc que celle-ci est à la fois spatialisante et temporalisante : elle est toujours pensée en relation à un contexte physique modulé par des phénomènes occasionnels. Les habitants, de par leur engagement immersif et l'attention portée au quotidien à leur environnement – par leur « auscultation » ordinaire journalière – ont connaissance d'une palette de signatures sonores de certaines configurations spatio-temporelles.

Cette écoute s'inscrivant à une échelle locale, on pourrait ainsi penser qu'elle dit peu de la rivière prise dans sa globalité, à une échelle plus large. Néanmoins, puisque tout phénomène situé en amont a des répercussions en aval sur le reste de la rivière, ne pourrions-nous pas imaginer qu'il puisse se dégager un savoir cumulatif lié à l'association de l'écoute d'habitants répartis au fil de la vallée ? Et il se pourrait aussi que ce savoir sensible aux modulations de l'environnement puisse, d'une part, être au service des hydrologues s'intéressant aux comportements du Vénéon, et d'autre part, être à l'origine de modalités d'actions, notamment en cas de crue. À voir...

En écho à ces propositions et en guise d'ouverture, je souhaiterais citer quelques propos de David Abram qui revient, dans la conclusion de son ouvrage, sur le rôle central que joue l'échelle locale – celle du rapport kinesthésique au lieu – dans la mise en œuvre du lien entre perception, action et participation dans et pour son environnement :

« En contraste avec le caractère apparemment illimité, global du monde technologiquement interconnecté, le

monde sensuel – le monde avec lequel nous interagissons directement, sans instruments – est toujours local.

Le mode sensuel est le sol particulier sur lequel nous marchons, l'air que nous respirons ».

« Les sens sont en rapport de réciprocité intime : lorsque nous touchons l'écorce d'un arbre, nous sentons l'arbre nous toucher nous ; lorsque nous prêtons l'oreille aux sons locaux et que nous accordons notre nez aux senteurs saisonnières, le lieu, en retour, s'ajuste progressivement à nos sens. Les sens, en d'autres termes, sont la principale manière qu'a la terre d'informer nos pensées et de guider nos actions. Les énormes programmes centralisés, les initiatives globales et les autres solutions top down ne suffiront jamais à restaurer et à protéger la santé de la terre animée. Car c'est seulement à l'échelle de nos interactions directes, sensorielles avec ce qui nous entoure que nous pouvons de manière appropriée discerner les besoins urgents du monde vivant et leur répondre ».

Citations issues pages 338 (pour la première) et 341 (pour la seconde) de : David ABRAM. Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens. Paris : Éditions La Découverte, 2013 [1996]. 347 p. Collection « Les empêcheurs de tourner en rond », dirigée par Philippe Pignarre.

Le Vénéon distordu

Jérémie Faivre

27 septembre 2015

Je n'ai jamais vu le Vénéon.

Je n'ai même jamais entendu le Vénéon sinon une discrète rumeur en descendant du parking de Saint-Christophe-en-Oisans, sur le chemin de la Cordée. Dans la fin d'après-midi, la lumière ne permettait plus que de deviner la forme sinueuse du torrent, une centaine de mètres en contre-bas.

J'ai découvert le Vénéon quelques semaines auparavant au cours d'une première écoute des enregistrements in-situ réalisés par l'équipe. Le Field-recording, l'enregistrement de plein-champ, hors-studio, était envisagé comme une pratique scientifique et se voyait ainsi attaché à un protocole précis²³. Les extraits sonores étaient regroupés en séquences et séparés entre eux par de courts silences sans autre travail de collage ou de composition sonore. Le traitement du son en studio était lui aussi minimal, on s'assurait simplement de la correspondance entre l'amplitude du Vénéon relevée sur le lieu d'enregistrement et celle obtenue sur le lieu de diffusion. Ce souci d'objectivité, de proximité entre l'enregistrement et l'écoute humaine fut cependant tempéré par un positionnement plus critique vis-à-vis du Field-recording. En témoigne, d'une part, le choix de la posture d'écoute dans la problématique soulevée par juL McOisans : si les cailloux avaient des oreilles, qu'entendraient-ils ?

ILLUSTRATION SONORE :

http://cressound.grenoble.archi.fr/son/rap091/AUSENVI_05_Carrelet_clapier.mp3



23 Pour en savoir plus sur la pratique du Field-recording, voir : GALAND Alexandre, Field Recording. L'usage sonore du monde en 100 albums, Marseille, Le mot et le reste, 2012.

D'autre part, l'hydrophone, medium d'enregistrement des vibrations subaquatiques, permet l'écoute de sons initialement inaudibles pour l'oreille humaine. De quelle mémoire, de quel imaginaire sont-ils porteurs ?

Le 27 novembre 2014 à l'occasion de notre entretien en visio-conférence, l'artiste sonore et Field-recordiste Pali Meursault évoquait cette distorsion inévitable qui s'opère dans la confrontation d'un lieu, d'un field-recordiste (qu'il soit artiste, scientifique ou musicologue) et de l'idée sonore qu'il cherche à réaliser. Ce lieu que l'on perçoit à l'écoute des enregistrements n'est pas le lieu originel, c'est un parent, une mutation, un lieu distordu²⁴. Dans le cas présent, plusieurs field-recordistes et ainsi plusieurs idées sonores se sont assemblés pour composer le Vénéon distordu qui m'a été donné à entendre.

Si je n'ai donc jamais réellement entendu le Vénéon, il a acquis dans ma mémoire une identité propre. Il a cessé d'être cet a priori sonore du torrent de montagne tel que je me le figurais dans le silence qui a précédé. Le Vénéon distordu a un tempérament, une énergie. Il prend place dans une topographie particulière où s'articulent fortes pentes minérales et paysages forestiers, plus moelleux. Il possède une faune terrestre, aérienne et subaquatique. Malgré le surgissement ponctuel d'installations industrielles (turbines, retenues d'eau), j'ai finalement été surpris que l'humain ait une place si restreinte dans ce lieu imaginaire. Le field-recordiste, souvent seul dans le champ, se déplace dans un environnement où la communication est délicate. Lorsqu'il finit par croiser un groupe, on s'y évertue à couvrir le son du Vénéon.

ILLUSTRATION SONORE :

<https://www.cartophonies.fr/sounds/2326/un-groupe-de-rafteurs/>



Invité à participer à l'expérience d'écoute réactivée dans la salle voûtée de la Cordée, je m'interrogeais : que peuvent avoir en commun deux regards différents sur un même lieu distordu, celui des personnes invitées (habitants et acteurs du Vénéon) et le mien (étranger au Vénéon) ?

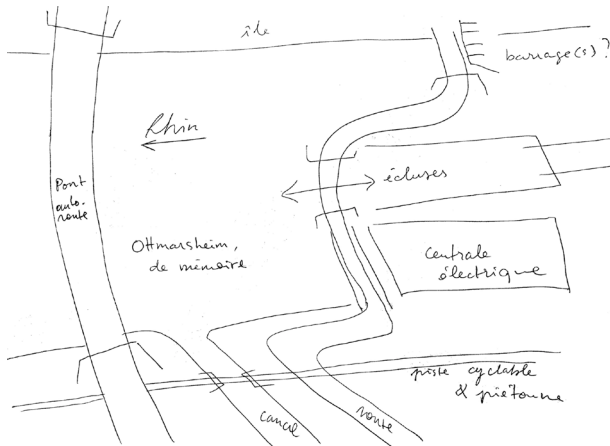
La première impression générale dont j'ai pu être le témoin a, pour moi, été la surprise des habitants de se voir dépossédés d'un lieu pourtant connu et maîtrisé. Ces bruits colorés à la limite de l'intelligible appartiennent-ils réellement au Vénéon ? A mon sens, cette spoliation résulte autant de la nature même des sons donnés à entendre (voir le billet de juL McOisans) que de la mise en œuvre du Field-recording.

Prenons en exemple un plan fixe face au Vénéon, puissant, continu : un bruit coloré particulièrement dur à interpréter. Si nous devons chercher l'équivalent réel de l'écoute d'un tel extrait sonore, cela reviendrait à téléporter l'auditeur depuis la Cordée, yeux bandés, directement sur le point d'ouïe. Une expérience particulièrement éprouvante. Mon propos est ici de mettre en évidence la dichotomie profonde séparant le lieu réel du lieu distordu. Dans l'expérience ordinaire, l'accès à un tel point d'ouïe sur le Vénéon découle d'une narration sonore abondante en micro-événements : bruit de pas sur le gravier du chemin, puis sur l'herbe grasse, craquements et frémissements de la végétation alentour et bruissements de la faune. Elle permet à l'auditeur de s'orienter, de maintenir son équilibre corporel et de se sentir en sécurité. Le lieu distordu, quelle que soit la complexité de sa composition, possède également une narration, un cheminement plus ou moins

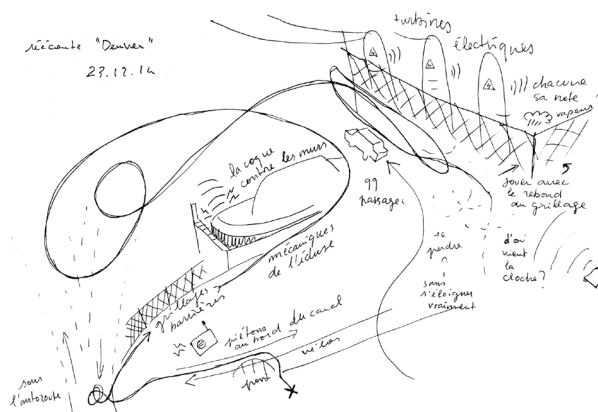
24 FAIVRE Jérémie, Field-recording, Identité et mémoire des lieux distordus, Initiation à la recherche M1VEC 3, Grenoble, 2015

abrupt vers les différents points d'ouïe. Il est ainsi possible de cartographier ces deux lieux pour mieux en comprendre la phylogénie.

Les deux cartes juxtaposées ci-dessous présentent le travail cartographique réalisé par Pali Meursault autour de son œuvre *Denver* portant sur la ville d'Ottmarsheim²⁵. A gauche, une carte réalisée de mémoire du lieu réel et, à droite, la carte du lieu distordu tel que le donne à entendre son œuvre *Denver*.



MEURSAULT Pali, *Ottmarsheim de mémoire*, dessin de l'artiste, 2015



MEURSAULT Pali, *Réécoute «Denver»*, dessin de l'artiste, 2015

Dépasant ce qui a été pour moi, une réaction de surprise, la conversation entre les invités et l'équipe s'est rapidement tournée vers la recherche d'un outil, d'un langage permettant de reconquérir cette mémoire du Vénéon. Je m'interroge enfin : la maîtrise du processus de création du lieu distordu peut-elle faire émerger de nouveaux outils de compréhension de la mémoire du lieu existant ?

Pour conclure, nous l'avons évoqué plus tôt, le Field-recording offre la possibilité d'une écoute naturellement non accessible à l'humain. Les captations de vibrations subaquatiques, sous-terrestres voir encore électromagnétiques permettent l'accès à une nouvelle manière d'être au monde. Dans un environnement sonore aussi dense et puissant que le Vénéon, comment se déplace, chasse et se reproduit la faune qui compose ce milieu ?

25 MEURSAULT Pali, *Denver*, Résidence Pont sonore de Belju, Ottmarsheim, 2009

Les phases de l'expérience connaissante ou l'émergence de l'expérience esthétique

Une lecture pragmatiste de la session *in vitro*

Céline Bonicco-Donato
2015

La lecture de l'ensemble de la retranscription de la session *in vitro* pratiquée à Saint-Christophe-en-Oisans en novembre 2014 nous invite à envisager et à mettre à l'épreuve l'hypothèse suivante : le protocole mis en place - faire entendre à une assemblée des sons enregistrés au cours de notre enquête le long du Vénéon, pour parvenir à déterminer ce qu'ils évoquent et établir un accord, une manière de décrire ou un imaginaire communs dépassant les avis individuels - se présenterait comme une expérimentation sur l'expérience quotidienne que nous faisons tous de notre environnement au sens large, parvenant à mettre au jour ses différentes étapes et le type de relations que nous pouvons avoir avec le milieu au moyen duquel nous vivons et agissons.

En effet, par le biais d'un découpage artificiel du rapport complexe et synthétique que tout un chacun nourrit habituellement avec la situation dans laquelle il se trouve – en l'occurrence, les *stimuli* sonores ont été isolés des autres sensations et ont fait l'objet d'une demande d'attention supplémentaire -, nous avons amené le collectif créé pour l'occasion à expérimenter de manière inédite son commerce usuel avec le monde pour déplacer le statut ordinaire des sensations sonores. De choses composant la situation dans laquelle l'on est plongé, elles sont devenues objet d'enquête et de connaissance. Ainsi les quatre séquences de la session *in vitro* semblent-elles contribuer à élaborer, pas à pas, une « expérience connaissante » réflexive, où c'est la manière dont nous entendons le monde qui devient elle-même objet de l'expérience, ce qui éclaire notre relation quotidienne avec lui. Pour éprouver la pertinence et la consistance de cette supposition, je me propose de montrer com-

ment la théorie processuelle de l'expérience que le philosophe pragmatiste John Dewey élabore dans deux articles, « The Postulate of Immediate Empiricism » (1905) et « The Experimental Theory of Knowledge » (1906)²⁶, offre une clé de lecture pour saisir les différentes phases de l'enquête à laquelle se sont livrées les personnes s'étant prêtées à notre dispositif. Les différentes étapes composant le processus expérientiel en général, dégagées par Dewey, permettent, en effet, de relier de manière cohérente les différentes phases de la session *in vitro* que nous avons menée. Elles permettent d'une part, de qualifier précisément le protocole mis en œuvre et d'autre part, de repérer le gain de connaissance qui s'effectue dans le processus d'enquête avec la transformation à la fois des protagonistes et de leur environnement. Les premiers se voient placés de manière artificielle dans une situation de trouble qui vient brouiller leur rapport aisé et familier avec leur vallée du Vénéon mais qu'ils parviendront à surmonter pour devenir sujets de connaissance et acteurs informés de leur environnement, le second cesse d'être une situation avec laquelle ils sont en interaction pratique pour accéder au statut d'objet de connaissance et se transformer dans le processus même de mise en pratique de ce savoir acquis.

Outre la mise en évidence de la construction progressive de cette connaissance d'une des manières dont le monde s'expérimente, cet éclairage philosophique présente également le mérite d'apporter certains éléments de réponses à la question à l'origine de ce projet de recherche : *comment ausculte-t-on l'environnement ?* Si l'expérimentation proposée est bien productrice de connaissances et si le collectif parvient à faire du sonore un objet d'expérience à part entière, permettant aux bruits du Vénéon d'accéder au rang du « *known* », pour reprendre l'une

26 J. Dewey, « The Experimental Theory of Knowledge » et « The Postulate of Immediate Empiricism », *The Middle Works of John Dewey*, Southern Illinois University Press, vol. III, 1977, respectivement p. 107-127 et p. 158-167. Pour une présentation de ces textes, voir E. Renault, « Dewey et la connaissance comme expérience. Sens et enjeux de la distinction entre 'cognitive', 'cognitional' et 'cognized' ou 'known' », *Philosophical Enquiries* : revue des philosophies anglophones –décembre 2015, n° 5, p. 19-43.

des phases du processus épistémologique décrit par Dewey, cette connaissance prend deux formes distinctes au fil des séquences qui peuvent entrer en concurrence ou se combiner, que ce soit chez le même individu ou dans les points de vue échangés.

Alors que la consigne donnée était volontairement vague (qu'est-ce que cela vous rappelle, évoque ou encore signifie pour vous ?), les enquêtés se sont le plus souvent focalisés sur la question de la localisation du son écouté. A quel endroit de la vallée du Vénéon, le son a-t-il été enregistré ? Ils se sont ainsi lancés dans une enquête pour identifier la source et se sont appuyés, pour ce faire, sur une description du son écouté en termes d'origine et de débit, les images évoquées opérant par rapprochement analogique avec des objets produisant le même type de son (un effort particulier d'élucidation étant alors porté sur les verbes d'action à même de rendre compte de la manière dont ce son est émis). Ausculter l'environnement signifie ici, de manière fidèle à la métaphore médicale, se servir d'un dispositif technique (écoute réactivée) pour identifier l'origine du bruit entendu.

Mais à côté de cette recherche des causes, les enquêtés se sont également livrés à un autre type d'enquête ou plus exactement, la connaissance produite par le processus d'expérience n'a pas été seulement la détermination d'un lieu et de la manière dont le Vénéon coule à cet endroit-là, mais aussi la qualification sensible d'un environnement abordé à travers la perspective du son et la mise en évidence des raisons pour lesquelles on y tient. L'auscultation consiste alors à faire résonner une composante de notre rapport au monde pour la goûter en tant que telle et colorer de sa musicalité les autres éléments de notre situation. Ainsi, à la lumière des différentes phases du processus expérientiel dégagées par Dewey dans ses deux articles de 1905 et de 1906, est-il possible de distinguer ce que l'on peut appeler la connaissance géographique du Vénéon de sa connaissance affective, produites à partir de cette expérimentation sur l'expérience sonore.

1. L'interaction pratique avec l'environnement ou la phase non cognitive de l'expérience tacite

L'écoute réactivée proposée au cours de cette session *in vitro* vient bousculer l'expérience courante que les gens font de leur environnement, marquée par l'habitude et la routine où les choses vont de soi. Selon la définition célèbre de John Dewey dans sa *Logique. Théorie de l'enquête*, la vie organique (dont participe de plein droit l'existence humaine) est « un processus d'activité qui implique un environnement. C'est une transaction s'étendant au-delà des limites spatiales de l'organisme »²⁷.

Cette transaction s'éprouve de prime abord sous le signe d'un équilibre, d'une harmonie, ou encore d'une intégration selon les termes mêmes de Dewey : l'interaction se déroule sans heurts et coule de source. L'environnement répond aux besoins et aux exigences de l'organisme et ce dernier possède les compétences nécessaires et suffisantes pour pouvoir s'y déployer. Il existe ainsi un ajustement, une « adaptation réciproque »²⁸ entre le corps et ce au moyen de quoi il vit, de sorte qu'il n'a pas besoin d'y prêter attention. Le rapport initial de l'organisme à son environnement, en ce sens, peut être qualifié de pratique et de préconscient ou encore de non-cognitif. L'environnement n'est pas un objet de connaissance mais une chose expérimentée de manière synthétique comme allant de soi pour autant qu'elle permette d'agir sans effort aux organismes vivant en son sein. C'est une situation totale, ou encore un « tout contextuel »²⁹ qui est unifié en vertu de sa « qualité diffuse, immédiatement perceptible »³⁰ et appréhendé de manière synthétique sans que l'on en ait conscience.

« *It is the situation as a whole, and not any one isolated part of it, or distinction within it, that calls forth and directs thinking. (...) We must beware the fallacy of assuming that some one element in the prior situation in situation or detachment induces the reflection which in reality comes forth only from the whole disturbed situation*³¹. »

27 J. Dewey, *Logique. Théorie de l'enquête* (1938), trad. fr de G. Deledalle, Paris, PUF, 1967, p. 83.

28 *Ibid.*, p. 121.

29 *Ibid.*, p. 128.

30 *Ibid.*, p. 129.

31 J. Dewey, « *Studies in Logical Theory* » (1903), *The Middle Works of John Dewey*, vol. II, op. cit., p. 328.

Or, c'est bien cette expérience d'un tout contextuel unifié qui n'a pas besoin d'être réfléchi et analysé en tant que tel, que vient bousculer le protocole mis en place dans notre recherche. Les enquêtés ne cessent de répéter tout au long des différentes séquences de la session *in vitro*, comme d'autres habitants de la vallée avaient pu le faire lors de nos entretiens, qu'ils n'entendent pas à proprement parler le son du Vénéon. Il est là, fait partie de leur environnement et les berce. Ils ne prêtent attention à lui que lorsqu'il y a des variations dues à des perturbations atmosphériques (orage, fonte glaciaire, etc.) qui viennent interrompre sa musique régulière. Le Vénéon coule la plupart du temps comme un long fleuve tranquille à l'image de la vie, sans que l'on y prenne garde. Il est là, permet aux gens, de manière constante et fidèle, de faire leurs activités qui peuvent lui être liées de manière plus ou moins directe (jardiner, naviguer, randonner et même tout simplement habiter) sans jamais leur faire défaut. Cette présence et ce soutien indéfectibles impliquent qu'il n'a nul besoin d'être remarqué. Ainsi Lucille dit-elle que « le cerveau n'entend plus (les sons) parce qu'ils sont trop réguliers, enfin trop fréquents » et qu'on fait abstraction de ça parce que, voilà, c'est trop courant » et Patrick ajoute-t-il « qu'au bout d'un moment, le bruit du Vénéon n'est plus signifiant pour (eux), donc on l'élimine et il est là mais on l'élimine pour entendre le reste ». Il complète en disant que les sons captés et restitués lors de l'écoute réactivée avec leur volume réel ne sont pas entendus comme ça « dans la vie de tous les jours ».

Autrement dit, le Vénéon est bien expérimenté dans l'interaction pratique et quotidienne qu'ils ont avec la vallée mais pas comme un *stimulus* distinct dont ils ont conscience. Il est senti (oui !) à un niveau pré-cognitif comme lié et unifié avec les autres composantes de ce tout contextuel qu'est la vallée sans être distingué en tant que tel. Berceuse ou basse continue, il sous-tend leurs différentes activités au même titre que la masse du massif des Ecrins et l'odeur des framboisiers en été. Il ne devient audible que lorsque sa musique varie. Signe de cet abandon qui caractérise le rapport premier à la vallée, la mention à de nombreuses reprises du caractère sédatif de

la musique du Vénéon : loin de déranger et donc d'être remarquée en tant que telle, elle endort. Elle n'est pas perçue à proprement parler. « Le Vénéon, enfin nous, là-haut, on ne l'entend pas ». Le maire rapporte l'anecdote suivante à propos d'une cascade se jetant dans le Vénéon et se caractérisant elle aussi par sa monotonie, même si les enquêtés s'accordent pour dire qu'il s'agit plus d'un bruit de fond que d'une berceuse : « on avait un vieux, Claude Turc là, il dormait au pied du Vénéon aux Granges, hein ? Et il n'entendait plus la cascade. Et quand il descendait à Grenoble, il couchait chez Janine qui est dans un quartier particulièrement calme de Grenoble, il ne pouvait pas dormir parce qu'il y avait trop de bruit. Et il habitait au pied de la cascade, hein, carrément ».

2. L'interruption de l'interaction pratique avec l'environnement ou la phase cognitive de l'expérience devenue problématique
C'est précisément cet ajustement aisé et pré-conscient de l'organisme à son environnement que vient bousculer le protocole expérimental en introduisant un trouble dans ce qui est habituellement accordé, le corps et ce au moyen de quoi il vit. Par là-même, la session *in vitro* force l'expérience à entrer dans une seconde phase : une étape cognitive où différentes composantes sont distinguées et analysées afin de rétablir un équilibre, qui ne pourra cependant pas se répéter de manière identique à ce qu'il était initialement.

Lors de la session *in vitro*, le son est, en effet, extrait de manière artificielle du tout contextuel qu'est la vallée du Vénéon pour devenir un événement à part entière à réfléchir en tant que tel et à tenter de qualifier. La qualité diffuse de la situation comme relation unifiante est artificiellement dissoute pour faire d'un élément de l'environnement une donnée isolée dont la signification est indéfinie et qui en appelle à un au-delà de ce qui est donné dans l'expérience présente (en l'occurrence, l'écoute réactivée) : les enquêtés au cours des différentes séquences tentent de reconstituer leur environnement habituel en ne pouvant s'appuyer que sur les indices sonores qui leur sont donnés. A quoi réfèrent-ils ? Vers quoi font-ils signe : quels lieux, quelles activités, quels imagi-

naires etc. ? Bref, comment s'appuyer sur les indices sonores pour déterminer les pièces manquantes de la situation tronquée telle qu'elle leur est proposée et compléter son caractère fragmentaire ?

Une des enquêtés fait part du caractère profondément déroutant de l'expérimentation : « il y a quand même une dimension qu'on perçoit aussi des sons sans les voir, enfin sans voir, sans être forcément face à quelque chose, quoi ». La difficulté qu'il y a à isoler ainsi le *stimulus* sonore sera réitérée à la fin : « on a du mal à analyser les sons sans images en fait ». Le collectif s'indignera même avec bonhomie d'un artifice supplémentaire dans cette perturbation de l'écoute ordinaire : l'amplification d'un son enregistré par des micros. « Du coup là où il y a un artifice (...), c'est que jamais on n'entend ça à l'oreille ». Alors que la plupart ont des activités professionnelles en lien avec la vallée et le Vénéon (moniteur de kayak, directeur d'une société d'extraction de matériaux, maire de Saint-Christophe, propriétaire d'un gîte, etc.), il leur est demandé de rompre la relation pratique et familière qu'ils ont avec eux, en cessant d'agir et en réfléchissant à ce qui sous-tend leurs activités habituelles sans avoir besoin, la plupart du temps, d'être distingué comme tel. Alors que leur rapport ordinaire est direct, structuré par des instincts et des habitudes, il s'interrompt ici, comme paralysé. Ainsi faut-il dire du son dans l'expérimentation proposée ce que Dewey constatait à propos des odeurs dans une situation troublée.

« Just and only because odors (or any group of qualities) are parts of a connected world are they signs of things beyond themselves ; and only because they are signs it is profitable and necessary to study them as if they were complete, self-enclosed entities. »³²

C'est seulement à ce stade que l'enquête, au sens que Dewey donne à ce terme, peut commencer en faisant entrer l'expérience dans une autre phase. En effet, l'enquête consiste à transformer d'une manière contrôlée ou dirigée une situation indéterminée en situation déterminée pour autant que l'absence de détermination signifie que « ses éléments constitu-

tifs ne tiennent pas ensemble »³³. Les enquêtés vont ainsi de manière collective tenter d'identifier des lieux et donc de reconstituer la géographie physique et humaine de la vallée, en faisant des sons entendus des signes, grâce à leurs souvenirs et à leur connaissance incarnée de la vallée. C'est alors que peut se mettre en place la troisième étape distinguée par Dewey dans le processus expérientiel : la recherche de la connaissance qui court tout au long des séquences retranscrites.

3. *La mise en place d'une interaction avec l'environnement médiatisée par des instruments de connaissance ou la phase cognitionnelle de l'expérience comme recherche de la meilleure solution possible*

Les enquêtés, tout au long de la session *in vitro*, tentent de surmonter leur trouble et de retrouver une relative aisance dans l'environnement modifié dans lequel ils sont plongés en essayant, de manière collective, de reconstituer des tous contextuels plus familiers, qu'ils soient réels ou imaginaires, qu'il s'agisse des turbines de l'usine de Pont-Escoffier, de la cascade de Lanchâtra, d'une machine à laver qui se remplit d'eau, ou encore d'un chercheur d'or qui se sert d'une battée en triant les cailloux. Il s'agit à chaque fois de dépasser l'indétermination de la situation expérientielle pour parvenir à la transformer en « un 'univers de l'expérience' fermé et, pour ainsi dire, fini »³⁴. Pour ce faire, ils font du son une perception à réfléchir en tant que telle, de manière à l'instituer en signe isolé et consistant en lui-même à rapprocher d'autres paramètres de manière à reconstituer l'unité perdue avec laquelle on interagit habituellement.

Au cours des quatre séquences, se reconstituent peu à peu le paysage et la vie de la vallée au fil des saisons, grâce à une dynamique de groupe où les enquêtés progressent ensemble, à partir des raisonnements produits par chacun. Ils tentent à chaque fois de parvenir à un accord qui les satisfasse, étant donné ce qu'ils connaissent chacun individuellement de leur vallée. Ils s'appuient bien

32 J. Dewey, « The Experimental Theory of Knowledge », *op. cit.*, p. 117.

33 J. Dewey, *Logique. Théorie de l'enquête*, *op. cit.*, p. 169.

34 *Ibid.*

sûr sur l'élément stable dont ils disposent dans la situation troublée où ils sont, le son du Vénéon à entendre devenu conscient, mais aussi sur d'autres points fixes qu'ils peuvent mobiliser : « les sons d'à côté » que l'on entend dans l'enregistrement (cloches, oiseaux, grenouilles, voix humaines) et leurs souvenirs (« ça nous rappelle ça ») souvent liés à des pratiques. A partir de ces éléments stables sur lesquels ils peuvent prendre appui, ils vont élaborer des raisonnements indiciaires soit pour localiser la source du bruit soit pour le rattacher à un univers de sens qu'ils connaissent. Ainsi s'élabore en commun au cours des différentes sessions de la séquence *in vitro* un ensemble de médiations destinées à modifier la situation de trouble dans laquelle les enquêtés sont plongés : significations, concepts, raisonnements et hypothèses.

Cette dynamique de recherche commune par la construction d'un certain nombre d'instruments de connaissance est particulièrement frappante dans la deuxième séquence de la session *in vitro* où la consigne donnée était plus précise que de dégager simplement ce que les sons du Vénéon évoquaient. Il s'agissait, en effet, de déterminer l'endroit où ils avaient été captés sur la carte du torrent. « Les sons d'à côté » érigés au rang de perceptions distinctes ainsi que les significations qu'on peut donner aux différents éléments stables de la situation expérimentale dans laquelle ils sont plongés servent ainsi à reconstituer en partie le tout contextuel disloqué par l'expérimentation qui est redessiné à travers une description orale. Il s'agit de rendre conscient et connaissable le système de renvois dont ont été extraits les enregistrements sonores pour parvenir à déterminer et unifier l'environnement qu'ils composent.

Ainsi les enquêtés parviennent-ils, par exemple, à identifier de concert l'endroit où les kayaks accostent. Lors de la première écoute de cet extrait, Philippe pense que le son a été enregistré dans un bassin. Alors qu'il est détrompé par le preneur de son, Benjamin le moniteur de la base, donc intime du lieu à déterminer mais qui ne le sait pas encore, se lance en se fondant sur ses impressions qui sont l'expression de ses habitudes pré-cognitives : « j'ai l'impression... Il y a une section, j'ai l'impression

que c'est un... vraiment un petit ruisseau qui coule et d'être peut être même les pieds dans l'eau ».

Ainsi la piste ouverte par Philippe, un endroit où le courant est sinon absent du moins très faible comme dans un bassin, fait-elle écho à sa propre expérience physique (mettre les pieds dans l'eau en sortant de son kayak) et lui permet-elle de corréliser un lieu évoqué pour le comportement de l'élément liquide en son sein (le bassin) d'une part à un certain débit et une certaine force du courant (un petit ruisseau qui coule) et une action (s'immerger les pieds). Aussitôt le maire se fonde sur cette impression pour tenter de localiser l'endroit où le son a été enregistré : « tout à fait à sa source, quand il est au Carrelet ou par là ».

Lors de la deuxième écoute, Philippe invalide la pertinence de l'image du lavoir qu'il évoquait précédemment (« ça coule »), donnant raison à partir de sa propre écoute à l'indice donné par les enquêteurs (« il n'y a pas de bassin ») mais le maire, comme l'avait fait Benjamin, parvient à expliciter l'élément à l'origine de son identification première : « c'est relativement calme quand même ». Cette qualification du son entendu permet à d'autres acteurs de poursuivre sur la nature du sujet qui peut être précisé par cet adjectif. Marie-Claude parle de ruisseau, ce qui permet à Benjamin de soulever deux hypothèses : soit le Vénéon au niveau du Carrelet, piste déjà proposée par le maire mais qui gagne en légitimité du fait des éléments nouveaux repérés par les enquêtés lors de la seconde écoute, soit un affluent, piste qu'il construit à la suite de la mention précédente du ruisseau. Il s'agit bien de présenter des possibilités qui doivent être validées.

L'identification de l'extrait sonore se poursuit en parallèle par la prise en compte d'autres paramètres auditifs qui ne deviennent conscients qu'à la seconde écoute, pour reconstituer un tout contextuel à partir de là : « c'est de l'eau qui passe de cailloux en cailloux », « c'est une zone où il n'y a pas de pente », « il y a des cris derrière ». La ressaïe des éléments pertinents que les gens sont parvenus à identifier par l'un des enquêteurs - on a les pieds dans l'eau, il y a des gens qui crient, ainsi que le rappel qu'il s'agit bien du Vénéon pour invalider l'hypothèse de l'affluent - permettent au maire de localiser de manière satisfaisante le lieu : « c'est à

Plan du lac, là où c'est plat là ». Ainsi se sert-il de l'évocation d'une eau calme pour en déduire qu'il n'y a pas de pente et à partir de cet élément topographique identifier un lieu. Mais c'est uniquement en raison de la présence des voix humaines qu'il a pu invalider l'une des pistes qu'il avait lui-même soulevées, la source du Vénéon au Carrelet.

Cette démarche où les perceptions s'affinent en même temps que la signification qu'on leur donne rend compte de ce que Dewey présentait d'un point de vue théorique dans sa *Logique. Théorie de l'enquête* : « L'observation des faits et la suggestion des significations ou idées naissent et se développent en corrélation. Plus les éléments du problème viennent au jour après avoir été soumis à l'observation, plus claires et pertinentes deviennent les conceptions concernant la façon de traiter le problème constitué par les faits. D'un autre côté, plus claire est l'idée, plus définies deviennent – c'est un truisme – les opérations constitutives de l'observation et de l'exécution, opérations nécessaires à la résolution de la situation »³⁵. Les significations qui émergent peu à peu des faits observés doivent être éprouvées à l'épreuve de ces mêmes faits qui se déterminent eux-mêmes grâce aux idées qu'ils suggèrent. On assiste ainsi à une clarification réciproque des éléments du problème soumis à l'observation et à la signification qu'on leur donne. On peut donc parler du caractère opérationnel et des faits et de leur signification. Des faits, dans la mesure où ils suggèrent des idées et permettent de les éprouver, des idées dans la mesure où elles dirigent les opérations ultérieures de l'observation pour organiser les faits choisis en un tout cohérent.

L'affirmation du maire reçoit deux autres approbations : une manière différente de nommer le lieu en insistant cette fois non plus sur le faible écoulement de l'eau mais sur les cris entendus derrière, c'est « la base de kayak », ce qui suscite un commentaire de la personne connaissant le mieux le lieu qui constitue, pour elle, un environnement privilégié, à savoir Benjamin qui s'écrie : « oui c'est possible » et un peu plus tard quand Thomas confirme, « ça marche ». Cette exclamation surprenante apparaît remarquable à bien des égards : au lieu de s'écrier

« oui bien sûr, comment n'y avais-je pas pensé plutôt ? », sa confirmation apparaît comme participant de plein droit de ce que Dewey nomme le caractère expérimental de l'enquête. Loin de découvrir des vérités antérieures au processus de recherche, elle produit de la connaissance grâce à une méthode expérimentale qui n'est jamais définitive mais toujours susceptible d'être remise en question. Une connaissance ne s'impose pas par son degré d'évidence, sa clarté ou sa distinction mais par son caractère opératoire : fonctionne-t-elle ? et permet-elle de dissiper le trouble dans lequel l'on était plongé — trouble qui est vécu différemment par les protagonistes selon la manière dont la vallée du Vénéon constitue pour eux un environnement ? En l'occurrence, elle est validée parce qu'elle « marche » par rapport à l'observation des faits affinée par les différentes significations proposées et par rapport à une pratique du lieu.

4. L'instauration d'une nouvelle interaction avec l'environnement ou la phase connaissante de l'expérience

Au terme de ce processus doute-enquête-réponse, provoqué de manière forcée par la session *in vitro*, l'expérience peut accéder à son ultime phase, qui, on l'aura bien compris, n'est jamais définitivement acquise mais toujours susceptible d'être remise en question, sitôt qu'un nouveau déséquilibre se produit. De pré-cognitive, elle devient connaissante. Un savoir est obtenu qui conduit immédiatement à son utilisation pour résoudre pratiquement la situation problématique et retrouver un cadre de vie aisé où le corps s'ajuste à son environnement. Seulement dans ce processus de détermination de la situation et du passage du pré-cognitif au cognitif, la situation initiale se voit inévitablement transformée.

« I should define a cognitive experience as one that has certain bearings or implications which induce, and fulfil themselves in, a subsequent experience in which the relevant thing is experienced as cognized, as a known object, and is thereby transformed or reorganized³⁶. »

35 *Ibid.*, p. 174.

36 J. Dewey, « The Postulate of Immediate Empiricism », *The Middle Works of John Dewey*, vol. III, op. cit., p. 162.

Si les enquêtés parviennent à reconstituer des tous contextuels à partir des fragments sonores proposés, il n'en demeure pas moins, en effet, que ces tous contextuels ne sont plus les mêmes que ceux de leur expérience ordinaire pré-cognitive. En effet, comme l'énonce à la toute fin de l'expérimentation une des personnes s'étant prêtée au dispositif, elle va dorénavant essayer d'écouter différemment son environnement, surtout au niveau du bruit de la rivière ou de la cascade « pour essayer de retrouver ce qu'(elle) a pu entendre » ici. A l'issue de l'expérience, les enquêtés considèrent qu'ils n'entendront plus pareil, parce que leur oreille s'est affinée. Ils seront conscients de sons qu'ils ignoraient auparavant même lorsqu'ils ne seront pas plongés dans une situation de trouble inhabituelle. Ainsi la connaissance obtenue n'est-elle pas sans incidence pratique, modifiant leur manière d'être au monde. Ils sont devenus sensibles à l'identité sonore de la vallée, la faisant passer du statut de support inconscient de leurs actions à objet de connaissance susceptible d'être réfléchi et goûté en tant que tel. L'expérience de connaissance produite par la session *in vitro* contrôle le processus de transaction avec l'environnement en produisant des effets sur celui-ci. Leur vallée du Vénéon, se trouve, en effet, enrichie par l'expérience à laquelle ils se sont livrés, et en ce sens modifiée.

Comme nous le disions en introduction, cet objet de connaissance peut se voir à son tour transformé dans le processus de mise en pratique de la connaissance pour devenir objet esthétique. En effet, deux types d'auscultation se dégagent de l'expérimentation pouvant se recouvrir par moment : ce que nous appelons la connaissance géographique du Vénéon et sa connaissance affective.

La première qui s'élabore principalement dans la deuxième session consiste à mettre fin à la situation troublée provoquée par l'isolement des fragments sonores en identifiant un lieu qui se donne comme un tout contextuel déterminé à partir de l'agencement de différents sons qui apparaissent comme autant d'indices d'autres éléments et d'autres activités. Compte moins dans cette perspective l'obtention de la bonne réponse que l'élaboration d'une

réponse commune où les enquêtés parviennent à se mettre d'accord sur la nature des sons entendus et sur leur origine. Alors même qu'ils se trompent le plus souvent, ils réussissent pourtant sur la base d'une expérience partagée à rattacher les sons à des lieux dont ils sont familiers. A la lecture de la deuxième séquence émerge ainsi une série de vignettes qui dessinent le cours du Vénéon depuis sa source jusqu'au Plan du Lac en passant par le Pont du Diable, Vénosc ou encore la cascade de Lanchâtra, et constituent autant d'endroits importants pour les habitants, constitutifs de leur mémoire d'habitants. Autant de lieux qui comptent pour eux et sont évoqués dans leur complexité sensorielle à travers les activités qui s'y rattachent. D'agents et d'acteurs de la vallée, les voilà devenus sujets de connaissance dans la mesure où ils sont désormais capables de la réfléchir en la décrivant de manière explicite et en caractérisant ses différents moments.

Le seconde type d'auscultation qui affleure tout au long des différentes sessions consiste à modifier l'ajustement pré-cognitif, instinctif et habituel que l'on a avec la vallée pour l'expérimenter comme un objet esthétique dont la qualification comme telle doit moins être comprise comme une propriété de nature que comme résultant de l'effet qu'elle produit sur l'organisme dans certaines conditions. En effet, le protocole mis en place dans la session *in vitro* contraint les enquêtés à prêter attention à ce qui d'ordinaire va de soi et à rendre conscientes leurs perceptions habituelles et la manière dont elles s'enchaînent, or le propre d'une expérience esthétique consiste précisément à être une expérience goûtée et appréciée en tant que telle, une expérience devenue consciente dont les différentes étapes, les articulations, la temporalité et la sédimentation sont plaisantes. Bref, une expérience qui est vécue ou encore expérimentée de manière agréable. En effet, comme l'écrit Dewey dans *L'art comme expérience*, l'expérience esthétique est une « expérience complète » au sens où le caractère unique et cohérent qui caractérise chaque expérience, qu'elle soit intellectuelle ou pratique, est ici apprécié en tant que tel, autrement dit l'expérience devient pleinement esthétique lorsque l'on éprouve non seulement

chacune de ces composantes mais également leurs relations et leur intégration.

« Dans toute expérience complète, il y a forme parce qu'il y a organisation dynamique. Je qualifie l'organisation de dynamique parce qu'il faut du temps pour la mener à bien, car elle est croissance, c'est-à-dire commencement, développement et accomplissement. (...) Une expérience esthétique peut être comprimée en un instant unique, seulement dans le sens où il peut y avoir culmination de longs processus antérieurs qui perdurent, sous la forme d'un mouvement remarquable qui incorpore tout le reste au point de tout effacer. Ce qui donne à une expérience son caractère esthétique, c'est la transformation de la résistance et des tensions, ainsi que des excitations qui sont en soi une incitation à la distraction, en un mouvement vers un terme inclusif et profondément satisfaisant³⁷. »

Dans cette perspective, toute expérience peut devenir esthétique sitôt que les aspects qui lui confèrent son unité, notamment ses résonnances sensibles et émotionnelles, font l'objet d'une attention particulière à l'origine d'un plaisir qui engage le corps dans son ensemble.

Ainsi certaines des personnes interrogées témoignent-elles, indépendamment du protocole auquel elles sont soumises, d'une telle capacité à se saisir du ressort esthétique de leurs interactions quotidiennes avec son environnement. Elles font, en effet, accéder l'expérience qu'elle ont de la cascade lorsqu'il pleut ou neige au statut de paysage, parvenant de la sorte à dépasser le stade de la distraction au profit de celui de l'attention plaisante mobilisant tous les sens ; l'une parle d'« ambiance brumeuse », intégrant différents *stimuli*, notamment sonores, dans une atmosphère générale qui synthétise d'autres sensations et permet de qualifier en terme imagé et évocateur la qualité diffuse de la situation ; l'autre qualifiera la cascade elle-même de « floconneuse », exprimant de la sorte une kinesthésie où les sons, les couleurs et les textures se répondent. Dans cette qualification sensible énoncée à partir de l'articu-

lation et de la compénétration de différentes sensations résonne le plaisir d'éprouver une expérience totale et complète de son cadre de vie et se donnent à entendre les raisons pour lesquelles on y tient : dans sa capacité à solliciter tous les sens pour provoquer une expérience inédite qui interpelle notre organisme selon une modalité où la réception est indissociable de l'action puisque, comme le montre la suite des échanges après cette évocation, l'environnement ainsi qualifié permet d'y habiter pleinement. Nul n'a envie de le quitter.

Si une telle sensibilité à la texture et au grain de l'expérience quotidienne ne semble pas partagée d'emblée par tous, il semble néanmoins que c'est bien vers une telle transformation de l'expérience habituelle que les enquêtés font de leur environnement que semble tendre le protocole mis en place : en isolant des fragments sonores, ce dernier a pour effet de modifier la perception ordinaire de la vallée pour autant qu'il rende non seulement sensible un de ses éléments mais également son articulation et son intégration à d'autres composantes. La session *in vitro* transforme et la manière dont les habitants s'y rapportent, et la manière dont elle fonctionne dans l'expérience quotidienne. Les enquêtés à la fin de la session font, en effet, signe vers la possibilité de vivre désormais une expérience accomplie de leur environnement qu'ils présentent comme un rapport inédit. Ainsi peut-on parler de connaissance affective dans la mesure où ils deviennent conscients des raisons pour lesquels ils y tiennent au-delà de son caractère immédiatement pratique de support d'action. Devenus sujets esthétiques, ils seront désormais à même de réfléchir à l'effet produit par l'expérience de leur cadre de vie lorsqu'elle est vécue dans sa totalité et sa complexité.

Lire le déroulement de la session *in vitro* comme une expérimentation sur l'expérience donne à comprendre le déroulement et l'enrichissement de ses différentes phases, depuis l'appréhension instinctive et non cognitive de la situation jusqu'à sa connaissance. L'instauration artificielle d'un rapport troublé à l'environnement par le biais du protocole mis en place met en exergue la dynamique constitutive de nos expériences ordinaires cherchant à rétablir un

37 J. Dewey, *L'art comme expérience* (1915), trad. coordonnée par J.-P. Cometti, Paris, Folio, 2012, p. 113.

rapport aisé avec les situations dans lesquelles on interagit. De manière remarquable, la résorption du trouble par l'enquête mise en place modifie et le sujet de l'enquête et son objet. D'habitants et acteurs de la vallée, les enquêtés sont devenus sujets de connaissance et sujets esthétiques : à la fois capables de rendre explicites les caractéristiques des lieux qu'ils pratiquent et de reconstituer des tous contextuels à partir des fragments sonores, mais aussi à même désormais d'apprécier l'expérience habituelle qu'ils font de leur vallée, en étant conscients de ses différentes dimensions et de leur articulation dynamique. En ce sens, l'objet de l'enquête s'est vu également transformé : le son, d'abord perçu comme un élément intriqué avec d'autres sans que l'on y fasse attention en tant que tel est devenu d'une part un élément conscient, constitutif d'une identité sonore permettant d'inférer d'autres éléments constitutifs de la situation, d'autre part il est également devenu une composante d'une expérience esthétique dynamique pouvant colorer de sa musique les autres ingrédients de cette dernière et les donnant à entendre dans une musique inédite. Ainsi peut-on distinguer au moins deux visages de l'auscultation environnementale qui constituait le titre de notre recherche : ausculter son environnement, c'est à la fois devenir plus sensible, grâce à un dispositif technique, à certaines de ses dimensions érigées comme indices pour identifier des phénomènes qui ne se donnent pas immédiatement, mais c'est aussi le faire résonner d'une manière originale pour l'entendre comme on n'a pas l'habitude de le faire et jouir ainsi des raisons devenues conscientes pour lesquelles l'on y tient.

- 5 -
Ouvertures



« Certaines parois rocheuses, certains blocs de pierre exigent de nous une sorte d'attention auditive, et font donc converger nos oreilles avec nos yeux quand nous les regardons – avec nos mains quand nous les touchons. Car c'est seulement à travers le mode de l'écoute que nous pouvons commencer à sentir le volume intérieur du rocher, sa densité et sa profondeur particulières. Il y a une attente propre aux oreilles, une disponibilité patiente qu'elles prêtent aux autres sens chaque fois que nous nous mettons à l'écoute – d'une pierre, d'une rivière ou d'une maison abandonnée. Que tant de peuples indigènes fassent allusion au langage articulé des arbres ou des montagnes indique la facilité avec laquelle, dans une culture orale, l'attention auditive peut être jointe à la concentration visuelle, afin d'entrer dans une relation vivante avec le caractère expressif des choses. »

David Abram, *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens* (p175)

Il serait bien présomptueux de prétendre dresser des « résultats » ou des « conclusions » à partir de cette enquête exploratoire ; pour autant, si publier ce rapport en 2023 sur une enquête de 2014 peut avoir un sens, il reste à pointer les ouvertures que la relecture de ces pages peut susciter de notre côté.

1/ Tout d'abord, dans la lignée de ce que nous disions en introduction sur la dimension « écologique », **cette enquête a fait sortir le CRESSON de l'environnement urbain**. Ce n'est certes pas la première fois, mais là, au bout de nulle part, au début d'exploits d'alpinisme historiques, cette sortie avait un côté éclatant ! Et c'est surtout que ce n'est pas la dernière fois : depuis, plusieurs recherches ont prolongé ce geste, et tendent à lui donner une consistance théorique qu'il n'avait sans doute pas initialement. Une consistance à des années lumière des oppositions factices, du type études urbaines vs. études rurales ; plutôt du côté de la mise en corrélation d'espaces hautement spécifiques, et des savoirs pratiques qui ne sauraient manquer d'y être associés. Dans le contexte écologique qui est le nôtre pour un long moment, ce geste s'avère il nous semble de première importance.

Toujours concernant le CRESSON, cette enquête a permis d'explorer **un nouvel effet sonore : l'effet de balcon**. Brièvement décrit par Grégoire Chelkoff dans « prototypes sonores architecturaux » (2003), cet effet joue sur une *variation de filtrage dynamique due à un masque matériel (écran)*. À l'échelle du corps il se produit lorsqu'on bascule d'un milieu sonore à un autre sur une courte distance ou même simplement en se penchant en avant ou en arrière, par exemple sur un balcon ou un parapet. Dans le Vénéon il apparaît lorsqu'un obstacle (un rocher, un bosquet ou une bâtisse) masque en partie le bruit du torrent, qui réapparaît dès qu'on franchit cet obstacle.

ILLUSTRATION SONORE :

<https://www.cartophonies.fr/sounds/725/franchissement/>



2/ Un second point a trait à ce qui était pointé dès l'exposé scientifique du projet, à savoir **les limites du langage ordinaire concernant les comptes-rendus de nos auditions / écoutes** ; mais aussi les limites de l'oreille en tant que sens bassement et uniquement humain (au contraire de certaines prothèses qui permettent de mieux entendre que nous ne le pouvons - de la même manière que le microscope pour l'oeil !). Ces éléments sont très manifestes au cours de la réactivation collective à La Cordée, à Saint-Christophe-En-Oisans, au cours de laquelle nous avons fait écouter des échantillons sonores à un groupe d'habitants de la vallée. Il suffit de lire leurs difficultés à rendre compte avec le langage ordinaire de ce qu'ils entendent ; mais aussi d'écouter leurs questions lancinantes (adressées le plus souvent à Thomas Geay, maître de cette cérémonie particulière) sur ce qui est possible ou non d'entendre, de reconnaître avec leur seule oreille ; ou encore de se rendre attentif à leur curiosité vis-à-vis de Thomas, du fait des enregistrements subaquatiques qu'il mène dans le Vénéon, dont ils ont entendu parler et qu'ils vont avoir ce soir pour la première fois l'occasion d'entendre. En relisant cette réactivation collective, nous avons pu ressentir deux perspectives quelque peu contradictoires. D'une part, la tentation démiurgique de disposer d'une retranscription encore plus complète, multimodale (Mondada, 2017³⁸), afin de saisir pleinement combien ces comptes-rendus d'écoute surmontent les difficultés du langage ordinaire par l'emploi de ressources gestuelles

38 Mondada, Lorenza, 2017, « Le défi de la multimodalité en interaction », Revue française de linguistique appliquée, vol. xxii, no. 2, p. 71-87

(et mouvements, mimiques faciales, regards, postures...). D'autre part, la reconnaissance toute pragmatiste (et en cela nous rejoignons pleinement le second article de Céline Bonicco-Donato : « Les phases de l'expérience connaissante ou l'émergence de l'expérience esthétique ») de l'extraordinaire force et richesse de l'enquête collective qui se déploie là, faisant de cette longue retranscription la pièce centrale de ce rapport. Notre proposition (écouter collectivement des échantillons sonores de la vallée du Vénéon) met ces habitants dans la situation d'enquêter (au sens de John Dewey), de faire sens de ce qu'ils entendent et qui est censé provenir de leur milieu de vie. Les dynamiques collectives pour comprendre et localiser ce qui est donné à entendre sont tout à fait remarquables en elles-mêmes.

3/ Un autre point qui ressort nettement du terrain a trait à **l'ouverture inexorable de l'objet d'enquête**, là où nous pensions circonscrire à un torrent et au sonore, en direction de formes et milieux de vie plus large, comprenant la vallée dans son ensemble le plus souvent. Enfin, il y avait au moins deux restrictions à formuler à propos de ces circonscriptions initiales : d'une part, le sonore n'était pas conçu dans l'exposé scientifique du projet comme un domaine autonome, mais bien comme une porte d'entrée commode pour un sensible nécessairement synesthésique en situation (et une porte d'entrée d'autant plus commode que le Vénéon se signale par une présence sonore massive et continue, là où ses autres modalités sensibles - comme le visuel - peuvent n'être que discontinues). D'autre part, la circonscription au torrent n'était pas plus essentialiste ; au contraire, elle s'accompagnait d'un ciblage de personnes impliquées en pratiques avec la rivière. Cela signifie qu'il n'était pas question pour nous de mener l'enquête de manière absolue sur le Vénéon, mais de le faire avec des personnes pour qui le Vénéon représente un objet ou un milieu de pratiques concrètes, plus ou moins quotidiennes. Quoi de plus étonnant dès lors que l'enquête ait été embarquée en direction de ces formes de vie particulières et des milieux dans lesquelles elles prennent place ?

Un exemple intéressant est celui de Dorine Teiller, étudiante en master à l'ENSAG, ayant grandi dans la vallée, avec qui nous avons mené un entretien pour compléter l'exploration sensible de la vallée. Si elle commence par se plier à notre proposition - à savoir explorer la vallée du Vénéon depuis sa source jusqu'à sa confluence dans la Romanche - en y trouvant même une forte cohérence, à mi-chemin de l'entretien, alors qu'au niveau de Bourg d'Oisans elle est arrivée à la confluence, elle reprend intégralement sa description du torrent en faisant le trajet inverse. En effet, trouvant que dans sa description jusqu'à présent elle n'a guère utilisé d'adjectifs, elle va surtout se décentrer du seul Vénéon pour s'ouvrir au Vénéon en tant que milieu de vie, découper la vallée en plusieurs séquences qui « départagent des mondes différents, avec des vues différentes, des atmosphères différentes ». Ce trajet retour qu'elle nous impose est vraiment saisissant, et significatif de cette ouverture inexorable de l'objet de recherche, dès lors que l'on prend au sérieux les personnes avec qui nous enquêtons.

Cette ouverture du périmètre de l'enquête, élargissant un cours d'eau à la vallée toute entière, s'est aussi avérée nécessaire lors d'une recherche ultérieure - *Les ondes de l'eau : mémoires des lieux et du travail dans la vallée de la Romanche*³⁹ - s'intéressant aux rapports sensibles de la rivière dans laquelle se jette le Vénéon. La description sensible des relations d'attachement, des perceptions et pratiques en lien à la rivière a pris forme lors d'itinéraires réalisés avec des habitants et des professionnels, et a rendu visible une épaisseur sensible du cours d'eau, débordant bien au-delà du lit et invitant à confondre la rivière et la vallée - effet renforcé par l'ambiguïté qui demeure quand l'on parle de « la Romanche », à savoir : s'agit-il de la vallée ou de la rivière qui coule en son sein ?

39 Projet de recherche-crédation : Brayer Laure, Hadbi Ryma, Thomas Rachel, avec Regards des lieux (dir.), 2023, *Les Ondes de l'Eau : Mémoires des lieux dans la vallée de la Romanche*, éditions Naima.

4/ Souvenir de terrain : juL McOisans, au milieu d'un ru (l'un des multiples affluents du Vénéon), les pieds en équilibre sur des pierres émergées, plié en deux au-dessus d'un caillou. Dans ses mains les deux petits micros de la tête artificielle qu'il tient de part et d'autre du galet. La position est aussi curieuse que l'intention : « j'écoute à la place du caillou »⁴⁰. Et certes, l'enregistrement donne à entendre à travers les oreilles fictives du galet, juste au-dessus des écoulements. Tintements, gouttelettes, clapotis, petits chocs de graviers, pas sourds des passants sur le chemin de terre avoisinant, cet exercice d'imagination nous projette dans l'écoute fictive de cette roche, à son échelle, à sa hauteur. Et si ausculter l'environnement se faisait aussi en défocalisant la perception humaine pour ouvrir vers des perceptions autres, celles des participants animaux, végétaux, minéraux, techniques de ce milieu partagé et qui intensifient sa description ? Enregistrer l'écoute possible d'un caillou, filmer le cheminement d'une roche dévalant la pente pour donner à voir les points de contact entre le sol et sa surface, dessiner les va-et-vient d'une truite ou les soubresauts du vol d'un papillon, etc., telles pourraient être les pistes d'une approche désanthropocentrée.

Dans le sillage de ces premières réflexions initiées par le terrain, des lectures ont renforcé ce nécessaire désir de considérer les changements globaux qui animent la planète comme une invitation à la redécouvrir, en portant attention à ce que l'on n'a jusqu'alors que peu considéré (voire déconsidéré) et qui peuple notre sol terrestre et ses ruines (Tsing, 2017). En décentrant la place de l'humain pour le resituer parmi les choses et les vivants, et en nous invitant alors à observer sous un nouveau jour le rôle des « animés » qui participent à la transformation des lieux – c'est-à-dire les « agents humains et non-humains, les vivants et non-vivants qui façonnent des espaces » –, un livre prenant la forme d'un manuel de cartographies potentielles nous alerte aussi sur la nécessité de fabriquer des modes de représentation les intégrant (Aït-Touati,

40 Sur cette technique d'enregistrement, voir *De la « tetart expérience » aux « plus grandes oreilles du monde » (1995-2007)* <https://lcv.hypotheses.org/18170>

Arènes & Grégoire, 2019 : 13). Cet élan vers un effort à **désanthropocentrer les représentations** qui a ainsi vu le jour dans le Vénéon, a depuis teinté divers projets de recherche portés au CRESSON ; en particulier le projet *Sensibilia*⁴¹ qui tente de renouveler les formes et formats d'écritures de la recherche sur le sensible.

5/ Enfin, dernière ouverture selon nous, l'enquête AUSENVI de 2014 / 2015 sur le Vénéon porte de **forts enjeux interdisciplinaires**, au moins entre hydrologues et spécialistes du signal d'un côté, et « sciences sociales de l'espace » de l'autre côté (pour le dire en toute généralité, tant l'équipe des sciences humaines et sociales était déjà fortement disparate : socio-anthropologie, géographie, architecture, philosophie - ce qui n'est pas à minimiser non plus !). Par rapport aux diverses expériences pluridisciplinaires (Pecqueux, Poupin, Vuillerod, 2023⁴²), notre retour est assez heureux, notamment du fait que la collaboration n'avait pas été contrainte ou rapportée après-coup pour satisfaire le financeur, mais était consubstantielle à l'existence du projet (et trouvait son origine dans des liens interpersonnels préexistants). Cela signifie que la collaboration fut réelle, même si, à l'instar de l'ensemble du projet, elle est demeurée exploratoire. C'est essentiellement de ce point de vue que nous regrettons de ne pas avoir été plus loin, de ne pas avoir pu enclencher sur une autre recherche collective qui aurait permis de remettre au centre cette interdisciplinarité - et les questions que pose Thomas Geay dans son article ici seraient précisément les amorces d'un tel travail.

41 Projet SENSIBILIA : Des approches sensibles pour penser les transformations des milieux de vie, dirigé par Jean-Paul Thibaud et Olivier Labussière, 2021-2024. Le projet Sensibilia est financé par l'ANR : ANR-20-CE22-0006-01.

<https://sensibilia.hypotheses.org>

42 Pecqueux Anthony, Poupin Perrine, Vuillerod Jean-Baptiste (dir.), 2023, L'interdisciplinarité "en effet": sciences sociales, sciences naturelles, Tracés hors-série 2022, ENS éditions.

- 6 -
Bibliographie
& Table des médias

- Abram, David, 2014, *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*, Paris, La découverte (« Les empêcheurs de tourner en rond »), traduction par Didier Demorcy et Isabelle Stengers.
- Aït-Touati, Frédérique, Arènes, Alexandra & Grégoire, Axelle, 2019, *Terra forma : manuel de cartographies potentielles*. Paris : Éditions B42.
- Allix, André. La route de La Bérarde. In: *Revue de géographie alpine*. 1922, Tome 10 N°3. pp. 445-457. doi : 10.3406/rga
- Arbo, Alessandro, 2013, *Entendre comme. Wittgenstein et l'esthétique musicale*, Paris, Hermann.
- Augoyard, Jean-François, 1979, *Pas à pas. Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*, Paris, Ed. du Seuil.
- 2001, « L'entretien sur écoute réactivée », in Grosjean Michèle, Thibaud Jean-Paul (dir.), *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Ed. Parenthèses, p. 127-152.
- Augoyard, Jean-François, Torgue, Henry, 1995, *A l'écoute de l'environnement : répertoire des effets sonores*, Marseille, Ed. Parenthèses.
- Austin, John L., 2007, *Le langage de la perception*, Paris, Vrin.
- Bellman, R.E. 1961. *Adaptive Control Processes*. Princeton University Press, Princeton, NJ
- Brayer Laure, Hadbi Ryma, Thomas Rachel, avec Regards des lieux (dir.), 2023, *Les Ondes de l'Eau : Mémoires des lieux dans la vallée de la Romanche*, Paris : éditions Naima.
- Brayer, Laure, 2013, « Appréhender, partager et concevoir le paysage en pratique à partir de dispositifs filmiques », *Articulo - Journal of Urban Research* [en ligne], Special issue 4 | 2013, URL : <http://articulo.revues.org/2241>.
- Bonicco-Donato, Céline, 2014a, « De la philosophie morale humienne à l'éthique du care : un billet aller-retour », *Cahiers philosophiques*, n° 136, p. 7-23.
- 2014b, « Le self dans la psychologie sociale de George Herbert Mead », in Cukier Alexis, Debray Eva (dir.), *La théorie sociale de George Herbert Mead*, Paris, Le Bord de l'eau.
- Cavell, Stanley, 2009, *Qu'est-ce que la philosophie américaine ?*, Paris, Gallimard (Folio).
- Chelkoff Grégoire, Liveneau Philippe, Bardyn Jean-Luc, Thomas Rachel, Rémy Nicolas. *Prototypes sonores architecturaux : méthodologie pour un catalogue raisonné et des expérimentations constructives*, CRESSON. 2003. (hal-01364549)
- Créton-Cazanave, Laurence, 2010, *Penser l'alerte par les distances. Entre planification et émancipation, l'exemple du processus d'alerte aux crues rapides sur le bassin versant du Vidourle*, Thèse de doctorat de Géographie, Institut de Géographie Alpine, Université de Grenoble.
- 2013 avec Lutoff Céline, « Stakeholders' issues for action during the warning process and the interpretation of forecasts' uncertainties », *Natural Hazards and Earth System Science*, n° 13, p. 1469–1479.
- Cribier, Françoise, 1961, « De Venosc aux Deux-Alpes : une station à double saison », *Revue de géographie alpine*, Tome 49 n°2, p. 293-318.
- Dewey, John, 1977, « The Experimental Theory of Knowledge » & « The Postulate of Immediate Empiricism », *The Middle Works of John Dewey*, Southern Illinois University Press, vol. III, 1977, p. 107-127 & p. 158-167.
- Logique. Théorie de l'enquête* (1938), trad. fr de G. Deledalle, Paris, PUF, 1967, p. 83.

L'art comme expérience (1915), trad. coordonnée par J.-P. Cometti, Paris, Folio, 2012.

Doidy, Eric, 2003, « L'espace public en contexte : concertation et médiation en milieu rural », in Barril Claudia, Carrel Marion, Guerrero Juan Carlons, Marquez Alicia (dir.), *Le public en action. Usages et limites de la notion d'espace public en sciences sociales*, Paris, L'Harmattan, p. 199-218.

Eco, Umberto, *Baudolino*, trad. Jean-Noël Schifano, Grasset, 2000.

Geay, Thomas, 2013, *Mesure acoustique passive du transport par charriage dans les rivières*, Thèse de doctorat en Sciences de l'Univers, Université Joseph Fourier, Grenoble.

Giono, Jean, *Le chant du monde*, Ed. Gallimard, 1934.

Gramaglia, Christelle, 2009, « Passions et savoirs contrariés comme préalables à la constitution d'une cause environnementale. Mobilisations de pêcheurs et de juristes pour la protection des rivières », *Revue d'anthropologie des connaissances*, Vol. 3 n° 3, p. 406-431.

James, William, *Philosophie de l'expérience. Un univers pluraliste*, Paris, Les empêcheurs de tourner en rond, 2007.

Joseph, Isaac, 2015, « L'enquête au sens pragmatiste et ses conséquences », *SociologieS* [En ligne], DOI : <https://doi-org.inshs.bib.cnrs.fr/10.4000/sociologies.4916>

Kusenbach, Margarethe, 2003, « Street Phenomenology: The Go-along as Ethnographic Research Tool », *Ethnography*, vol. 4 n° 3, p. 455-485.

Labussière, Olivier, 2010, « Éléments pour une prospective du milieu. L'enjeu du sensible en aménagement », *Cahiers de Géographie du Québec*, 54 (153), p. 499-515.

2014, « Du sensible à l'environnement : nouveaux horizons pour l'aménagement. Retour sur l'évolution d'une pensée, l'Ekistics de C. Doxiadis », in Gélard Marie-Luce (dir.), *Corps sensibles. Usages et langages des sens*, Nancy, PU de Nancy.

Laugier, Sandra, 2008, « La volonté de voir. Ethique et perception morale du sens », *Protée*, Vol. 36 n° 2, p. 89-100.

Laugier, Sandra, Paperman Patricia (dir.), 2006, *Le souci des autres. Éthique et politique du care*, Paris, Ed. de l'EHESS (Raisons pratiques).

Ménard, N., 2012, « Shipping noise in whale habitat: Characteristics, sources, budget, and impact on belugas in Saguenay–St. Lawrence Marine Park hub », *The Journal of the Acoustical Society of America*, 132, 76.

Mondada, Lorenza, 2017, « Le défi de la multimodalité en interaction », *Revue française de linguistique appliquée*, vol. xxii, no. 2, p. 71-87

McEvoy, Sebastian, 1995, *L'invention défensive. Poétique, linguistique, droit*, Paris, Métailié.

Pecqueux, Anthony, 2012a, « Le son des choses, les bruits de la ville », *Communications* n° 90, p. 5-16.

2012b, « Pour une approche écologique des expériences urbaines », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 22, 27-41, <https://journals.openedition.org/traces/5418>

Pecqueux Anthony, Poupin Perrine, Vuillerod Jean-Baptiste (dir.), 2023, L'interdisciplinarité "en effet": sciences sociales, sciences naturelles, *Tracés hors-série* 2022, ENS éditions.

Pijanowski, B. C., Farina, A., Gage, S. H., Dumyahn, S. L., & Krause, B. L., 2011, « What is soundscape ecology? An introduction and overview of an emerging new science », *Landscape ecology*, 26(9), 1213-1232.

Reclus, Elisée, 2005, *Histoire d'un ruisseau*, Arles, Actes Sud.

Renault, Emmanuel, 2015, « Dewey et la connaissance comme expérience. Sens et enjeux de la distinction entre 'cognitive', 'cognitional' et 'cognized' ou 'known' », *Philosophical Enquiries : revue des philosophies anglophones*, n° 5, p. 19-43.

Rushdie, Salman, *Luka et le Feu de la Vie*, trad. Gérard Meudal, Ed. Plon, 2010.

Ryle, Gilbert, 2005, *La notion d'esprit*, Paris, Payot.

Scruton, Roger, 2003, « Wittgenstein et la compréhension musicale », *Rue Descartes*, n° 39, p. 69-80.

Thévenot, Laurent, 1994, « Le régime de familiarité. Des choses en personne », *Genèses*, n° 17, p. 72-101.

Thibaud, Jean-Paul, 2001, « La méthode des parcours commentés », in Grosjean Michèle, Thibaud Jean-Paul (dir.), *L'espace urbain...op.cit.*, p. 79-99.

Tsing, Anna Lowenhaupt, 2017, *Le Champignon de la fin du monde : sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, trad. de l'anglais par Philippe Pignarre, préf. par Isabelle Stengers, Paris, La Découverte/Les Empêcheurs de penser en rond, 415 p.

Wittgenstein, Ludwig, 2004, *Recherches philosophiques*, Paris, Gallimard.

Zuanon, Jean-Paul (avec Gerbaux Françoise), 1995, Chronique d'un « parc oublié ». Du parc de la Bérarde (1913) au parc national des Ecrins (1973), Grenoble, *Revue de géographie alpine* (n° hors-série) / Parc national des Ecrins / Office national des forêts.

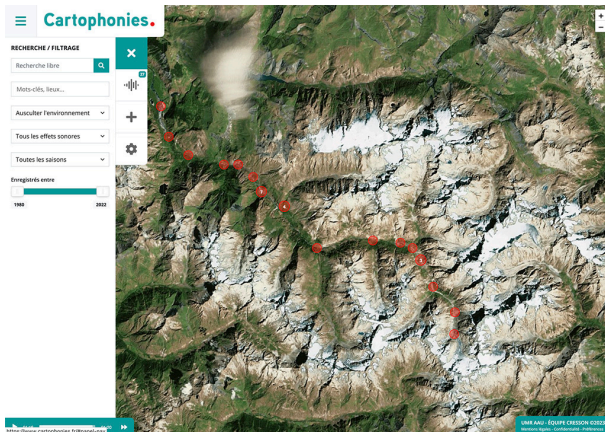
Table des médias

- La plupart des photos de terrain qui illustrent ce rapport ont été faites par les membres de l'équipe & sont donc créditées collectivement.

- Lien vers la collection Vénéon de Cartophonies
<https://www.cartophonies.fr>



> recherche/filtrage
> ausculter l'environnement



- Lien vers les données de recherche déposées sur Cressound :

<https://aau.archi.fr/cressound/cres-s-o-u-n-d/ausculter-lenvironnement/>



- Lien vers les billets déposés sur LCV.hypothèses :

<https://lcv.hypotheses.org/category/recherche/enquetes-dans-la-vallee-du-veneon-sons-et-rapports-a-lenvironnement>



AAU - CRESSON

Centre de recherche sur l'espace sonore et l'environnement urbain

UMR CNRS 1563 - ENSAG-UGA - ENSAN - ECN

École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble

60 Avenue de Constantine CS 12636 - F 38036 GRENOBLE Cedex 2

Tél + 33 (0) 4 76 69 83 36

<https://aau.archi.fr/cresson/>

Dans un contexte général d'incertitude sur les évolutions de l'environnement (physique ou territorial), aucune expertise isolée n'est plus à même de dire le « tout » d'un phénomène, d'en tracer les limites et d'en assurer la prise en charge globale (e.g. pour la gestion des risques). Comment prêter une attention resserrée aux phénomènes sans les catégoriser trop précocement, i.e. en optimisant le temps consacré à l'exploration collective, à la définition de solutions innovantes et partagées ? Ce projet original propose, en reprenant la métaphore issue de la clinique médicale, d'examiner les différentes manières d'ausculter l'environnement pour orienter l'action. Trois enjeux centraux seront traités à partir de terrains et de méthodologies interdisciplinaires (hydrologie, sociologie, traitement du signal, urbanisme) : la place du sonore dans le diagnostic sensible ; les modalités de partage de l'expérience ; l'influence de ce diagnostic sur la conduite de l'action. Le terrain d'études de cette recherche exploratoire sont les abords du Vénéon, torrent de haute montagne (Massif de l'Oisans) qui emplit la vallée de son chant tonitruant.

Équipe Cresson :

Céline Bonicco-Donato

Laure Brayer

juL McOisans

Anthony Pecqueux

collaborations :

Laurence Créton- Cazanave (PACTE)

Philippe Belleudy (LTHE-Equipe RIVER),

Thomas Geay (GYPSA-Lab (équipe SIGMAPHY)

Recherche :

CNRS Projets Exploratoires Premier Soutien (PEPS) Interdisciplinaires

